

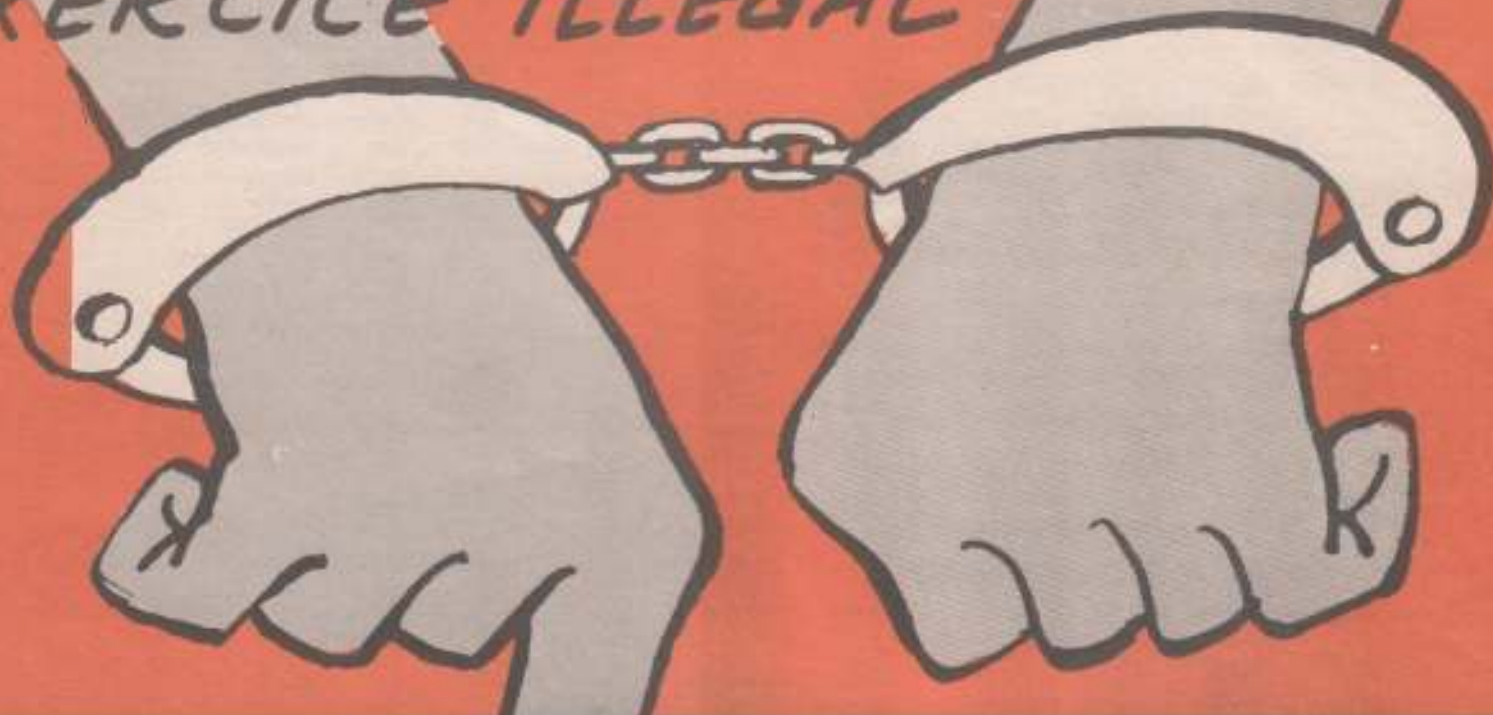
Mensuel écologique - N°9 - Juillet 1973 - 3,50 F

la gueneule

le journal qui annonce la fin du monde

ouverte

EXERCICE ILLÉGAL



IVAN ILLICH



DE

LA MÉDECINE

Grete

SOMMAIRE

● Editorial : La communication est une tarte à la crème... Redonne m'en je suis gourmand !	Henri Gougaud	p. 3
● Du jambon de Parme en tant que contradiction interne de la lutte des classes.	Claude Mabilie	p. 4
● Chronique du terrain vague : La Gueule noire et la Gueule peinte.	B. Charbonneau	p. 7
● B. C. (Avant Jésus-Christ.)		p. 9
● Chronique de la mort radieuse : — MM. Pujade et Guichard, vous nous prenez pour des cons ! — Voulez-vous ouvrir une centrale nucléaire ? — Noyer le poisson !	Textes rassemblés par E. Prémilieu	p. 10
● Quelque chose d'autre... : Une vie de chien.	Isabelle	p. 13
● La publicité ou la vie : Vous reprendrez bien un peu de publiphobie ?	Henri Gougaud	p. 14
● Jardiniers assassins !	Boris	p. 16
● Alimentation (suite). Les moisissures : antibiotiques ou toxiques ?	Roland	p. 18
● Chronique de l'énergie solaire.	Reiser	p. 19
<hr/>		
● IVAN ILLICH A LA GUEULE OUVERTE — Entretien — Deux Seuils : Extraits de l'ouvrage d'Illich, « Le Manifeste convivial », à paraître aux Ed. du Seuil.	Propos recueillis par H. Gougaud et D. Fournier	p. 21
<hr/>		
● Sont-ils bêtes ?! Animal crackers	R. Bollen	p. 30
● Vaccinations.	Danielle	p. 31
● La minute de bon sens du Prof. Mollo-Mollo : — Petite histoire de l'énergie.		p. 31
● La Reconquista occitana d'Avignon.	A. Benedetto	p. 32
● Pour prier dans le train en attendant le tunnel. — Science et bonheur des hommes, de Louis Leprince-Ringuet. — La dimension cachée, de E. T. Hall.	Arthur Callagh	p. 34
● Elles causent, les femmes du M.L.F.		p. 36
● Science-Fiction.	Boris	p. 38
● Aller et retour... sans ordonnance.		p. 39
● Texte libre : Tu as le droit d'être un homme lent.	Rezvani	p. 42
● Presse-objection ou presse-objet.	J.-P. Andrevon	p. 44
● Echos de la merde et annonces.		p. 45
● Mut-Mut.	Cabu	p. 48



LA COMMUNICATION EST UNE TARTE A LA CREME. REDONNE M'EN, J'EN SUIS GOURMAND.

Etes-vous sur vos gardes quand vous vous trouvez en face de quelqu'un que vous ne connaissez pas ? Vous sentez-vous un peu bloqué ? Un peu con ? Vous demandez-vous s'il faut tutoyer ou vouvoyer ? Vous demandez-vous comment vous devez tourner vos phrases ? Et quand vous lisez un journal, ou quand vous écrivez dans un journal, êtes-vous curieux de savoir qui est ce type, derrière cette signature, qui est ce type, devant cette signature ? Quelle tête il a, quel regard, quelle voix, quel comportement dans la vie ?

Les gens sont-ils des cons ? Les gens sont-ils de chair ou de carton-pâte ? Les gens vous font-ils mal ? Avez-vous envie de vous endormir parmi les gens, sur un trottoir, par un beau soir d'été ? Avez-vous envie d'avancer au milieu d'une rue, la mitraillette au poing, et de tirer dans le tas jusqu'à épuisement des cartouches ? Vous représentez-vous cette image, le soir, avant de vous endormir, et vous endormez-vous apaisé, à la fin, quand tout le monde est mort ? Avez-vous déjà rêvé que c'était la fin du monde et que vous étiez le dernier survivant ? Etes-vous amoureux ? Quand vous rencontrez quelqu'un du sexe opposé, pensez-vous toujours, de manière plus ou moins vague, plus ou moins passagère, à faire l'amour ? Quand on cogne à votre porte, demandez-vous : « Qui est là ? » ? Vous rendez-vous compte que vous vous trouveriez engagé dans un labyrinthe inextricable si celui qui cogne à la porte répondait vraiment à votre question ?

Avez-vous lu le dernier Goncourt ? Le dernier des Mohicans ? Le dernier des Justes ? L'avez-vous laissé crever ? Croyez-vous vraiment que vous avez besoin de « La Gueule Ouverte » ? Pourquoi n'existe-t-il pas une « Gueule Ouverte » par village, par rue, par quartier, par immeuble, par école, par entreprise, par jour ? Etes-vous sérieux ? Quand vous parlez de politisation des masses, vous sentez-vous

masse ou politiseur ? Si vous êtes masse, vous sentez-vous agressé ? Si vous êtes politiseur, vous imaginez-vous en missionnaire partant évangéliser les sauvages d'Amazonie ? Etes-vous militant ? Si non, pourquoi ? Si oui, comment ferez-vous pour vivre un jour en paix ?

Croyez-vous à l'objectivité ? Si non, pourquoi ? Si oui, vous imaginez-vous objectivement perçu par vos semblables ? Cela vous fait-il froid dans le dos ? Si vous pensez qu'il faut descendre dans l'arène, vous imaginez-vous en taureau ou en toréador ? Quand vous lisez Marx, êtes-vous heureux ? Pensez-vous que la question : « Comment faire la révolution » est un problème à résoudre ? Croyez-vous que les hommes soient assimilables à des abstractions mathématiques ? Aimez-vous les problèmes ? Si oui, n'êtes-vous pas, au fond, parfaitement à l'aise dans notre monde ? Avez-vous vraiment envie de faire la révolution ? Quand vous dites ce mot — révolution — à quelle image correspond-il dans votre tête ? Quels sentiments remue-t-il dans votre cerveau ? Pensez-vous que l'évolution des sociétés obéit à des lois précises ? Si oui, qui a énoncé ces lois ?

Des lois peuvent-elles être le fruit du hasard ? Quest-ce que le hasard ? N'est-ce pas la question fondamentale ? Etes-vous religieux ? Si non, comment faites-vous pour vivre ? Si oui, avez-vous pensé à consulter un psychiatre ? Que pensez-vous du progrès ? Comment un homme qui se meut sur une route dont il ne connaît ni le début ni la fin peut-il savoir s'il avance, s'il recule ou s'il tourne en rond ? Pensez-vous que seul un religieux peut dire : « Je crois en la science ? » Pensez-vous que seul un scientifique peut dire : « Je sais ? » Quand vous mettez en question la philosophie « science », vous sentez-vous aussi fragile qu'un hérétique devant un curé médiéval ? Croyez-vous que la méthode scientifique soit la seule méthode possible d'appréhension du réel ? Le réel s'arrête-t-il à l'apparence ? Un reflet dans un miroir est-il réel ?

Avez-vous une âme ? Si non, où l'avez-vous perdue ? Si oui, avez-vous pensé à vous faire opérer ? Pensez-vous que l'homme moderne vit mieux que l'homme médiéval, grâce à la science ? Pensez-vous que le médiéval vivait mieux que l'antique, grâce à Dieu ? Pensez-vous que l'antique vivait mieux que le préhistorique, grâce à Zeus ? Pensez-vous que le préhistorique vivait mieux que le singe ? Grâce à son arme ou à ses rites de chasse ?

Pensez-vous que les découvertes de la science nous ouvrent des horizons édéniques ? Apocalyptiques ? Que pensez-vous d'une philosophie dont les applications nous permettent d'espérer, pour demain, le paradis, à moins que dès ce soir elles ne réduisent la Terre en poudre ? Que pensez-vous de ceux qui bénissent les canons et promettent l'Eden ? Pensez-vous que la science sauve tous les jours des vies humaines ? Que pensez-vous de la surpopulation ? Suis-je fou, ou quoi ? Ou quoi, exactement ?

Que pensez-vous de l'écologie ? La dénonciation du saccage écologique vous permet-elle de haïr la société capitaliste avec plus de délectation que, par exemple, l'analyse marxiste ? Pensez-vous que nous avons à redéfinir de fond en comble nos rapports avec l'environnement ? Votre voisin de palier fait-il partie de votre environnement ? De même que des décharges toxiques peuvent tuer les poissons de la rivière, vos décharges d'adrénaline peuvent-elles tuer les enfants de la voisine ? Ou votre conjoint ? Est-ce une question vraiment idiote ? Qu'est-ce que la communication ? Devrait-il y avoir, dans « La Gueule Ouverte », un courrier du cœur ? Etes-vous à l'aise dans votre peau ? Si oui, comment faites-vous ? Si non, ne pensez-vous pas qu'il faut trouver le moyen de vivre moins malaisément ? Faut-il poser le plus de questions possibles ? Faut-il ouvrir le sac d'embrouilles ? Si oui, vous êtes servis.

Henri Gougaud.

du jambon de parme en tant que contradiction interne de la lutte des classes



En Italie, près de Parme, l'annonce d'un projet de raffinerie a déclenché depuis maintenant six mois un vent de hargne tourbillonnant sur les rivières et collines d'une région mondialement réputée pour la finesse de ses jambons.

Deux cents producteurs, gérant pour la plupart des entreprises réduites à leurs familles, sont en lutte contre la S.P.I. (Société Pétrolière Italienne) de la famille Moratti, les « experts » officiels, les administrateurs pourris de tous bords et, d'une manière générale contre les tenants (patrons, syndicats et partis) du développement industriel sauvage.

Et ce n'est pas rien, le jambon de Parme. Premièrement, il est bon et réchauffe le bedon. Rien à voir avec les protéines du pétrole dont on nous cause tant, ou les cuissots aux hormones baptisés « jambon de pays » que l'on voit traîner dans la plupart des devantures françaises...

Deuxièmement, il fait vivre près de 2.000 personnes, des éleveurs de porcs (non industriels, s'il vous plaît) de l'Emilie-Romagne, de la Lombardie, du Piémont et de la région de Venise, aux traiteurs situés sur les collines dominant la rivière Taro et la ville de Fornovo, à vingt kilomètres de Parme.

Quatre millions de jambons par an rapportent ainsi 80 milliards de liras dont quatre dus à l'exportation. Certes, sévit une mino-

rité de grossistes voraces qui en empochent une bonne part, mais cela fournit tout de même des picaillons à des centaines de gens sympas, qui peuvent ainsi résister à l'exode rural.

Par ailleurs, la prochaine ouverture du marché américain devrait permettre une augmentation substantielle de la production.

FERMEZ LES FENETRES !

Et pourquoi donc ce petit plaisir a-t-il un tel succès ? Parce qu'il bénéficie d'un micro-climat unique en Italie qui permet, au bout de douze mois précis, de l'amener à point. Quel pied que la contemplation de tant de cuisses étalées dans d'immenses salles dont les fenêtres, orientées perpendiculairement au Taro, sont ouvertes toute la journée, aspirant le bon air du coin, mélange d'influences continentales, montagnardes et maritimes (la Méditerranée n'est qu'à 90 km...) ! Et c'est ici et pas ailleurs que ça peut se passer. A 50 bornes de là, terminé, le jambon n'a plus du tout le même goût. Ça vaut le coup de conserver le coin, non ?

Ben non. Il existe à Fornovo la sinistre famille des Moratti, pollueurs patentés de la S.P.I. Cette famille y possède une petite et minable usine de solvants qu'elle avait rachetée à un groupe américain. Et la pétro-chimie étant d'un gros rapport en Italie, la contestation écologique n'étant

pas encore bien établie, la famille s'imagina pouvoir impianter d'un coup à Fornovo une raffinerie de trois millions de tonnes, deux kilomètres de long, et 80 milliards de lires, le rapport de la production annuelle des jambons. Et ce, en plein centre de la zone de raffinage de la bidoche !

En clair, c'est la fin du jambon. Ce fut tout de suite l'émeute, des scènes à l'italienne, des cris, des menaces, des gestes obscènes. La famille était brocardée, la chimie vilipendée. Des affiches à tête de mort fleurirent sur les murs et, à la bombe à peinture, militante universelle (merci M. Progrès !), l'inscription « Non à la raffinerie » s'imposa comme il y a deux ans en Beaujolais sous administration française...

LA GROSSE PILULE

Pressés de s'expliquer (ce devint très vite une affaire italienne, cette histoire de jambon au pétrole), les clowns tristes de la S.P.I. se livrèrent aux simagrées d'usage qui, pour être classiques, ne méritent pas moins d'être disséquées.

Et le signore Gian-Marco Moratti, porte-parole de la société, expliquait d'un air contristé à l'envoyé du très bourgeois « Corriere della Sera » (1) : « ... Toute cette crainte n'a pas de raison d'être. L'actuel complexe de Fornovo, qui produit des solvants, est beaucoup plus polluant que la future raffinerie. Personne ne s'est jamais plaint. Si ce que les météorologistes disent était vrai, le jambon aurait dû changer de goût... Nous savons que le raffinage du pétrole est une activité qui peut polluer, mais seulement si l'on ne prend pas certaines précautions. Les nouveaux complexes ont atteint un degré tel de propreté, qu'ils ne présentent pas le moindre risque... »

Or, vous qui habitez près de Feyzin, Lacq, Rouen ou Strasbourg, que de baume de telles paroles doivent-elles délicatement apposer sur votre petit cœur !

Enfin, persévérant dans son numéro, l'acrobate fit valoir qu'une enquête de la TECNECO (bureau d'études) excluait tout risque à condition de consacrer de 10 à 15 milliards aux installations d'épuration, 10 à 15 milliards ? Premièrement, il y a fort à parier qu'ils seraient couverts par une subvention de l'Etat. Deuxièmement, voilà de quoi alimenter les caisses de l'industrie anti-pollution. Troisièmement, pas à s'étonner que la suggestion vienne de TECNECO, émanation du premier trust pétro-chimique italien, l'E.N.I. Enfin, on sait l'usage qu'il est fait de ces fameuses installations anti-pollution et le nombre de pannes ou « bavures » qui ne sont souvent

qu'à peine réparées et simplement remplacées par de douteux rafistolages.

Le S.P.I. évoque aussi une commission d'experts de la région Emille-Romagne, « parmi lesquels un représentant de ITA-LIMPIANTI ». Enfin, des experts — on les attendait avec frénésie, on bavait, ils sont là. Or, Italmimpianti émane, elle d'un autre groupe pétrolier, l'IRI. Du reste, interrogés, ces bons ploucs d'experts-maison la bouclèrent, invoquant leur devoir de ne rendre de comptes qu'aux autorités d'Emille-Romagne. Un beau plat de spaghettis bien emmêlés, avec, à la clef, des pots de vin des plus rebondis... On serait méchants-agressifs qu'on rappellerait le joyeux précédent de la Montedison-boues rouges.

LE GROS BATON

Après le laïus aux experts, le chantage. Se découvrant une fibre terriblement patriotique et s'affirmant parcouru d'une sa-



crée vibration humaniste, les Moratti firent valoir qu'après tout, ils avaient un projet de 240 millions de dollars à la Jamaïque et que si l'on continuait à les persécuter, ils se verraient peïnés et contraints de virer les 140 prolos bossant à l'usine minable leur servant de prétexte. Quant aux quatre cents emplois promis dans la nouvelle raffinerie, pfffffft !... dans le Taro.

En bref : « ... On est bourrés de fric et si on veut faire ça à Fornovo, c'est pour vous faire plaisir à tous, bande de cons, au lieu des nègres d'outre-océan. »

Et ils ajoutent, un tout petit peu menaçants, à l'intention de tous ceux, de plus en plus nombreux, qui seraient tentés de brailler contre le saccage de l'Italie par la pétrochimie : « ... Les géants de l'industrie pétrolière hésitent à se servir de raffineries qui déclenchent des polémiques. » Sous-entendu : « ... C'est ça ou la misère. Si vous n'êtes pas contents, les anglo-américains

vont faire les gros yeux et c'est vous et pas nous qui l'aurez dans le fondement », le sous-sol italien n'étant guère fourni en hydro-carbures. C'est d'ailleurs un argument de gamin capricieux à l'usage des naïfs car l'Italie raffine en réalité le double de ce dont elle a besoin et compte deux fois plus de raffineries que l'Angleterre. La différence est pour les trafiquants de pétrole italiens qui se portent bien, mille grazie, couverts qu'ils sont par l'abus du prétexte de l'indépendance énergétique.

Or la vérité, comme toujours, est simple. Pour la S.P.I., Fornovo est un site continental parfait palliant les inconvénients dus à l'éloignement relatif de la raffinerie qu'elle possède en Sardaigne.

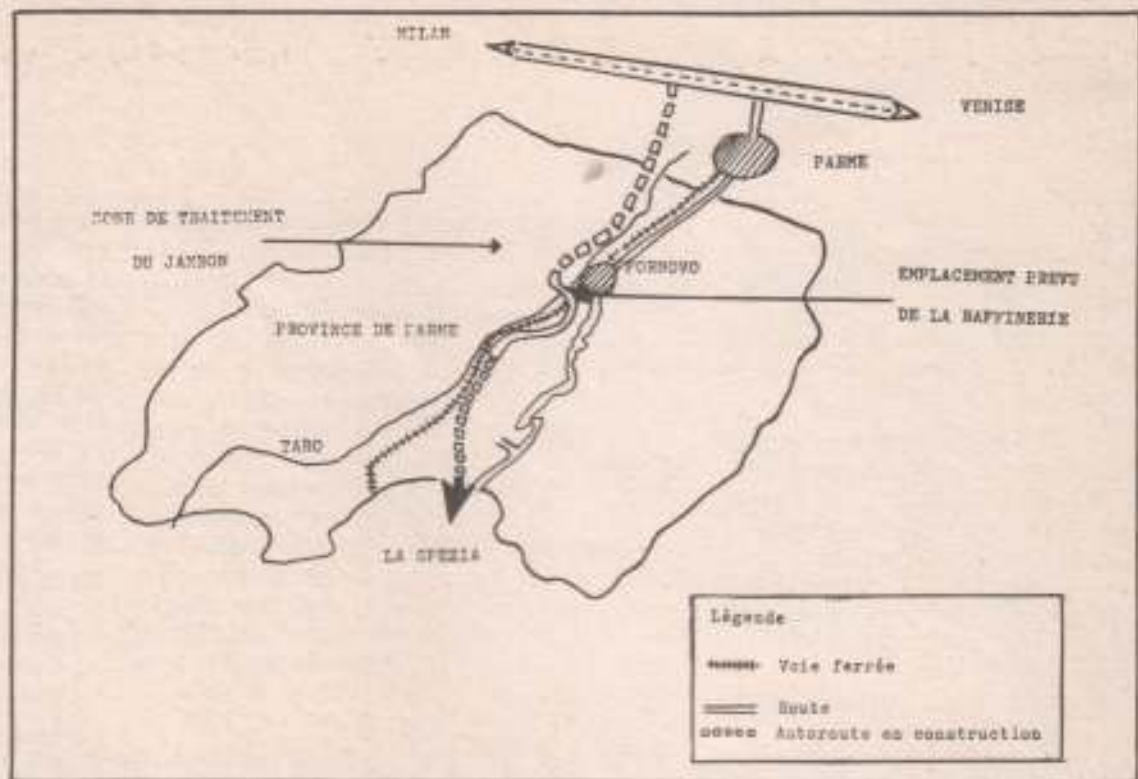
Fornovo est une étape importante sur la voie (chemin de fer, routes, autoroute en construction) reliant la côte thyrrénienne (ports de Livourne et La Spezia) aux énormes complexes de l'Italie du Nord, via les vallées de la Margà, du Taro et du Pô. Comme le jambon, au carrefour des influences...

ELUS EN SOLDE

Dès lors, du côté fric, les choses sont claires. Mais du côté des élus et partis politiques au pouvoir dans la région ? Généralement de gôche, ils invoquent, pour la raffinerie et donc contre les paysans, la « cause des travailleurs ». Ils se servent d'un effet du capitalisme, le chômage, pour justifier aux yeux du peuple une attitude en réalité favorable à la politique des cartels pétroliers. 400 emplois hypothétiques contre 2.000 existants ! Avec, en arrière-pensée, le bon pognon versé par les industriels aux communes qu'ils contrôlent. Le maire de Fornovo, Claudio Adorni, socialiste (hi-hi !), déclare donner un avis favorable « si les techniciens nommés par la région et la municipalité (dont le zig d'Italmimpianti, à ne pas oublier) nous assurent qu'il n'y a aucun risque... » Et il ajoute, sans complexe, que 90 % de ses administrés veulent la raffinerie.

Si les « experts » municipaux sont dans le même état d'esprit, on saisit de suite ce qu'ils sont capables de pondre avec les loustics désignés par l'administration régionale.

Comme collaboration de classe, on ne fait pas mieux. Car, jusqu'à preuve du contraire, les producteurs de jambons ne sont pas tous, tant s'en faut, des possesseurs de Lamborghini. Ce sont pour la plupart de petits paysans qui se démerdent avec ce que les grossistes du commerce leur laissent. Ils sont exactement dans la même situation que les pêcheurs corses face aux boues rouges.



Et c'est en cela que l'affaire du jambon est exemplaire. Le chantage au chômage est une des plus récentes ripostes capitalistes contre une revendication écologique croissante et l'application toute bête du très vieux principe « diviser pour régner ». Et voilà des administrateurs — qui n'ont de socialistes que le nom — marchant dans la combine alors qu'ils devraient pourtant savoir, les pauvres pitres, qu'on ne combat un effet qu'en s'attaquant à sa cause. 400 emplois ? C'est ce qui est promis. Mais il y aura, dans l'immédiat, encore plus de 200 chômeurs à Fornovo. Faudra-t-il alors agrandir la raffinerie, comme cela se fait généralement au bout de quelques années, ou encore copier le bel exemple français et monter une fabrique d'armes ? Pourquoi pas, tant qu'on y est ? La connerie de ces socialistes-bidon sert, en fait, la stratégie d'encerclement des pollueurs : provocation du chômage puis utilisation du fait accompli pour une entreprise dont les effets sont fatalement polluants (Fornovo subit des brouillards et des phénomènes d'inversion des températures plaquant au sol les émanations toxiques).

Sans compter que ces élus de ce cirque sont pour quelque chose dans un chômage essentiellement dû à l'exode rural (ce qui leur revient actuellement sur la gueule, les néo-fascistes s'étant fait une spécialité de la récupération des masses paysannes abandonnées par une gôche un peu trop soucieuse du seul développement industriel et citadin...), incapables qu'ils furent, à la libération, de promouvoir une réforme agraire que réclamaient à grands cris les partisans d'origine rurale.

ALORS, QUOI ! C'EST QUAND QU'ON S'Y MET ?

Une fois de plus, un problème écologique précis impose une réflexion globale. Il est évident que le chômage est à combattre mais, vu qu'il est dans la logique du capi-

talisme, ce n'est pas en prenant le problème à l'envers qu'on le résoudra. Ça paraît con de dire ça, mais c'est là que s'impose la tristesse ridicule de ce genre d'affaires. Et il serait d'un évident devoir de la part de ceux qui prétendent représenter le peuple et lutter pour un monde libéré de l'exploitation, de prendre les moyens politiques nécessaires à la destruction du système.

Mais il est vrai qu'il faut être un gauchiste aventuriste ou un passéiste rêveur pour oser mettre le nez des mandarins dans leur merde. Car, de compromis en compromis, ces bons messieurs tendent à renforcer les structures du système, à le rendre crédible, enfonçant ceux qui triment, paysans ou ouvriers, dans des impasses écologiques et politiques aberrantes.

Qu'il suffise de citer le cas de la raffinerie de Porto-Marghera, près de Venise. La pollution y est telle que l'inspection du travail a imposé le port du masque par les ouvriers des postes les plus dangereux (de plus en plus nombreux). Or, ceux-ci ne peuvent bosser avec un masque sur la gueule ! Peuvent plus, rien à faire, le masque gêne, les gaz gênent et rendent malade, y a plus de boulot possible...

Ça vous dit ?

Alors, comment nomme-t-on des élus qui capitulent devant le fric, en ramassant quelques miettes au passage, qui amènent la pollution de l'air et de la nappe phréatique et de graves difficultés de survie pour 2.000 travailleurs, déjà pas bien à l'aise, qui risquent ainsi à leur tour de se trouver... au chômage ? Comment appelle-t-on ces pourritures en italien ?

Et il y en a pour voter pour ceux qui les baisent ! Hé, les Français, ça ne vous dit rien la triste affaire du jambon de Parme ?

Mabille.

(1) Les Moratti sont en passe, comme Fiat, d'acheter un tiers des actions du « Corriere della Sera ».

CHRONIQUE DU TERRAIN VAGUE

trois, de tours à machicoulis et de pignons flamands austères ou fignoisés au quart de poil. L'ère moderne s'est installée dans la cité gothique ou baroque comme elle a pu ; ici elle a mis le temps depuis les débuts de la machine à vapeur, elle n'a pas explosé dans le tissu urbain comme à Toulouse ou d'autres villes françaises. Simplement peu à peu l'air et l'eau se sont obscurcis, et ce qui fut Gand s'estompe dans une brume noire.

Mais l'ère moderne, qui est celle de la pollution-conservation est celle du travail-loisir : ne vous hypnotisez pas sur l'opposition, l'important c'est le trait d'union. Gand remplit sa fonction dans cette structure — ou système — électronique qui canalise le flot humain du carrefour nordique. Je ne travaille pas à Gand, je le visite, et ma tribu à la queue leu leu fend le flot de l'autre tribu qui s'en va au bureau ou à l'usine : je ne vais pas à Saint-

adoration dont la date exacte fraîchement repeinte est donnée par le guide. Cinq cent cinquante ans c'est un bail, et ce Dieu habillé en pape a vieilli, à la différence d'Adam, d'Eve et de ses anges. Et me voici dans la réalité, la rue. Gand n'a pas été détruit par la guerre ou la paix comme Rouen, Nuremberg ou Paris, sous un linceul de suie on distingue la forme des monuments ; et sous le noir de la suie une farine de pierre blanchie. Comme Venise, Gand sombre lentement puis de plus en plus vite (voir la courbe exponentielle). Les gaz corrosifs du pétrole ont pris le relais de ceux du bon vieux charbon, les sculptures tombent en poussière : combien de tonnes en produit par an la prospérité de Gand ? Sans doute grâce à la science et aux ordinateurs, en extrapolant les courbes, nous pourrions dire la date où la cathédrale de Strasbourg ne sera plus qu'une dune

LA GUEULE NOIRE ET LA GUEULE PEINTE

Je veux parler de celle de Gand et de Bruges : deux cas exemplaires du destin actuel des villes. Toutes deux furent des cités puissantes et illustres, et elles restent encore riches grâce à leur industrie. Mais ce n'est pas la même. Car si l'industrie de Gand c'est le textile et la chimie, celle de Bruges c'est le tourisme. L'une est noircie de fumées, l'autre soigneusement conservée. Mais l'une et l'autre meurent de l'industrie dont elles vivent.

GAND, LA GUEULE NOIRE

Une ville, avec sa place du marché, ses rues qui dominent des clochers et des cheminées d'usine ; sa vie à elle sur laquelle le touriste glisse sans le savoir. Un certain air local qui saisit l'étranger venu de France : une lenteur, un espacement entre les passants et les voitures qui surprend ce pays riche. Mais cette ville toujours active depuis le Moyen Age est aussi une ville d'art comme on dit depuis le romantisme, hérissée de bef-

Bavon pour prier Dieu mais Van Eyck. Gand, trois étoiles, trois minutes d'arrêt, pas quatre, sauf devant le rétable de l'Agneau mystique, cinq minutes d'arrêt. Le temps de prendre les billets en jetant un coup d'œil sur la vieille qui marmonne en flamand dans le vide de la nef. On rentre, c'est notre tour, un employé manœuvre les pistolets du rétable : voici l'endroit, l'envers, je recommence. Aujourd'hui vous pouvez rester un moment, ce n'est pas le week-end, en août c'est autre chose. Monsieur le Conservateur se réserve de suspendre les visites, car à force d'être manipulé et vu, le chef-d'œuvre risque de souffrir : on a soigneusement étudié les réactions chimiques qui se produisent quand l'entassement des visiteurs dans la chapelle dépasse un certain point.

L'Agneau mystique c'est un point chaud : une sorte de haut fourneau culturel qui produit plus de dollars que bien d'autres dans la Ruhr. Précisément son cours remonte à la bourse Michelin. Que Dieu et son fils Adam m'excusent, un dernier coup d'œil à Eve qui porte si élégamment son fruit, je me retire sur la pointe des pieds et je les laisse à leur

de suie rosâtre. Mais Sysiphe est à l'œuvre : le beffroi à papa est aujourd'hui une création continue, les monuments de Gand ne sont pas seulement recouverts de suie mais d'échafaudages. On les remplace pierre à pierre : qui va gagner la course la restauration ou la destruction, la crasse ou la blancheur ? Comme un tel effort ne peut être entrepris que pour quelques monuments illustres, l'on voit venir le moment où dans les villes d'Art d'Europe il n'y aura plus que quelques monuments anciens tout neufs égarés dans l'asphalte et le béton. Coûte que coûte l'on conservera le quai aux Herbes, mais la Lys ? Depuis des siècles celle-ci avait perdu sa virginité, mais aujourd'hui le terme d'égout est insuffisant pour la qualifier, et la puanteur s'impose avec encore plus de force que la suie : en passant sur les ponts il faut se boucher le nez de peur de vomir. Gand est une ville prospère, donc où il fait bon vivre. Ah Toulouse de brique rose de mes vingt ans, un jour de juin à la terrasse des Américains ! Que tu étais pauvre et riche !



Gand,
Le quai aux
herbes

BRUGES, LA GUEULE PEINTE

Mais peut-être fera-t-on pour Venise ou Bruges toute entière ce que l'on fait pour le beffroi et les églises de Gand : on nous conservera une ville qu'on donnera, en payant, à voir. Le site sera préservé par les industriels comme il l'a été par les militaires. L'on mettra la gare qu'on reconstruira discrète à quelque distance, on l'entourera de jardins et l'on interdira les immeubles : vous pouvez regarder du haut du beffroi à perte de vue, à Bruges l'on n'en voit qu'un, et ce dut être toute une histoire. L'on proscriera l'industrie chimique, qui sera remplacée par la touristique. La loi du marché c'est la rareté, et bientôt il n'y aura plus que deux villes en Europe : Bruges et Venise, si celle-ci n'a pas coulé bas dans la vase de la lagune. Imaginez la production qu'assure le flot des travailleurs-vacanciers que vous voyez pointer à l'hôpital Saint-Jean. La production de moyen âge est autrement rentable que celle du textile.

Depuis les parkings d'entrée, l'un derrière l'autre, l'ordinateur central vous guide tout le long de ce fil d'Ariane qui sinue dans ce labyrinthe de briques soigneusement briquées et polies par des millions de regards. Cling ! Stop ! Dix francs belges c'est le Béguinage. Un brin de dentelle des bonnes sœurs ? C'est cent francs. En route... Clang ! Quarante francs belges : ce sont les musées et Hans Memling. Tiens il ressemble à celui de chez Skira. Continuons, Tong !

Nous nous cassons le nez sur une porte fermée : il y a eu tant de vols, et le gardien de Sainte-Anne est en congé. L'on tourne lentement dans le maelstrom. Pot-pot-pot, dans le petit bateau tout le long des canaux. Voici

messieurs mesdames le fameux silence de Bruges la Morte ou plutôt la momifiée : une minute d'arrêt, c'est ici sous le saule pleureur qu'il est le meilleur. Taisez-vous donc, mademoiselle. J'appuie sur le démarreur et je reprends mon haut-parleur. Rrrrouou... Ne nous inquiétons pas, la municipalité a fixé au plus bas les décibels du moteur. Cling, clong, rigeling, ding dingeling. Ça, ce sont les cloches de Bruges, comme son silence, ce sont les plus réputées du monde, et elles sont gratuites. Mais si vous prenez l'escalier du beffroi, c'est dix francs. Le maelstrom vous y soulève, tourbillonnant dans une spirale de plus en plus serrée, et vous débouchez soudain sur le grouillement des toits et des clochers dans la platitude grise et verte des polders. Il n'y a qu'un immeuble là-bas tout seul. Hou, le vilain ! Certainement il a honte. Je vais écrire à Baudouin. Et le vrai monument de Bruges se révèle à vous : c'est Bruges serti dans l'ovale des anciens remparts, et non ce catalogue de chef-d'œuvres. Que c'est beau. La ville vous arrache le cri que vous refusiez à Memling.

Baoung. Le beffroi explose. Tzing. Le tympan se brise sur un shrapnell d'airain. Malheureusement il faut redescendre et y voir de plus près, c'est-à-dire bouffer. Mais le tourisme a dévoré toutes les nourritures : que le restaurant soit belge, français ou italien, les protéines sont partout les mêmes. Dans ces Flandres qui furent célèbres par leurs œuvres de gueule, il n'y a plus que le hot dog, le spaghetti ou le riz noyé dans du vermillon, le baby steack frites (à quoi ?), le radis ou la tomate de synthèse extraits des steppes en polyéthylène où ils rougissent à longueur d'année. Non, vous n'y couperez pas, vous l'aurez votre portion de camembert enveloppé

d'aluminium. A moins de vous fournir du Brie à la fromagerie de luxe et d'aller casser la croûte au bord des canaux, ce qui est d'ailleurs impensable. Et cela se comprend, l'eau y est à peu près de l'eau brune : la technique et la police modernes font ici tout ce qu'elles peuvent. Ce n'est plus l'innombrable relent de la Lys qui empeste l'atmosphère, mais une bouffée torride de beurre cuit dont sans doute Planta a parfumé sa margarine. Vous avez faim ? Dirigez-vous vers le restaurant bon marché, d'ailleurs cher : ça y est vous avez déjeuné. Ah ! déjeuner d'un oignon, d'un quignon de pain arrosé de tinto dans l'air sec de Castille, où est la terrifique bonne odeur d'aceite de oliva des posadas ? On ne le peut, la Flandre est devenue trop riche. Rien à faire, tout est cuit à l'odeur de beurre cuit : nouilles, remparts, lac d'Amour. Touristique ou textile, l'industrie pue. Mais demain elle ne puera pas : il suffit, à défaut de nez, d'avoir la foi.

LA GUEULE NOIRE OU LA GUEULE PEINTE ?

Non, dans ce système en voie de constitution vous n'avez plus d'échappatoire : ou la gueule noire ou la gueule peinte, ou la ville-usine ou la ville-musée, ou le dépôt, la banlieue, ou les jolies photos en couleur du parc national. Pas de troisième terme, c'est l'un ou l'autre. Ou l'inconsummable réalité qui soulève l'estomac, ou le joli spectacle de Lascaux : ou se nourrir de merde ou se nourrir de vent. Entre l'un et l'autre débrouillez-vous. Si vous ne voulez pas être un pollueur pollué, ou un lécheur de vitrines panoramiques et artistiques, si amateur de viande et du vif du sujet, vous désirez serrer de près l'Eve d'Hubert, alors débrouillez-vous pour réus-

sir aux examens. Devenez un dépollueur distingué : un scientifique ou un artiste. Si la société actuelle vous fait chier, prenez le maquis dans les réserves interdites de la Vanoise, vous aurez les Alpes pour vous tout seul ; ou bien fuyez au Moyen Age en vous claquemurant dans les salles fermées au public de l'hôpital Saint-Jean, entre les deux analyses des chapiteaux vous y lirez votre roman policier tout à votre aise. En général c'est à peu près payé ; et le système vous le doit, car vous fournissez au public la petite dose de morphine, verte ou bleu Van Eyck, sans quoi il casserait la baraque. Devenez inspecteur des Monuments historiques spécialistes de Hans Memling, votez à gauche mais réservez votre territoire. Et si ce con de gardien laisse la porte entrouverte et que le troupeau des veaux rappelle, engueulez-les comme des porcs. Cela vous fait du bien, et devrait leur en faire à eux. Qu'est-ce qu'ils viennent foutre là, déranger ceux qui travaillent pour le bien du peuple ? Ceci dit, Gaston, où est la clef ? Zut, je l'avais dans la poche.

La gueule noire ou la gueule peinte ? Ni l'une ni l'autre : la bonne gueule ; peut être un peu sale mais vivante, qu'anime un sang dru. Et s'il n'y a pas moyen d'échapper, tant qu'à faire je choisis la gueule noire : la réalité contre le mensonge, l'objet contre le reflet. Je choisis la ville enfumée habitée par des habitants, en fouillant dans sa merde peut-être qu'un jour je découvrirai quelque trésor. Je choisis le vrai terrain vague, la campagne blessée où je puis pénétrer et cueillir les derniers fruits. Condamnés à vivre sur un front, elle nous rappelle au moins qu'il n'est pas question de fuir, mais de faire face.

B. Charbonneau

B.C. BY JOHNNY HART



chimiste capable de découvrir un nouveau détergent rimbant avec blancheur

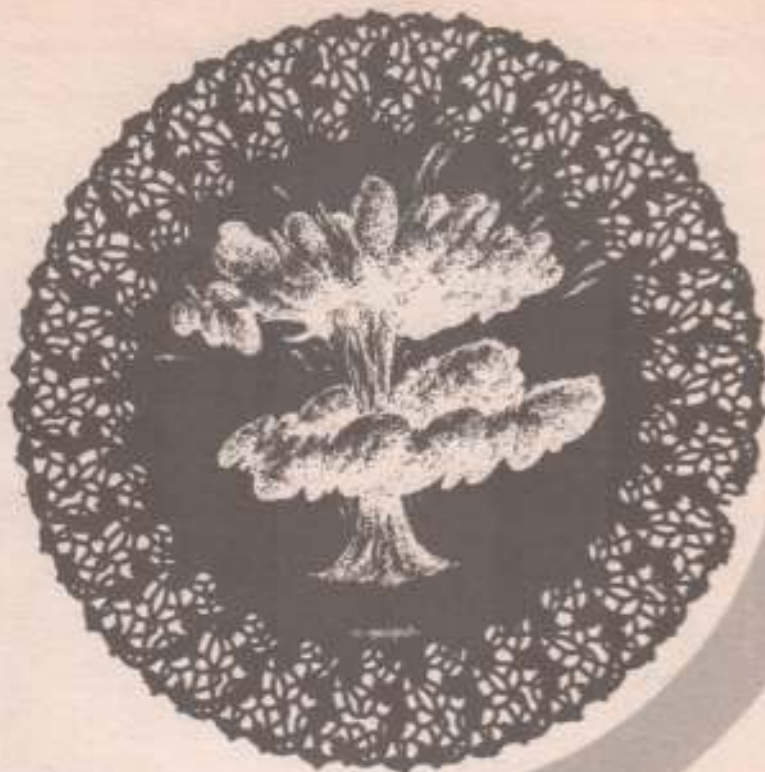


MM. POUJADE ET GUICHARD,
VOUS NOUS PRENEZ POUR DES CONS!

Etabli conjointement par le ministère de l'environnement industriel, le rapport « Energie-environnement », rédigé en 1972, passe en revue les répercussions des moyens de production de l'énergie sur la qualité de l'environnement ainsi que les possibilités dont disposent les Services publics pour y faire face et pour réduire, si possible, les principales nuisances présentes ou futures (1). Les sept chapitres de ce volume constituent un répertoire sommaire mais clairement présenté des principaux problèmes relatifs à la pollution de l'atmosphère et de l'eau.

Déclarons-le tout net : ce rapport « Energie-environnement » constitue sur le plan de la minimisation systématique des risques nucléaires, un bel exemple de tour de prestidigitation technocratique...

(1) Ce rapport sur les relations entre le secteur de l'énergie et l'environnement est publié par la « Documentation française », Paris.



CHRONIQUE DE LA

1. — REMISE EN CAUSE DU SYSTEME DES DOSES MAXIMALES ADMISSIBLES

Le rapport « Energie-Environnement » admet implicitement que le régime actuel des « doses maximales admissibles » constitue une base de référence au-dessus de toute critique alors que la validité de ce système est remise en cause d'une manière fondamentale tant aux U.S.A. (Gofman, Tamplin, Geesaman, Sternglass, Linus Pauling...), qu'en Suède (Alfven, prix Nobel), en Autriche (Weisch, Gruber, Walter Soyka, Novak...) et en France (Ph. Lebreton). (2).

Aux U.S.A., c'est par un facteur 100 que les normes de base concernant la contamination radioactive ont été réduites!

Et en France, le professeur Ph. Lebreton estime que les coefficients de sécurité, par rapport aux calculs tenant seulement compte de la simple dispersion des poisons radioactifs (dans l'air et dans l'eau) devraient être divisés par des facteurs de 1.000 à 100.000 pour tenir compte du phénomène aujourd'hui indiscuté, des reconcentrations biologiques. Le mémoire du professeur Lebreton, épuisé en quelques semaines, a été publié, fort heureusement par la « G.O. » (n° 4, 5, 6). Il s'agit là d'un document de première importance.

(2) Pour la justification des remarques que nous formulons, se reporter à la brève « bibliographie de base » donnée en annexe de notre étude « Un manoir nucléaire s'écroule ». Revue « P.R.I. » n° 44, troisième trimestre 1973 (J. Pignaro Crisnay 77191 Guignes).

2. — ET LA CONTAMINATION RADIOACTIVE CROISSANTE DES CHAINES ALIMENTAIRES ?

Quelques lignes minimisantes et apaisantes et une brève mention dans une annexe constituent les seules références aux problèmes fondamentaux posés par la contamination radioactive croissante des chaînes alimentaires par les rejets gazeux et liquides des centrales nucléaires.

Les auteurs du rapport « E-E » paraissent tout ignorer des nombreux travaux scientifiques publiés à ce sujet (3).

3. — UN OUBLI : LE RETRAITEMENT DES COMBUSTIBLES IRRADIES

Près de 99 % des poisons radioactifs produits par l'industrie nucléaire (rejets gazeux et liquides, déchets à stocker...) proviennent des usines de retraitement des combustibles irradiés (Marcoule, La Hague, en France...). Ces usines produisent de l'Uranium destiné à être enrichi, pour les besoins civils et militaires, ainsi que du plutonium (réacteurs surgénérateurs et bombes atomiques). Elles constituent une partie très importante de l'industrie nucléaire et posent des problèmes de pollution d'une ampleur redoutable. La multiplication du nombre des centrales nucléaires implique nécessairement l'extension des usines existantes ou la création d'usines nouvelles.

(3) Voir notamment dans le numéro spécial du « Nouvel Observateur » de « La dernière chance de la terre », l'interview de John Gofman (juin-juillet 1973).

Un accident grave survenant dans une de ces usines pourrait entraîner une contamination radioactive telle que l'évacuation d'une vaste région pourrait devenir indispensable. Ou'on consulte à ce sujet, le mémoire de John Gofman dans lequel ce spécialiste, mondialement connu, a mis en évidence l'ampleur des risques que comporterait l'usine de retraitement des combustibles irradiés de Barnwell (U.S.A.) (4). Il est pour le moins curieux que le rapport néglige complètement cet aspect particulièrement inquiétant de la politique nucléaire de notre pays.

4. — LE MYTHE DE « L'ENERGIE NUCLEAIRE PROPRE »

En dépit des innombrables travaux scientifiques qui prouvent le contraire, les auteurs du rapport croient (ou font semblant de croire) au mythe de « l'énergie nucléaire propre ». Preuve en soit une solennelle recommandation selon laquelle dans une politique énergétique à long terme, il conviendrait : « de privilégier, dans le cadre de la lutte contre la pollution, l'usage des combustibles propres, de l'énergie nucléaire, par exemple »... (p. 69). Il est rare sans doute de trouver dans un document technique officiel, une si flagrante contre-vérité.

5. — LE STOCKAGE DES DECHETS RADIOACTIFS

Chacun sait que, en dépit de tous les efforts, de toutes les recher-

ches, le problème du stockage des déchets radioactifs, si lourd de menaces pour les générations à venir, n'a pu jusqu'ici être résolu d'une manière acceptable. Et pourtant la masse indéfiniment croissante de ces déchets constitue pour notre environnement tout entier, un danger d'une ampleur sans précédent. Il est proprement incroyable que, dans un rapport officiel jouissant de la haute approbation du ministère de l'Environnement, un tel problème soit entièrement passé sous silence.

De qui se moque-t-on ?

6. — LA POLLUTION THERMIQUE MINIMISEE

Les répercussions du réchauffement progressif des eaux des fleuves, des estuaires ou de la mer elle-même qui résultera de la multiplication du nombre des centrales nucléaires de grande puissance, sont systématiquement minimisées.

Pour les centrales à construire le long des fleuves, le rapport préconise la construction de gigantesques tours de refroidissement (les tours actuellement en projet ont à la base un diamètre d'environ 140 m et une hauteur de 120 à 130 m. Certaines installations devront comporter plusieurs tours semblables !...). Mais ce rapport minimise les graves inconvénients de ces tours :

— Aspect déplaisant : de telles tours ne peuvent manquer de détruire l'harmonie de très nombreux sites. Elles seront visibles à des distances considérables. Le rapport se borne à recommander (sans

(4) Rapport en date du 7 janvier 1972 présenté devant le Comité d'Etudes Nucléaires de l'Etat de la Caroline du Sud, à Columbia.

rire]) de prendre en considération « l'esthétique » de ces tours géantes !

— Modification du climat, résultant de l'énorme quantité d'eau évaporée pour assurer le refroidissement. Apparition de brouillards. En hiver, danger de verglas sur les routes.

— Coût élevé de construction et d'exploitation.

— Consommation d'eau particulièrement fâcheuse en période d'étiage des fleuves.

Pourtant, c'est en raison de ces inconvénients que le rapport envisage la construction de nombreuses centrales nucléaires dans les estuaires ou même, sur le rivage, au bord de la mer.

7. — POLLUTION DES ESTUAIRES ET DES RIVAGES

Innombrables sont les familles qui passent leurs vacances sur les plages de nos côtes et de nos estuaires ou qui vivent habituellement à proximité de nos rivages. Ces familles apprendront sans aucun plai-

air, grâce à ce rapport qu'elles auront à subir tous les inconvénients cumulés de la pollution thermique et de la contamination radioactive croissante de leur environnement.

Innombrables aussi sont les familles qui font une consommation occasionnelle ou habituelle de moules, d'huîtres ou d'autres coquillages et de poissons ! Bien entendu, le rapport se garde bien d'évoquer les problèmes insolubles que posera la contamination croissante de toutes les chaînes alimentaires marines.

Ces problèmes intéressent aussi, très directement, les organisations professionnelles qui regroupent les pêcheurs, les mytiliculteurs, les ostréiculteurs, comme aussi, bien entendu, tous ceux qui vivent, directement ou indirectement, du tourisme côtier, de l'hôtellerie ou des sports marins. Toutes ces organisations professionnelles seraient bien inspirées de s'en aviser sans plus tarder, avant que les décisions du gouvernement ne viennent transformer les divagations et les extrapolations des technocrates, en de sinistres réalités.

8. — PAS UN MOT SUR LES USINES « DE SEPARATION ISOTOPIQUE »

Qu'elles soient destinées à produire de l'uranium très fortement enrichi pour les bombes thermonucléaires ou de l'uranium faiblement enrichi pour les centrales nucléaires « P.W.R. » ou « B.W.R. » de type américain, ces usines consomment une énorme quantité d'énergie. Plusieurs des centrales nucléaires dont l'implantation est prévue en Alsace, le long du Rhin, sont destinées non pas à répondre aux besoins de la population, mais bien à alimenter l'usine de séparation isotopique (de taille « européenne » ?) projetée à Markkoshalm, près de Colmar. Encore une lacune flagrante : le rapport ne fait même pas mention des formidables besoins d'énergie de ces usines... et de la pollution que comporte la production de cette énergie !

9. — LE SUPREME DANGER : LA TECHNOLOGIE DU PLUTONIUM

C'est en 1973 que le premier réacteur-surgénérateur Phenix de taille

industrielle (250 MWE) doit être terminé et mis en exploitation. Il faudrait attendre de longues années de fonctionnement pour être en mesure de dégager les leçons résultant de l'expérimentation de ce très dangereux prototype.

Bien que le rapport soit muet sur ce sujet, l'E.D.F. envisage dès à présent de construire à Malleville, sur le Rhône, entre Lyon et Genève (5) sur la commune de Creys et Pusignieu en Isère, un réacteur-surgénérateur de 1.200 MWE. Et, par ailleurs, les technocrates de l'E.D.F. ne manquent pas une occasion de persuader les pouvoirs publics et l'ensemble de la population que seul, l'avènement des « surgénérateurs » permettra de trouver une solution définitive et « économique » (!!) à nos besoins indéfiniment croissants d'énergie.

Combien il est fâcheux que le rapport ne fasse pas la moindre allusion aux avertissements très pressants et combien dramatiques que des savants aussi qualifiés et informés que Gofman, Tamplin, Gessa-

(5) Consulter à ce sujet le numéro spécial de la revue « P.R.I. » « Plutonium, notre hôteuse mort » (deuxième et troisième trimestres 1972).

MORT RADIEUSE

VOULEZ-VOUS OUVRIR UNE CENTRALE NUCLEAIRE ?

Sorry, ce n'est pas possible car l'électricité, à quelques exceptions près concernant de petites entreprises, a été nationalisée en 1946. Consolez-vous en apprenant par cœur la procédure à suivre pour mettre en service une « installation nucléaire de base », autrement dit, un réacteur, un accélérateur de particules, une usine de préparation, de fabrication, ou de transformation de substances radioactives, etc.

Le décret du 11 décembre 1963 (« J.O. » 14-2, p. 11.092), texte de base en la matière, s'applique aussi au stockage et au dépôt des déchets radioactifs, ainsi qu'aux installations annexes nécessaires à la manutention du combustible, au circuit primaire de refroidissement et aux dispositifs de contrôle et de mesure. Il subordonne ces diverses implantations à une autorisation accordée après enquête publique, celle-ci étant rigoureusement indispensable, excepté lorsque l'installation projetée a déjà été déclarée d'utilité publique, ou qu'elle doit se situer dans le périmètre d'une unité existante. Le but de l'enquête est évidemment de recueillir l'avis des personnes concernées — collectivités et particuliers — qui formulent leurs observations sur un registre ouvert à cet effet, ou les adressent par écrit au commissaire enquêteur. Les détails de la consultation sont précisés par des arrêtés conjoints des ministres du Développement industriel et de la Recherche scientifique, de la Santé publique, de l'Équipement et de l'Environnement. Elle ne peut être inférieure à quinze jours, ni supérieure à trente.

Intervient ensuite une « Commission interministérielle des installations nucléaires de base », forte des représentants du C.E.A., de l'E.D.F. et d'une douzaine de ministres, flanquée d'un conseiller d'État, du haut-commissaire à l'Énergie atomique et de quelques spécialistes. La commission donne son avis et fait des propositions relatives aux prescriptions à respecter. Elle n'a donc qu'un rôle consultatif, tout comme la commission régionale des opérations immobilières et de l'architecture.

L'autorisation est délivrée par décret (1) pris sur le rapport du ministre du Développement industriel et scientifique, après avis conforme (2) du ministre de la Santé qui, s'il le juge utile, recueille l'opinion du Conseil supérieur d'Hygiène publique de France. Les mesures auxquelles doit se conformer l'exploitant sont alors déterminées, ainsi que le délai de mise en service. Si l'installation n'est pas mise en service dans le délai fixé ou si elle n'est pas exploitée pendant une durée consécutive de deux ans, une nouvelle autorisation délivrée dans les mêmes formes est nécessaire.

Une variante de la procédure est concevable du fait que l'implantation peut être déclarée d'utilité publique par un décret en Conseil d'État, mais ce n'est pas une obligation et en toute hypothèse, l'exigence d'une enquête publique

subsiste. Par ailleurs, le traité de Rome du 25 mars 1957, relatif à l'Euratom contient quelques règles qui organisent la communication des projets et des données générales concernant les rejets d'affluents radioactifs et la déclaration des principales caractéristiques techniques des installations. La commission de l'Euratom doit approuver les procédés à employer pour le traitement chimique des matières irradiées (art. 78), mais ce contrôle de sécurité ne porte que sur la conformité de l'usage, militaire ou pacifique, à la destination officiellement envisagée par l'utilisateur.

Le système ci-dessus est finalement très proche de la loi du 19 décembre 1917, laquelle soumet à autorisation ou à déclaration préalable les établissements dangereux, insalubres ou incommodes. Sans doute, l'autorisation est-elle ici accordée par décret, alors qu'un simple arrêté préfectoral suffit dans le cas d'un établissement classé. De plus, le ministre peut, en cas d'urgence, prendre toutes mesures exécutoires destinées à faire cesser un trouble éventuel, entre autres, suspendre le fonctionnement de la centrale. Enfin, particularité significative, l'article 17 énonce que :

« Les installations nucléaires de base intéressant la Défense nationale, classées secrètes par le Premier ministre sur proposition du ministre des Armées et du ministre chargé de l'Énergie atomique, cessent d'être soumises, à compter de la décision du classement, aux dispositions du présent décret. »

Ceci mis à part, le risque nucléaire n'est pas envisagé de façon sensiblement différente des pollutions de type classique. En particulier, rien n'est prévu qui permettrait une remise en cause de l'installation alors même que la loi de 1917 prescrit, par exemple, la fermeture définitive d'une usine dont les nuisances sont irrémédiables. On n'arrête pas le progrès !

En somme, le droit traite plus sévèrement, à certains égards, une porcherie qu'une centrale nucléaire. Mais n'exagérons rien, il y a tout de même l'article 12 :

« Les infractions aux prescriptions du titre premier de la loi survisée du 2 août 1961 commises en matière de pollution radioactive provenant des installations visées à l'article 2 du présent décret et aux prescriptions des textes pris pour son application sont punies d'une amende de 400 F à 2.000 F ».

Fichtre, quelle sévérité ! L'E.D.F. n'a qu'à bien se tenir...

Alfred.

(1) Un décret émane nécessairement du président de la République ou du Premier ministre. Les autres autorités administratives (ministres, préfets, maires, etc.) prennent des arrêtés.
(2) Un avis conforme diffère d'un avis simple en ce sens qu'il doit obligatoirement être suivi.

man ont formulé quant aux dangers extrêmes que présente pour l'avenir de l'espèce humaine le développement de la technologie du plutonium qui est présentée par eux comme un « cauchemar intégral » ou encore, « le suprême danger » (5).

10. — MULTIPLICATION DES RISQUES D'ACCIDENTS NUCLEAIRES MAJEURS (6)

Ces risques ont été décrits et chiffrés dès 1957 par un groupe d'experts de l'A.E.C. (Document « Washington 740/57 »). Selon un avis donné en 1971 par M. Harold Price, directeur des services de la réglementation de l'A.E.C., contrairement aux affirmations de l'E.D.F., les conclusions de cette étude restent valables aujourd'hui en ce qui concerne les réacteurs actuellement en construction.

Au surplus, comme chacun sait, ces risques sont si réels et si

considérables que des mesures législatives particulières qui dérogent au droit commun ont dû être promulguées en France (comme aux Etats-Unis) pour limiter la responsabilité civile des exploitants d'installations nucléaires, à 50 millions (5 milliards d'anciens francs) (7).

Les risques nucléaires sont d'ailleurs formellement exclus en général des contrats d'assurances individuels ou collectifs, notamment, des contrats d'assurances scolaires.

Un accident nucléaire majeur entraînerait des conséquences dramatiques pour des régions plus ou moins étendues (évacuation de la population, contamination des eaux, de la végétation, des sols, pertes de toutes les récoltes pendant des mois ou des années...) De tout cela, le rapport ne fait aucune mention !

11. — AGGRAVATION DES RISQUES RESULTANT DU GROUPEMENT DE PLUSIEURS INSTALLATIONS DANGEREUSES

Les projets actuels de l'E.D.F. prévoient la construction de plusieurs centrales nucléaires sur le même site ainsi que le voisinage d'autres industries comportant elles-mêmes des risques particuliers (raffineries de pétrole, par exemple...) En cas d'accident majeur, il est possible que l'évacuation de l'ensemble du personnel de toutes ces installations ne puisse être évitée et cela, sans préavis, dans un délai extrêmement réduit.

Ainsi, de proche en proche, plusieurs centrales nucléaires pourraient ainsi échapper à tout contrôle... et le désastre pourrait s'étendre à des installations industrielles voisines.

Dans le rapport deux centrales nucléaires de 1.200 MWE chacune sont prévues dans le bac d'Ambès, à proximité de très importantes raffineries. D'autres centrales nucléaires sont prévues dans l'es-

tuaire de la Loire, dans l'estuaire de la Seine, à Fos, au voisinage de nombreuses installations industrielles. Des catastrophes en chaîne pourraient se produire. Le rapport n'a pas jugé bon d'attirer l'attention de nos élus et des pouvoirs publics sur ces problèmes qui intéressent pourtant la sécurité et la vie de millions de nos concitoyens.

Le courage moral est en général, fort mal récompensé et nos technocrates ont appris à garder le silence sur les questions « qui les dépassent »... et qui impliquent, en effet, des choix essentiels sur lesquels les populations intéressées devraient être honnêtement informées et consultées.

12. — MULTIPLICATION DES RISQUES RESULTANT DES TRANSPORTS NUCLEAIRES

Le développement énorme de l'industrie nucléaire que comporte les programmes E.D.F. entraînera la multiplication des transports de produits radioactifs. Ces dangereux chargements traverseront nos villes et nos campagnes, de jour et de nuit, en multipliant les risques d'accidents plus ou moins catastrophiques.

Ici encore, notre « environnement » est menacé. Et sur ce chapitre encore, le rapport reste muet.

L'E.D.F. ET LE RECOURS A L'ACTION PSYCHOLOGIQUE

A défaut d'un examen simplement honnête et objectif des risques nucléaires, à défaut de toutes suggestions d'ordre technologique vraiment efficaces pour réduire ces risques ou pour les faire disparaître, le rapport contient au moins une proposition qui mérite de retenir toute notre attention.

Pour répondre aux multiples oppositions qui se manifestent contre les projets d'installations nucléaires et aux objections scientifiques formulées en France et à l'étranger, il convient selon les auteurs de ce rapport de développer sans tarder une action psychologique propre à rassurer les inquiets et à chasser à tout jamais les phantas-

mes anti-nucléaires qui les obsèdent !

Dès les premières lignes du rapport, nous lisons : « Les problèmes d'environnement sont aussi d'ordre psychologique, ils ne disparaissent pas à l'instant où ils sont résolus, mais quand les intéressés sont convaincus ou veulent être convaincus qu'ils le sont : la crainte du nucléaire illustre cet aspect des choses, la technique ne suffira pas à y porter remède ». (P.5).

Et ce même souci « d'action psychologique » se retrouve dans les dernières lignes du chapitre 4 consacré à l'énergie nucléaire : « Il y aurait lieu... de développer l'information du public afin d'éviter au maximum les prises de position systématiques non motivées a priori hostiles au développement de l'énergie nucléaire ». (P.43).

Nous posons la question : les 2.200 savants du monde entier qui ont signé le fameux « message de Menton » « S.O.S. environnement adressé à trois milliards et demi de terriens, étaient-ils tous atteints d'une obsession anti-nucléaire caractérisée ? (8). Dans ce message, ils dénoncent les dangers que présente... la prolifération des centrales d'énergie atomique, lesquelles négligent absolument les effets possibles qu'elles peuvent avoir à long terme sur l'environnement » (9).

Inconscience, arrogance nucléaire, mépris du public... tels sont en quelques mots, les reproches que nous croyons devoir formuler à l'encontre du rapport « Energie-Environnement ».

A chacun de nous de prendre ses responsabilités et d'agir !

Daniel Parker.

(8) Voir la revue « Courrier de l'Unesco » (juillet 1971).

(9) Les perspectives du Rapport ne vont pas plus loin que 1985. Mais, selon les prévisions de l'E.D.F., en l'an 2000 (tout proche !), le nombre des centrales nucléaires devrait atteindre deux cents !

La prolifération de ces centrales nucléaires entraînerait la multiplication des usines de retraitement des combustibles usés et une aggravation démesurée de tous les risques nucléaires (contamination des chaînes alimentaires, pollution thermique, accumulation des déchets, risques d'accidents majeurs...).

Où, vraiment, la politique nucléaire engage notre pays dans une impasse mortelle, il est urgent que la population en prenne conscience.

NOTRE CHRONIQUE DES « FUITES » ATOMIQUES : I - NOYER LE POISSON !

Lorsqu'on leur cite des radioactivités exprimées en curies, les partisans de l'énergie nucléaire (M. Marcovitch par exemple) s'écrient qu'ils ne veulent entendre parler que de rams, seule unité, disent-ils, qui mesure les effets biologiques des radiations. Or nous avons eu connaissance du rapport d'activité pour novembre 1972, du S.C.P.R.I. (Service central de protection contre les rayonnements ionisants, qui dépend de la Santé publique et dont un des buts est de déterminer « la radioactivité ou les rayonnements ionisants dans les divers milieux où ils peuvent présenter des dangers pour la santé des individus ou de la population ») En bien, toutes les mesures du S.C.P.R.I. sont exprimées en curies ! Pour mesurer la radioactivité des cours d'eau, le S.C.P.R.I. ne mesure pas celle de l'eau telle qu'elle est : ce serait bien trop simple et trop périlleux. Il mesure celle de l'eau filtrée, puis celle des bords de décantation (calcines). On a pu cependant extraire de ce texte quelques comparaisons instructives :

a) Les bords de la basse Seine ont une radioactivité totale entre 24 (Bouglival) et 31 (Rouen) picocuries par gramme. Mais ce monte à 61 pour la Loire à St-Laurent-des-Eaux et à 71 pour la Meuse à Chozy.

b) Alors que l'eau (filtrée) de la basse Seine a moins de 600 picocuries par litre de radioactivité due au tritium, celle des étangs de Saclay en a 25.000.

c) Le strontium 90 contribue pour 5,29 picocuries par litre à la radioactivité de la Manche à Dinard, mais pour 1,5 à Jobourg. Cette augmentation à Jobourg par rapport aux mesures précédentes, Or Jobourg = La Hague !

P. SAMUEL.

(6) Voir notre étude « Un monétaire nucléaire s'impose », revue « P.R.I. » (troisième trimestre 1973). En langage technique, ces catastrophes nucléaires sont désignées sous le nom « d'accidents projetables admissibles ».

(7) Loi du 20 octobre 1968.

QUELQUE CHOSE D'AUTRE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM



UNE VIE DE CHIEN

Ça y est, j'ai trouvé quelque chose ! Quelque chose de tout à fait différent, quelque chose de tout à fait autre. L'innommable, l'indéfinissable, l'irracontable... Comment vais-je vous expliquer ? Vous raconter le périple, peut-être, la rencontre...

Ça s'est fait par hasard. Prémillieu m'avait dit : « Il y a deux ans, j'ai rencontré un gars extraordinaire, je ne peux pas te raconter, faudrait qu'on aille le voir ensemble... » On y est allés. J'étais à Grenoble pour soutenir aux avorteurs opprimés. Pour une fois que je sortais de chez moi, il fallait en profiter. On est descendus dans le Gard via la vallée du Rhône et ses routes encombrées. Pleuvait. Les châtaigniers n'étaient pas en avance, mais les genêts

Si vous êtes intéressés, si vous voulez en savoir davantage, je vous en prie, ne vous précipitez pas tout de suite là-haut avec voiture, armes et bagages. Vous comprendrez facilement qu'une telle communauté attire la perturbation de visiteurs intempestifs. Écrivez plutôt au gars qui veut bien se charger de la correspondance, c'est I. CAZUC, à Monoblet, 30-Saint-Hippolyte-du-Fort.

doraient les talus. On causait de choses et d'autres, pas méfiants. On a même acheté des cerises au bord de la route, les premières...

Et puis, en fin d'après-midi, aux heures douces, on est arrivés et on a eu le choc. Retournés comme des crêpes. Débousolés, hors du monde, des normes, des règles du jeu... Pas seulement parce que la fille qui nous a tout d'abord reçus, au lieu de se lancer dans des théories brillantes ou des mondanités aimables, nous expliquait longuement le fonctionnement du four à pain, non... Pas non plus parce que le maître de maison (il préfère que je ne dise pas son nom aujourd'hui : il en a marre d'être l'attraction, le spécialiste décoré aux étiquettes) avait une prestance magnifique, un regard d'une profondeur enveloppante, une élocution lente et d'une poésie précise...

Non. On avait le bec cloué, les yeux écarquillés, la comprenette en éveil, parce que là-haut, dans ce hameau des Cévennes semi-croulant, dans les champs, dans les bois, près des sources, l'enfant humain a le droit absolu d'être différent. Fou. Complètement fou et rien d'autre que fou. Exactement fou et rien d'autre que fou. Exactement comme un chien a le droit d'être chien et de vaquer à ses occupations de chien, incohérentes pour le non-chien, mais joyeuses pour le chien. Remuer la queue, courir, s'arrêter et, haletant, japper, hurler à la lune, garder les autres, faire des cauchemars au coin du feu, poursuivre

un lièvre, étrangler un chat, parcourir un mystérieux trajet, se mettre à l'arrêt, suivre un homme dont on ne comprend rien sinon qu'il est là et qu'on en a l'habitude, pisser, s'accroupir, s'asseoir dans l'herbe, lécher, boire, manger... Une sorte de fête permanente. Incommunicable, totalement privée de symbolique et de culture... Ainsi vit un chien si on ne l'attache pas, si on ne s'obstine pas à vouloir le « dresser ». Ainsi peut vivre un enfant fou, loin des institutions soignantes.

Malheureusement, elles veillent, les institutions. Toute la société veille pour traquer les différences, couper les branches folles et les fleurs sauvages, tailler les êtres au carré comme des haies bien alignées. Un enfant psychotique profond, on a beau savoir qu'il est incurable, on cherche par tous les moyens à le rendre conforme, au moins par certaines ressemblances. Tiens-toi droit, debout, parle, parle, surtout PARLE ! Prononce les syllabes qu'on te ressasse, même si, pour toi, elles ne sont qu'un automatisme totalement privé de sens. Il faut que tu nous ressembles, enfant fou, sinon nous avons trop peur. La société occidentale moderne a trop peur des êtres différents. Il y a longtemps qu'elle a enfermé l'idiot du village...

Tous ces efforts de l'adulte « soignant » pour normaliser le fou, l'enfant psychotique les ressent comme une agression, lui qui a tout refusé en bloc, depuis ses parents jusqu'à soi-même en passant par le langage parlé. A ces agressions, il répond par de nouvelles manifestations de sa différence inconsciemment voulue et de sa souffrance : il tourne incessamment sur lui-même, il se tape la tête contre les murs, il se mord les mains... Jusqu'au jour où quelqu'un accepte de le laisser vivre sans rien lui demander, sans rien lui dire. Quelqu'un comme le maître de maison des Cévennes ou l'un des membres du réseau qu'il a établi dans le village et ses environs. Maud Mannoni, Françoise Dolto, d'autres, hors de France même, envoient des « cas »

dans les Cévennes. De nombreux cas, trop nombreux. C'est là qu'il y a problème. Par manque de place, de foyer d'accueil, il faut refuser des enfants, choisir au hasard parmi le lot de demandes, « exactement comme, dans une portée de petits chats, on choisit, sans aucun critère logique, de garder celui-ci et de tuer celui-là... » A partir de ce problème, l'histoire commence à nous concerner.

On s'est demandé, là-haut, si, parmi les lecteurs de « La Gueule Ouverte », il ne se trouverait pas des marginaux dont la marge serait assez large pour donner place à cette tentative. Des gens qui quitteraient la société et ses institutions, mais qui penseraient que leur différence ne va pas assez loin si elle se confine dans un bonheur rupestre égoïste et caché. Des gens qui se chercheraient, qui chercheraient à donner un sens et une direction à leur refus. On est prêt à les accueillir, dans le village pierreux. La condition première à la présence de ces enfants, c'est la présence préalable d'un groupe d'adultes intégrés à

... Dans cette soixantaine d'enfants qui nous sont advenus, la plupart, la parole courante, ILS ne l'avaient pas. Psychotiques. Les Cévennes sont vastes, imaginez que ça se sache que, nous, les psychotiques, on les prend, ça ferait rapidement un sacré congrès parce que, d'une manière courante, des psychotiques, ON n'en veut pas. Hautement que nous ne les prenons pas dans les règles. Les enfants psychotiques, ON ne demande pas mieux que de les mettre quelque part, mais tout de même pas en dehors des règles et règlements. Grâce à ce stratagème de ne respecter aucun règlement, pour qu'il nous en arrive un, d'enfant psychotique, il faut vraiment que quelqu'un en ait pris le risque, et voilà déjà une échantonnure dans ce système qui consiste à se laisser fasciner par le manichéisme pour n'avoir point à percevoir cette demande manifeste d'autre chose qu'il émane du moindre geste d'un enfant inadapte. (...) Cette tentative en marge fait mirage où tout un chacun voit ce qui lui conviendrait que soit cette échantonnure, cette entorse, cet organisme. Que cet « ailleurs » soit pris pour, qu'importe ? Ce qui me semble compter, c'est qu'à force d'être pris pour, nous risquons d'être pris dans. D'être situés lieu de vacances, salle, baignoire, Lourdes, si nous ne nous en dépatrons pas, chaque enfant y sera emporté. Si nous acceptons de correspondre aux souhaits de ceux qui envoient là un enfant, il y sera logé pour ce qu'il est pensé.

F.D., dans « Partisans », mai-juin 72.

Les Cévennes : il y fait beau, doux, on y vit dehors presque toute l'année. Les jeunes psychotiques sont fascinés par l'eau : c'est plein de rivières, de sources, de maisons abandonnées où on peut jouer sans déranger personne. Les Cévennes n'ont pas oublié leurs antécédents comités. Ils accueillent les enfants de la tentative avec l'indifférence bienveillante que montraient les paysans d'autrefois à l'égard du village. Ravis au fond d'aider une expérience en marge de l'ordre établi. Aux côtés de ces enfants, nous menons comme l'instinct, une sorte de guérilla. Comme les guérilleros, il nous faut vivre du pays. Si les Cévennes ne nous acceptaient pas, nous ne pourrions rien faire.

Reportage de Catherine Dreyfus, dans le « Nouvel Observateur », 3-9-72.

la vie rurale. Bien sûr, réfléchissez beaucoup, avant de vous lancer dans une telle aventure, n'allez pas croire, comme ça, à une quelconque vocation qui vous tomberait tout à coup du ciel. Je pense que c'est précisément le genre d'expérience pour laquelle il faut une grande humilité, accepter de se dire qu'on ne sait rien, qu'on va très peu donner, peut-être aussi, finalement, très peu recevoir, en tout cas pas grand chose de ce qu'on peut attendre avec des critères d'homme ou de femme culturellement civilisé... Isabelle.

la publicité OU Vous reprendrez bien un peu de publiphobie ? la vie (2)

A la suite de mon premier accès de fièvre publiphobe (« Gueule ouverte » n° 7), M. François Archambaud, directeur du développement de la Société générale de presse, m'a envoyé, avec « ses souvenirs confraternels » (nous n'avons pourtant aucun souvenir commun, je le jure), une brochure ronéotée de dix-huit pages poétiquement intitulée : « La correspondance de la publicité », « bulletin quotidien d'information et de documentation professionnelle » qu'il dirige, promeut et distribue, apparemment, avec une générosité touchante. Dans sa « revue de presse », il cite longuement mon papier (sans commentaire), faisant ainsi voisiner « La Gueule Ouverte », sur une même page de morceaux choisis, avec « Lui », « Le Meilleur » et « Les Petites Affiches ».

ALLELUIA

Les publicitaires sont de grands écuméniques. Les publicitaires sont de grands libéraux. Les publicitaires n'ont pas peur de la critique. Ils ne demandent qu'à savoir ce qu'on leur reproche. Ils ne nous veulent que du bien, les publicitaires. Ils ont la récupération prompte, les salauds. Alors, voilà : puisque tu lis « La Gueule Ouverte », Archambaud, puisque tu liras ces lignes, je te dis merde. Comme ça, pour le plaisir. Cite donc ce passage dans ton prochain bulletin et envoie-le moi, je l'encadrerai. Si c'est un de tes sous-fifres qui lit pour toi, je lui dis : laisse donc tomber ce boulot, il t'abrute. Il te rend complice de l'abrutissement général. Et tu es payé combien pour ça ? Cher ? Peut-être même pas. Et tu es heureux ? Quoi ? Tu es journaliste ? Tu ne fréquentes pas les fabricants de tranquillisants colorés ? Tu les sers, tu le sais bien. Peut-être fais-tu ce métier comme tu en ferais un autre, pour la croûte quotidienne, sans enthousiasme. Alors tu peux te rendre utile : envoie-nous les informations qui passent sur ton bureau, elles nous intéressent. N'aie pas peur, nous ne te donnerons pas à tes flics de patrons. Fin de l'aparté.

C'est évident : les discours publiphobes sont facilement récupérables, et plutôt utiles aux archambauds : « Il faut souhaiter aux publicitaires français une forte contestation de la publi-

phobie » (« Publi-Hebdo », 28 mars 1973). Pourquoi ? Parce que la contestation exprimée permet d'adapter le slogan à l'humeur ambiante, et donc d'accroître son efficacité. Faut-il alors fermer une gueule inconsidérément ouverte ? Je ne crois pas. Un lièvre se fait piéger, dans la forêt. Il se débat. Le chasseur observe ses efforts, sa rage désordonnée. Il apprend ainsi comment perfectionner son piège. Nous sommes, nous aussi, piégés mais — postulat — nous ne sommes pas des lièvres. Nous observons, nous étudions la machine. Nous voulons apprendre, nous, comment la démolir. Du chasseur ou de sa victime, qui va gagner ? Le plus intelligent. Hypothèse : et si nous étions celui-là ? Nous en finirions une fois pour toutes, d'abord, avec les palabres savamment désespérées — et désespérantes — sur la fatale récupération du plus timide de nos actes. D'accord : tout ce que nous disons peut être utilisé contre nous. Tout ce que nous édifions peut nous tomber dessus. On le sait. On prend le risque.

DU COURRIER

Un lecteur anonyme m'écrit : « l'article 5 de la loi du 2 juillet 1963 [« Est interdite toute publicité faite de mauvaise foi comportant des allégations fausses ou induisant en erreur lorsque les allégations sont précises et portant sur un ou plusieurs des éléments ci-après : la nature, la composition, l'origine, les résultats qui peuvent être attendus de son utilisation, etc. »] pourrait permettre d'introduire une instance en correctionnelle contre la S.E.I.T.A., qui a récemment couvert les murs d'affiches coûteuses prétendant que le fait de fumer une cigarette « Gallia » permet de respirer l'air du petit matin. La personne qui traduit la S.E.I.T.A. devant les tribunaux peut parfaitement dire qu'elle a fumé une « Gallia » et n'a nullement senti l'odeur du petit matin (...). On peut aussi imaginer l'entente préalable avec dix, vingt, ou même cinquante personnes qui toutes achèteront un paquet de cigarettes et pourront être citées comme témoins qui défilent à la barre avec, à la main, leur paquet entamé, affirmant qu'à aucun moment elles n'ont respiré l'air du petit matin. Ce pourrait être à la fois un beau coup contre la pub et contre le tabac dont tout

le monde sait maintenant qu'il est hautement cancérigène ».

C'est une idée, sur laquelle j'aimerais bien qu'un juriste donne son avis. Je ne crois pas qu'elle puisse mener bien loin. Dans la mesure où un tel procès est possible, il ne peut provoquer, dans le meilleur des cas, qu'un début de commencement de prise de conscience : « c'est vrai, diront un certain nombre de gens, la publicité nous prend vraiment pour des cons ». Mais les publicitaires peuvent aisément récupérer les marrons de ce feu-là, et sortir plus forts de l'aventure. Les plus fûtées d'entre eux savent bien qu'il faut en finir avec « astuces, poncifs, jugements catégoriques, superlatifs absolus et slogans martelés », comme ils disent. Le « public » (n'oublions pas : nous sommes l'obscur remuement d'une vaste salle de spectacle, et non point de vrais vivants) ne réagit plus guère à la sonnerie de trompette.

UN ESCROC

M. Maurice Cohen, directeur général de « Progres-Promotion », le sait et le dit. Il vient de publier un livre (« Vers un nouveau style de publicité ») dans lequel il s'exprime sur « l'évolution souhaitable de la promotion des ventes ». Ce brave homme préfère la persuasion nuancée à la franche agression, l'escroquerie joviale à la matraque. Foin des fanfaronnades dithyrambiques, dit-il. Il faut donner au consommateur l'impression qu'il est informé par son semblable. Exemple : on demande à Mme Quidam, à la sortie d'un supermarché, de vanter (maladroitement, ça fait plus vrai) les mérites d'un quelconque produit. On filme, et l'on projette le tout à la télé. Evidemment, Mme Quidam, que l'on présente comme une ménagère « prise au hasard dans la foule », est souvent une comédienne : elle joue un texte appris. Mais l'important est « que le client moyen puisse s'identifier dans l'attitude adoptée par le personnage mis en scène, et qui est présenté comme un véritable acheteur », dit Cohen. « Quels sont les avantages de cette méthode ? » poursuit notre escroc. Entre autres : « Les auditeurs-pilotes deviennent autant de propagandistes spontanés de la marque », et « l'intervention directe des consom-



moteurs donne un côté plus réaliste et plus crédible aux affirmations de la publicité. Je traite Cohen d'escroc. Question aux juristes : est-ce que l'incitation à l'escroquerie constitue, comme l'incitation à la débauche, un délit ? Si oui, il est possible de créer un maximum d'amendements aux cohens de tous acabits.

La tromperie est, en effet, manifeste. Mme Quidam n'est pas « un véritable acheteur », elle est « présentée comme », elle n'est pas une ménagère prise-au-hasard dans la foule, elle est « mise en scène ». Le film publicitaire en question dit-il clairement cela ? Non, au contraire, il dissimule la vérité avec le plus grand soin pour donner « un côté plus réaliste » [seul, un spectacle, c'est-à-dire une tranche de non-réalité, peut être « réaliste »] « aux affirmations de la publicité ». But de l'opération : inciter des consommateurs crédules et influencables à l'achat d'un produit. En clair : leur tirer du fric. Définition du dictionnaire Robert : « Escroquer : tirer quelque chose de quelqu'un par fourberie, par manœuvre frauduleuse. Synonymes : attraper, tromper. »

Je précise que toute l'argumentation de Maurice Cohen est placée sous le signe de « l'information du consommateur ». Informer : voilà le maître-mot des publicitaires dans le coup qui, par ailleurs, nomment les journaux, dans leur langage, des « supports ». Non point des organes d'information, des supports de « messages », des réceptifs à réclames. Je crois qu'ils ne se moquent pas consciemment du monde, ils auraient moins d'aplomb. En fait, leurs mécanismes mentaux sont si bizarrement fabriqués, ils sont pris dans un engrenage si déshumanisant, si vertigineusement absurde, qu'ils croient vraiment ce qu'ils disent : informer signifie « faire croire », ou « mentir de manière vraisemblable », ou « inciter efficacement à l'achat ».

DU PANACHE

Ils ont quelques excuses à tordre ainsi le sens de ce mot précis : l'Etat le fait aussi, ouvertement. En 1967, les responsables de la majorité gaulliste ont confié à la société « Service et méthodes » l'organisation de leur campagne électorale, selon un communiqué de l'agence

France-Press : « la coordination de leur action générale d'information et de publicité ». (On sait désormais ce que ce mot implique et recouvre). Un fabricant de disques électoraux, Jacques Aubry, put alors s'écrier froidement : « Je suis un commerçant, rien qu'un commerçant, pas de politique. Nous sommes prêts à vendre n'importe quoi. Nous vendrons des députés comme nous avons vendu du matériel de bâtiment et de travaux publics d'occasion, il y a quelques mois ». Depuis, tout est clair : les quelques vingt millions de votants français ne sont plus que des consommateurs politiques — on dit électeurs — appelés à choisir un produit — on dit député — présenté par différentes marques — on dit partis. Nota : les affiches de la prochaine campagne électorale pourraient être détournées de manière à mettre ce fait en évidence.

DES CHIFFRES

« La correspondance de la publicité » du camarade Archambaud publie un sondage intéressant. On va lui faire un peu de réclame. C'est la moindre des choses, après tout. « Nous donnons ci-dessous les affirmations principales soumises à la critique des personnes interrogées » (les personnes interrogées, en langage publicitaire, cela s'appelle des prospects. Nous sommes tous des prospects) :

■ « La publicité agrémenté la vie quotidienne » - Pas d'accord : 61,43 %. D'accord : 36,02 %. Récemment, l'éditorialiste de « Publi-Hebdo » fut visité par l'apocalyptique vision de Paris dépourvu d'affiches publicitaires : « La clarté habituelle et le piment alléchant de la grande ville se sont évanouis, écrivit-il. C'est cette éternité sans maquillage que l'homme doit soutenir. Il a vieilli, rabougri... » (Lisez « Publi-Hebdo », le journal qui annonce la fin du vieux monde).

■ « La publicité est insuffisante en France actuellement » - Pas d'accord : 78,68 %. D'accord : 18,57 %. Aucune importance : le temps d'antenne accordé aux films publicitaires, à la télévision française, étaient de quatre minutes par jour en 1968, de huit minutes en 1970. Il est de onze minutes aujourd'hui (430 millions de recettes). Il sera (c'est prévu) de vingt minutes dans les années qui viennent.

■ « La publicité aide à acheter moins cher » - Pas d'accord : 69,20 %. D'accord : 29,14 %.

■ « La publicité aide à trouver les produits les meilleurs » - Pas d'accord : 64,23 %. D'accord : 33,60 %.

■ « La publicité est une forme de mensonge » - Pas d'accord : 31,52 %. D'accord : 65,63 %.

« Le prospect, conclut Archambaud, se sent manipulé et induit en erreur ».

ET VOILA

C'étaient les dernières nouvelles. Je trouve qu'elles sont encourageantes. Elles devraient nous inciter à partir en guerre sans désespoir. Après tout, les grises victimes des pièges à clients ont la vie dure, qui renâcent au décervelage avec une obstination sans éclat, mais évidente. Par rapport à ces dernières années, le pourcentage des sondés mécontents et pas dupes a sensiblement augmenté. C'est pour cela d'ailleurs que les nouveaux publicitaires abandonnent de plus en plus le slogan excessif (il est usé) pour se déguiser en « informateurs ». Bientôt, la publicité n'osera plus dire son nom. Elle n'en sera que plus dangereuse. On peut se laisser prendre de bonne foi, dans « la grande presse », à des publi-reportages rédigés par des journalistes-maison et présentés comme des articles. Seul, en tout petit, en bas de page, le mot « communiqué » indique qu'il s'agit-là de fausse information. On devrait, me semble-t-il, retirer la carte de presse aux journalistes qui sèment ainsi consciemment la confusion. Non point par brimade, mais par souci de clarté. Et puis non, après tout, ils sont eux aussi victimes des machines qui nous gouvernent.

Pour finir, un petit jeu : quel est le maître spirituel de ceux qui, pour vendre un produit, estiment nécessaire de « créer un lien émotionnel entre, d'une part, l'état d'esprit du consommateur et, d'autre part, l'image de la marque » ? Assurément celui qui a dit : « Dans sa grande majorité, le peuple se trouve dans une disposition et un état d'esprit à ce point féminin que ses opinions et ses actes sont déterminés plus par l'impression produite sur ses sens que par la pure réflexion ». Et qui a dit cela ? Un prophète : Adolf Hitler.

Henri Gougaud.



● Les grandes manœuvres s'étant déroulées pendant tout le printemps, chacun ayant fait sa provision de munitions et étudié les meilleures tactiques pour surprendre l'ennemi, la grande offensive d'été et de vacances va pouvoir se dérouler avec un maximum d'efficacité. Ils sont prêts. « Ils », ce sont les centaines de milliers (au moins) de jardiniers amateurs qui confondent leur jardin de banlieue ou de week-end avec le living-room de leur appartement : ils veulent y faire régner la même méticuleuse propreté. Rien ne doit faire sale, rien ne doit dépasser, tout doit être propre et aseptisé.

Ces jardiniers du dimanche sont en train d'empoisonner la campagne. En priorité dans les environs des grandes villes et avec une redoutable efficacité : cela prend des proportions dramatiques pour les abeilles, de nombreux insectes, les oiseaux et la plupart des petits animaux. Ceux qui se réfugient dans les zones péri-urbaines, ces zones où il n'existe pas de traitement intensif des cultures. Une situation privilégiée, cette absence de dégâts chimiques, qui est en passe de disparaître, parce que des dizaines de milliers de cultivateurs de roses ou de pétunias, piégés par des Vilmorin, Truffaut, Pêchiney et autres empoisonneurs, se sont lancés à la poursuite du moindre puceron. Conditionnés par la publicité et la littérature des journaux spécialisés qui font leur beurre dans les jardins, et « la belle maison de campagne », comme d'autres font dans la fesse, ils sont partis en guerre contre les « nuisibles », contre les « maladies » qui risquent, paraît-il, de ternir leurs jardins.

LA PANOPLIE DE MAMAN

Ce n'est pas un hasard si je dis qu'ils sont « partis en guerre ». Il suffit d'étudier le vocabulaire de la publicité, de parcourir la liste des noms de produits pour comprendre que l'on

kapo
l'insecticide naturel
non toxique...



tent, mais en tout petits caractères, un certain nombre de recommandations et de précisions. Sur la « bombe totale » produite par Pêchiney-Progil on peut lire qu'il est interdit de bombarder les fleurs durant la période où elles sont butinées par les abeilles, qu'il ne faut pas traiter des fruits ou des légumes moins de 15 jours avant la récolte... et qu'il faut éviter de respirer le brouillard de la pulvérisation, et éloigner les animaux pendant le traitement ! Il est vrai aussi que les « ménagères du jardin » peuvent être rassurées puisque, sur cette bombe comme sur d'autres, on peut lire, en plus gros caractères : « Elle ne tache pas ». Alors... nous sommes sauvés.

La loi est respectée, les utilisateurs sont prévenus et par la belle inscription ils savent (?) que le produit qu'ils utilisent est dangereux. La publicité qui est faite autour de « l'arme » que l'on met entre leurs mains se charge de faire oublier cet aspect des choses et c'est avec l'esprit tranquille qu'ils déversent le poison en des quantités qui font la fortune des fabricants de mort du dimanche.

LA MORT UNIVERSELLE

Depuis quelques années, on fabrique des produits à tout faire. Qui contiennent, dans un seul solvant, un seul pulvérisateur, toutes les cochonneries destinées à traiter toutes les maladies et tuer tous les insectes, c'est cela les bombes « totales ». De cette façon, à la moindre tache suspecte, au moindre frémissement d'un puceron vert qui grimpe le long d'une tige de rosier, le jardinier amateur lâche sur la plante, sur la terre et dans l'air, toute une série de produits qui n'ont aucune efficacité (en admettant qu'elle soit nécessaire) immédiate. Comme cela les bombes, et les boîtes se vident plus vite. Toujours ça de gagné pour tout le petit monde qui vit de ce commerce de poisons.

LA MORT UNIVERSELLE

inculque à ces gens une véritable psychose de lutte contre ce qui est supposé « gâcher » le petit coin de nature qu'ils se réservent. Il n'est question que de bombes, d'armes totales, de guerre contre ceci ou cela, de stratégie contre « ce qui s'attaque à votre jardin ». Il faut donc « savoir se défendre » et trouver « l'arme absolue » !

Je n'invente rien. Dernièrement, regardant distraitemment des sachets de graines de myosotis dans un magasin j'ai lu sur la pochette, après quelques vagues indications de plantation, « n'oubliez pas, pour réussir votre jardin et cette plantation de demander notre bazooka contre les insectes ».

Ce sont souvent les femmes — mais pas elles seules — qui sont les victimes de cette psychose du puceron — qui « va dévorer la belle rose ». Regardez autour de vous, regardez par-dessus la barrière des jardins du samedi et du dimanche : vous en verrez partout armé(e)s de leur « bombe », arrosant n'importe quoi, n'importe comment et à n'importe quel moment de la journée, d'un usage mortel. De préférence avec des doses importantes, et ce n'est qu'un exemple, de lindane...

Bien entendu la plupart de ces bombes compor-



S'il existe ou peut exister (théoriquement) un contrôle de l'utilisation des produits nocifs de traitement au niveau des agriculteurs, il n'y a aucun contrôle possible envers les particuliers et possesseurs de jardins à aseptiser. Les bombes, les bazookas et autre dispensateurs de mini-brouillards dangereux sont en vente libre dans tous les magasins. Non seulement dans les boutiques spécialisées où l'on pouvait autrefois, supposer que le vendeur, un connaisseur, donnerait quelques conseils de prudence, mais aussi dans les grandes surfaces. Il suffit de tendre la main pour acheter (très cher !) le droit d'empoisonner les quelques mètres carrés sur lesquels on règne.

D'ailleurs un certain nombre de commerçants vendent indirectement la mèche puisque je me suis aperçu que l'on pouvait aussi acheter des masques « polustop » qu'il est recommandé de mettre sur son visage tandis que l'on traite son jardin !... Et ces braves jardiniers du dimanche donnent leurs sous, tout contents de trouver ce gadget supplémentaire. Ils ne se posent pas de questions pour autant.

La publicité et les « explications » que donnent les fabricants ou les distributeurs dans de luxueuses brochures en couleur sont si bien faites qu'elles anihilent tout sens critique chez



La question des antibiotiques naturels soulève de vives réactions. Elle prête à confusions :

a) entre les différentes sortes de moisissures

« Les moisissures, c'est très dangereux, je connais des cas mortels... » Evidemment, comme tous les champignons, il en est de bénéfiques, de maléfiques et des mortels... C'est du même ordre que si, après avoir loué les chanterelles, on crie à l'imprudance en citant des cas d'empoisonnement mortel après absorption de champignons en général. Ne confondons pas tout, je ne recommandais que les moisissures cultivées sur du blé et dans certaines conditions bien précises.

b) entre le moisi et le pourri

Les expériences du docteur allemand Rhode sur le bétail sont très favorables — santé et rendement (1). Quant aux empoisonnements, je cite : « Des symptômes d'empoisonnement ne s'observent qu'après la consommation de fourrage POURRI, MOISI OU NON. » Mais pas de risque de pourriture dans les conditions que j'ai indiquées.

Il est vrai qu'elles contiennent du cholestérol (plus ou moins selon les variétés). Les champignons et les produits animaux aussi, et on n'en fait pas toute une affaire! Donc, il ne faut pas en abuser quand on est sensible au cholestérol, c'est tout.

L'*Aspergillus Flavus*, incriminé est effectivement présent dans les moisissures du blé, mais pas sous forme isolée. Il est associé à d'autres aspergilles (*A. Parasiticus*, *Oryzar*, *Ginganteus*, *Flavipes*, *Nidulans*, *Caesporosus*, *Niger*, *Sydowy*), ainsi que de nombreuses variétés de *Rhizopus*, *Mucor*, *Penicillium*. Le docteur Kuhl — qui s'élève violemment contre l'utilisation des antibiotiques isolés — fait remarquer : « La consommation des antibiotiques du « Kuhl Musli » ne provoquera jamais d'effets négatifs, car ces antibiotiques se trouvent en proportions harmonieuses par rapport aux autres composants. » Il en est de même pour les vitamines (naturelles ou synthétiques), pour l'Apiol, substance inoffensive dans le persil et très dangereuse extraite sous forme médicamenteuse, etc.

Sauf pour certains aliments où elles ont un rôle utile (certains fromages, par exemple) les moisissures

geaient du pain moisi, ils avaient moins d'antrax et que les plaies dont nous étions couverts paraissent s'amenuiser. Ils se sentaient mieux quand ils mangeaient du pain moisi. » Je dois dire que j'ai adopté, dans les dernières semaines de notre emprisonnement, la formule que les Russes avaient utilisée : je m'en suis trouvé nettement mieux. » A l'inverse, certains ont accusé les moisissures de tous les maux, y compris l'augmentation du taux de cholestérol sanguin (2).

Ce qui est, en tout cas, certain, c'est que certaines moisissures sont nettement toxiques. On a observé des cas mortels chez le bétail seulement avec du fourrage pourri. On aurait mis également en évidence le pouvoir cancérogène des produits du métabolisme d'une moisissure fréquente sur le riz de consommation au Japon.

Il y a place pour de nouvelles recherches, mais il est d'ores et déjà nécessaire de prévoir dans le contrôle microbiologique des aliments une place suffisante à la recherche des moisissures. Seules des recherches plus approfondies permettront de déterminer dans chaque cas les normes à adopter.

Encore une fois, on se heurte au

ALIMENTATION
A
SUIVRE...

LES MOISSURES : ANTIBIOTIQUES OU TOXIQUES

Roland s'était chargé de la rubrique réseaux de bouffe et alimentation saine à la G.O. Ceci est son dernier papier. Il répond à l'article du N° 5 — mars — qui avait soulevé une vive controverse. Roland est mort depuis, des suites d'une très longue maladie. Nous le connaissons peu car il était rapidement devenu trop faible pour se déplacer. A Bugey, il chantait au coin du feu, avec une guitare ; il s'était mis à nous parler de « la bouffe » sujet qui lui tenait à cœur.

L'alimentation, nous y reviendrons régulièrement. Envoyez-nous vos suggestions.

On peut d'ailleurs, en cas de crainte, acheter des moisissures « Seiglasse », cultivées sur blé et seigle, dans certains magasins diététiques.

Cette confusion « moisi-pourri » explique les allégations de certains lecteurs, selon lesquelles, au Moyen Age, en période de famine, des gens mourraient après avoir consommé du pain moisi. LEUR PAIN MOISI ETAIT AUSSI POURRI.

L'efficacité des moisissures contre la grippe ? Certainement, mais le mot « grippe » désigne une telle variété d'agents infectieux que l'on trouvera toujours des cas rebelles. En tout cas, l'intérêt des moisissures dans la lutte contre les infections est démontré, mais elles ont en plus de nombreuses propriétés, nutritives en particulier. Elles en ont même trop, car elles heurtent certains intérêts des trusts de la chimie et les LEVURES qu'on vous fera bouffer seront cultivées sur du pétrole, et non pas sur du blé biologique. Cette culture sur blé ne contient pas que des antibiotiques, mais aussi des vitamines, ferments, hormones, etc., qui tous concourent plus directement à aider l'organisme contre un agent infectieux, même non sensible aux antibiotiques naturels.

res sont considérées comme indésirables dans les aliments.

Elles peuvent en effet contribuer pour une bonne part à leur altération ; mais sont-elles dangereuses pour la santé ? Il n'y a pas de réponse unique et sûre. On sait par exemple que les moisissures contribuent, dans la croûte des fromages, à la formation des vitamines B qui sont fort utiles : on sait aussi que certaines moisissures fabriquent de précieux antibiotiques.

Le professeur Heim rapporte l'anecdote suivante : « Dans le camp d'extermination où je me suis trouvé pendant la guerre, à Gusen, au moment où l'approche de la libération arrivait, le pain que l'on nous donnait était souvent, non seulement réduit, mais moisi. Je m'étais aperçu que nos camarades russes cherchaient à échanger du pain sain contre du pain moisi, même en quantité moindre pour celui-ci. Il y avait là un phénomène assez curieux. »

« J'avais à côté de moi un Russe, garçon fort intelligent d'ailleurs, ancien commissaire du peuple. Je l'interrogeai : « Comment se fait-il que vos camarades recherchent du pain moisi ? » « Mais, m'a-t-il répondu, parce que mes camarades ont remarqué que, quand ils man-

« savant à ornières » qui s'imagine que ses résultats en éprouvette sont applicables directement à la vie. Ce qui n'empêche pas qu'il serait intéressant de poursuivre des recherches dans ce sens. Malheureusement, je doute fort qu'on trouve (à moins d'un médecin désintéressé) des organismes pour les financer, car on se heurte à des intérêts économiques puissants. J'ai évoqué le pétrole à propos des levures : l'industrie pharmaceutique à propos des antibiotiques mais aussi des ferments, vitamines et hormones que produisent ces cultures de moisissures (on pourrait citer encore la chimie, etc.).

Ce qui est écœurant, c'est ce constant mur du silence dont on entoure les découvertes merveilleuses, pour protéger de bas intérêts financiers au mépris de la vie des peuples bernés. Espérons que ce petit pavé dans la mare contribuera à relancer des recherches capables de mettre au point des applications pratiques.

Roland.

(1) Compte rendu de l'Académie d'agriculture de France (1960, n° 2, p. 80).

(2) Pech : « Menaces sur notre vie », Gallimard.

CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

(DU 2 AU 8 JUILLET, TOUS À L'UNESCO POUR LA COMITÉ DU SOCIÉTÉ AU SERVICE DE L'HOMME)

UNE FOIS QU'ON A DIT :



QU'UN BOUT DE DÉSERT DE 300 KILOMÈTRES DE CÔTE, COUVERT DE CAPTEURS SOLAIRES D'UN RENDEMENT MOYEN POURRAIT SUFFIRE À FOURNIR L'ÉLECTRICITÉ AU MONDE ENTIER, QUOI AJOUTER DE PLUS ?



ALORS ? PLUS QU'À SE CROSER LES BRAS EN ATTENDANT LE BON VOULOIR DES TECHNOCRATES.

ON PEUT ATTENDRE LONGTEMPS !

PLACE DES DIFFÉRENTES SOURCES D'ÉNERGIE DANS LE CERVEAU D'UN TECHNOCRATE



C'EST PLEIN

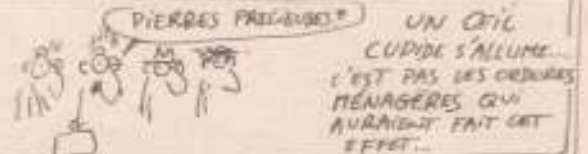


SI L'ON VEUT Y INCLURE L'ÉNERGIE SOLAIRE, IL FAUDRA L'ENFONCER À COUPS DE MARTEAU. C'EST À DIRE PROVOQUER, CRÉER DES RÉALISATIONS MULTIPLES.

QUI LES FORCERONT À S'Y INTÉRESSER ?

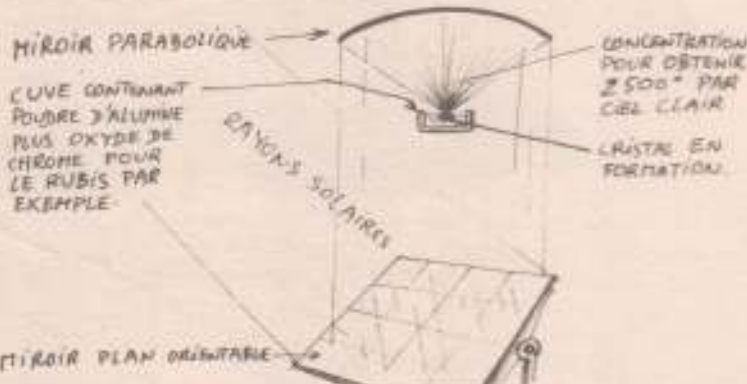


L'ÉNERGIE SOLAIRE PEUT SERVIR UNE FOULE D'ACTIVITÉS : DEPUIS LE TRAITEMENT DE MINÉRAUX DE FER... À LA PRODUCTION D'ENGINS, EN PASSANT PAR LA DESTRUCTION DES DÉPÔTS MINÉRAUX, LA PHOTOSYNTÈSE, LE FROID, LES PIERRES PRÉCIEUSES...



UN OŒIL CUPIDE S'ALLUME... C'EST PAS LES ORDURES MÉNAGÈRES QUI AURAIENT FAIT CET EFFET...

RUBIS, TOPAZE, SAPHIR, SONT DES VARIÉTÉS D'ALUMINE CRISTALLISÉE, COLORES PAR DES OXYDES MÉTALLIQUES, FACILE À RÉALISER AU FOUR SOLAIRE



EVIDEMMENT, IL FAUT POSSÉDER UN MIRROIR PARABOLIQUE ET ÊTRE UN MINIMUM SCIENTIFIQUE. PAR CONTRE, LE CHAUFFAGE DOMESTIQUE EST À LA PORTEE DE TOUS. SI DES MILLIERS DE MAISONS ÉTAIENT ÉQUIPÉS DE CHAUFFAGE SOLAIRE, ON SERAIT TOUT NATURELLEMENT AMENÉS À PRENDRE CETTE TECHNIQUE AU SÉRIEX ET À ENVISAGER SON UTILISATION À PLUS GRANDE ÉCHELLE. ET COMME LE CHAUFFAGE SOLAIRE, EN ATTENDANT LES SPÉCIALISTES, RESTE LE DOMAINE DES BRICOLEURS.

QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ CONTRE LE BRICOLAGE ?



C'EST BIEN, LE BRICOLAGE...



ON TROUVE LE BRICOLAGE AU DÉBUT DE TOUTE TECHNIQUE NOUVELLE.



LES PREMIERS MOTEURS...



LES PREMIERS AVIONS...



LA PREMIÈRE PILE ATOMIQUE ÉTAIT BRICOLÉE



ALORS, VOUS VOULEZ LES PLANS D'UN BEAU BRICOLAGE POUR UTILISER L'ÉNERGIE SOLAIRE ?

OUI OUI OUI



VOICI UN BRICOLAGE IGNOBLE COMME L'AIME UN VRAI BRICOLEUR...

COMMENT CHAUFFER CETTE BARAQUE
EN BOIS À L'AIDE DE TROIS ÉPAVES
DE VOITURES



PLACER LES VOITURES DEVANT LES FACÈDES
SUD, SUD EST ET SUD OUEST DE LA
BARAQUE.

CHOISIR DE PRÉFÉRENCE DES CARCASSES
SANS ROUES MAIS AVEC VITRES.
REPLACER LES VITRES
CASSÉS PAR DU PLASTIQUE
TRANSPARENT

ENLEVER LES SIÈGES
REMPUSSEZ AVEC
DES PIERRES
NOIRCIES AU FEU

PEIGNER LA
CARROSSERIE EN
NOIR MAT AINSI
QUE LA VITRE
ARRIÈRE

ÇA PRIND
DE LA
GUEULE



ADAPTEZ UN TUYAU DE POËLE
DU TOIT DE LA VOITURE AU MUR DE LA BARAQUE

CALORIFUGEZ AVEC DES VIEUX
CHIFFONS HUILEUX

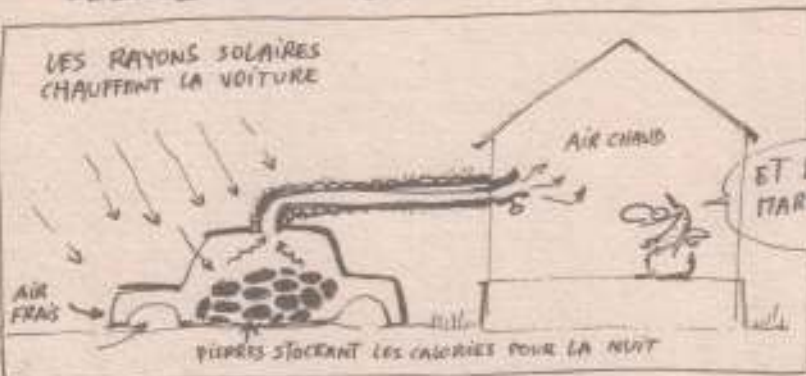
LA LA A
VRAIMENT DE
LA GUEULE!



LES RAYONS SOLAIRES
CHAUFFANT LA VOITURE

AIR CHAUD

ET ÇA
MARCHE!



PIERRES STOCKANT LES CALORIES POUR LA NUIT

ET ÇA NE COÛTE
PAS UN ROND!

VIEUX CON!
ET L'ASPECT
ÉCONOMIQUE,
TU T'EN FOIS?

-OUI, MAIS
QU'EST-CE
QUE C'EST NOCHE

AVEC TOUT CE QU'IL Y A DANS MA
DÉCHARGE, J'AI DE QUOI
CHAUFFER...



TREINTE HOSPICES!

HÔTIE
QUELLE ÉPOQUE!

BRISAK

IVAN ILLICH A LA GUEULE OUVERTE



Qu'il soit né il y a 47 ans à Vienne de père catholique et de mère juive, qu'il soit docteur en histoire, licencié en théologie, qu'il parle huit langues couramment, qu'il ait été prêtre dans une paroisse portoricaine de New York avant d'être nommé vice-recteur de l'université catholique de Porto-Rico, qu'il se soit violemment heurté aux autorités civiles et religieuses, qu'il se soit fixé à Cuernavaca (Mexique), qu'il soit entré en conflit avec l'Eglise, qu'il ait rompu avec elle, qu'il soit retourné à l'état laïc ne nous importe guère, bien que le cerveau d'un homme puisse, en quelque manière, être façonné par ses tribulations.

Or, le cerveau d'Illich — sa pensée — ne nous indiffère pas. Il a fondé, à Cuernavaca, le CIDOC (Centre de documentation interculturelle). C'est une sorte de laboratoire de réflexion où l'on étudie les langues, où l'on tente de cerner les problèmes de l'Amérique Latine, du sous-développement, de la société industrielle, où l'on autopsie les idées reçues pour voir ce qu'elles ont dans le ventre, où l'on imagine l'avenir. N'importe qui peut y demeurer le temps qu'il veut, être tour à tour ou simultanément professeur (s'il a quelque chose à dire) et étudiant (s'il a quelque chose à apprendre). On y vient du monde entier. Illich, à Cuernavaca, est au centre d'une intense circulation d'intelligence et de documents.

Le CIDOC est « une réalisation très imparfaite,

car elle doit survivre dans le cadre d'un monde déjà structuré par le capitalisme » (1). Mais il est important de savoir quelles idées le fondent. Illich a publié deux livres en français : « Une société sans école » et « Libérer l'avenir ». Il y démolit les idoles les plus considérables de notre temps — l'instruction scolaire obligatoire, le progrès économique entre autres, et tente de définir ce que pourrait être un avenir vivable. On ne saurait sans imposture raconter en quelques lignes ces textes-là. Lisez-les, si vous ne l'avez déjà fait. Ils sont peut-être parfois discutables, mais l'homme qui les a écrits nous importe : qui veut « réinventer le monde » doit connaître ses analyses. Qui espère vivre un jour hors des chemins machinaux doit ouvrir ses portes à ce que nous appelons, nous, la communication, et qu'il nomme, lui, « cooivialité », valeur essentielle d'une future « civilisation de la rencontre », incompatible avec les impératifs d'une société productiviste.

Nous avons rencontré Illich. Il est venu nous voir, sans que nous lui ayons rien demandé, pour nous parler du monde, de l'avenir et de « La Gueule Ouverte », très longuement. Le visage d'Illich, la voix d'Illich, les paroles d'Illich composent un univers d'une grande beauté. Illich parti, ne restent que des mots pour rendre compte d'une pensée, et d'un passage. « Et les mots sont tellement pourris », dit-il...

(1) Cahiers pédagogiques, numéro 109.

entretien

« Nous vous invitons à vers sa maturité, à travailler

Nous sommes heureux de l'accueillir à la Gueule Ouverte. Beaucoup d'entre nous sont les lecteurs, contents d'apprendre que, toi aussi, tu nous lis. Un dialogue s'est peut-être, à notre insu, déjà établi entre nous ?

Je suis à Paris depuis un mois, pour travailler à la version française de mon prochain livre. Plusieurs journaux m'ont demandé de leur accorder des interviews. La télévision m'a proposé de participer à l'une de ses émissions. J'ai refusé tout cela. J'ai accepté simplement de publier trois articles dans « Le Monde » sur un sujet précis — la crise d'énergie — et j'accepte aujourd'hui de m'exprimer dans « La Gueule Ouverte ». Je dois donner, en quelques mots, les raisons de mon attitude.

Je ne veux pas parler à la télévision. Pourquoi ? Parce que le discours télévisé est inévitablement démagogique. Un homme parle sur un petit écran, des millions d'hommes et de femmes l'écoutent. Dans le meilleur des cas, la réaction maximum du public ne peut être que : « bip, bip, je suis d'accord » ou « bip, bip, je ne suis pas d'accord ». Aucun échange véritable n'est possible. Je me suis rendu compte de cela, et j'ai décidé, il y a près de trois ans, de ne plus jamais parler à la télévision. Il en est de même pour l'interview. Je dois dire maintenant pourquoi je fais exception pour « La Gueule Ouverte », pourquoi je consens à ce que paraissent ici certains passages de mon prochain livre.

Je suis heureux de soumettre mon travail à la critique des lecteurs de ce journal parce que j'ai l'impression qu'ils sont proches de mes amis de Cuernavaca, qui participent à mes séminaires et m'apprennent beaucoup. Ils appartiennent parfois à diffé-

rentes églises, à différentes écoles de pensée, mais ils sont tous profondément préoccupés de ne se laisser enfermer dans aucun carcan idéologique quand ils doivent juger de la situation de l'homme en face de la société industrielle. J'imagine que les rédacteurs et les lecteurs de « La Gueule Ouverte » sont, de semblable manière, soucieux de décrire, d'analyser, de comprendre vraiment notre situation dans une société dont le mode industriel de production rend marginale toute autre façon de satisfaire nos besoins.

Peux-tu parler de ton prochain livre ?

Dans l'introduction de mon prochain livre — je ne sais pas encore quel sera son titre français — je précise que je n'ai pas voulu écrire un ouvrage clos, fini, inaltérable, mais une sorte de récit de voyage intellectuel accompli en compagnie d'un petit groupe d'amis, à Cuernavaca. Ce compte rendu est finalement apparu trop long et trop complexe pour qu'il soit possible de le publier sous forme d'articles. J'ai donc décidé d'en faire un livre. Ce livre, je le signe, j'en assume l'entière responsabilité. Mais parce qu'il est le fruit d'une méditation à plusieurs voix, je ne saurais dire exactement de qui sont les paroles dont il est fait.

Je ne le considère pas comme un chef-d'œuvre, même pas comme une œuvre au sens littéraire du terme, mais plutôt comme un tract, une plateforme intellectuelle à partir de laquelle il devrait être possible de pousser plus loin la réflexion. Je crois qu'il est important de publier ainsi des livres-tracts, de livrer une pensée en son état présent, sans pour autant s'emprisonner en elle, sans la vouloir immuable et définitive. Je dois pourtant le dire : c'est la première fois que j'écris un livre dont je suis convaincu qu'il est important, et si je pouvais, je travaillerais bien encore six à huit semaines à la version française, tant je le voudrais simple et clair.

L'analyse sociale, aujourd'hui, tant marxiste

vous joindre à la course de l'homme ensemble à l'invention de l'avenir. »

que capitaliste, est fondée sur une grave illusion : elle ne tient pas compte du fait que l'éducation et la santé, assumées et « fabriquées » par de grands ensembles professionnels, sont des marchandises, aussi clairement marchandises que les produits d'une usine de textiles, par exemple. Je prétends que la société industrielle crée constamment de nouveaux besoins industrialisés, et qu'elle industrialise la création des besoins. Il n'y a pas de différence entre le transport mécanisé, besoin industriellement créé qui permet de moins en moins la marche à pied, et l'éducation qui s'impose comme objet de consommation excluant de la société tous ceux qui n'ont pas consommé un quantum minimum de ce produit.

Dans mon second livre paru en français (1) je constate deux faits : l'instruction scolaire obligatoire, machine de l'usine-école, ne saurait produire l'éducation universelle. L'outil de production, au-delà d'un certain seuil de complexité, de développement, devient inévitablement destructeur. Il est bien clair que j'emploie le terme d'outil dans le sens le plus large : un balai, un crayon à bille, un tournevis, une seringue, une brique, un briquet, un moteur sont des outils au même titre qu'une automobile ou qu'un téléviseur. Une usine de cassoulet ou une centrale électrique, qui sont des institutions productrices de biens entrent dans la catégorie de l'outil, de même que les institutions productrices de services, comme l'éducation, la santé, le savoir ou la décision. Les lois du mariage ou les programmes scolaires façonnent la vie sociale au même titre que le réseau routier. La catégorie de l'outil englobe tous les instruments raisonnés de l'action humaine, le produit et le mode d'emploi, le code et l'opérateur, le pain et les jeux du cirque.

Une œuvre écrite, c'est aussi un outil ?

J'appelle outil tout moyen rationnellement choisi pour atteindre un but, et je distingue deux sortes d'outils : ceux qui permettent

à tout homme, plus ou moins quand il veut, de satisfaire les besoins qu'il éprouve, et ceux qui créent des besoins qu'eux seuls peuvent satisfaire. Le livre appartient à la première catégorie : qui veut lire le peut, n'importe où, quand il veut. L'automobile, par contre, crée un besoin (se déplacer rapidement) qu'elle seule peut satisfaire : elle appartient à la deuxième catégorie. De plus, pour l'utiliser, il faut une route, de l'essence, de l'argent, il faut avoir fait la conquête de dizaines ou de centaines de mètres d'espaces. Le besoin initial multiplie à l'infini les besoins secondaires.

L'école-institution a transformé le livre en instrument professionnel, ségrégatif. Elle a corrompu son usage au point que l'on n'imagine plus que les non-scolarisés, les non-diplômés sachent vraiment lire utilement. Et pourtant ! Il me vient à l'esprit une histoire vraie. En Amérique latine je m'intéresse aux mythes populaires, aux célébrations des fêtes, aux dévotions superstitieuses, et je collectionne tous les textes, tous les récits que je peux trouver sur ces sujets. Il y a quelques années, j'ai réuni au Pérou cinq caisses de documents. Deux seulement sont parvenues à Cuernavaca. Les autres m'ont été volées. Plus exactement, quelqu'un les a saisies et a donné l'ordre à son jardinier de les brûler sous prétexte que si ce matériel m'était destiné, c'est qu'il devait être subversif. Je n'arrivais pas à croire à cette sottise. Une année plus tard, de retour au Pérou, j'ai rencontré celui qui avait reçu l'ordre de brûler mes livres. C'était un homme qui avait sous les pieds l'épaisse corne de ceux qui n'ont jamais, de leur vie, porté de souliers. Don Nazario. Et Don Nazario m'a dit : « Oui, j'ai brûlé ces livres parce que j'étais obligé de le faire. Mais je dois vous avouer quelque chose. J'en ai volé quelques-uns, je les ai cachés sous mon lit ». Et il sortit de sous son lit les meilleurs récits, les documents les plus précieux qu'il avait sauvés du feu. Je l'ai questionné sur ceux qu'il avait dû brûler, et qu'il avait lus. Il en avait retenu l'essentiel. Et cet essentiel-là me fut transmis par cet homme sans culture. Alors, en vérité, je me suis dit ceci : réserver l'usage du livre à l'homme diplômé est aussi fou que de permettre aux seuls médecins de consommer des médicaments.

Toutes les discussions sur l'acte médical, tous les débats sur l'avortement dont la

France officielle nous abreuve ces temps-ci me scandalisent. Ceux qui sont favorables à la libéralisation de la loi insistent sur le fait que seuls les médecins sont habilités à décider de l'arrêt d'une grossesse, sont seuls capables de procéder à un avortement. Voilà qui est inacceptable. En réalité, il y a très peu de choses désirables que les médecins, dans les meilleures circonstances, peuvent faire mieux que n'importe lequel d'entre nous. Nous devons nous emparer de l'outil médical. Je crois que les médecins populaires, les bons médecins, ceux qui désirent servir le peuple doivent accepter leur démythification. Il faut prendre la seringue et le bistouri aux médecins, comme l'on a pris, au Moyen Age, la plume et l'écrivoire aux clercs.

Que penses-tu de la médecine moderne ?

La médecine, comme toute institution moderne, a franchi deux seuils au cours de ce siècle : le premier en 1913, quand il fut pour la première fois possible de démontrer quantitativement qu'un malade, soigné par un médecin diplômé, avait une chance sur deux de se voir prescrire un médicament qui le guérisse, ou qui améliore objectivement son état. Le second au cours des années 1950, quand la profession médicale s'appropriait totalement le contrôle de la vie des hommes, créant ainsi plus de maux que de bienfaits.

N'importe quel outil — la médecine et l'école institutionnalisées, les systèmes de transport, etc. — peut croître en efficacité jusqu'à franchir certains seuils au-delà desquels il détruit inévitablement toute possibilité de survie. On n'a pris conscience de ce problème, aujourd'hui, qu'en un seul domaine : l'écologie. Nul n'ignore plus que la croissance industrielle détruit notre environnement physique. Mais il y a d'autres dimensions, indépendantes de la dimension écologique dans lesquelles des outils peuvent croître au-delà du seuil critique. J'en distingue, quant à moi, quatre :

■ Un outil — tout outil moderne — peut croître jusqu'à priver les hommes d'une capacité naturelle. Je dis dans ce cas qu'il

(1) même société sans école.

entretien

exerce un monopole radical. Exemple : Los Angeles est construite autour de la voiture, ce qui rend impraticable la marche à pied.

■ Une société peut devenir si complexe que ses techniciens doivent passer plus de temps à étudier, à se recycler périodiquement, qu'à exercer leur métier. C'est ce que j'appelle la surprogrammation.

■ Plus on veut produire efficacement, plus il est nécessaire d'administrer de grands ensembles dans lesquels de moins en moins de personnes ont la possibilité de s'exprimer, de décider de la route à suivre. Il est bien possible de produire plus, de distribuer plus de produits, mais à condition que le contrôle sur l'outil soit de moins en moins démocratiquement exercé. J'appelle cela : polarisation par l'outil. Les

Que faire alors ?

vaccinations : une infime minorité d'hommes décide du traitement que la totalité du peuple doit subir — pour son bien, paraît-il. Pourquoi certains hommes détiennent-ils le pouvoir d'orienter la vie de leurs semblables, de décider même, parfois, de leur mort ? Non point parce qu'ils sont différents des autres, mais parce que l'outil même, la structure industrielle même exige de moins en moins de gens aux leviers de commande. Il faut donc instituer une sélection de plus en plus sévère pour écarter la majorité des gens des centres de décision. Rares sont ceux qui doivent parvenir à la pointe de la pyramide.

Si l'on comprend cela, il faut analyser comme très ambigus les mouvements de libération des minorités, en particulier le mouvement de libération de la femme. Tant qu'il insiste sur le droit de la femme d'exercer un travail semblable à celui de l'homme, et de gagner autant d'argent que lui, le m.l.f. ne fait qu'intensifier la compétition pour les quelques emplois les mieux rétribués parce que les plus destructeurs, et tend à renforcer le système d'exploitation.

■ Ainsi, chaque outil, au-delà du seuil de tolérabilité, se fait meurtrier : il détruit le milieu physique par les pollutions, le milieu social par le monopole radical, le milieu psychologique par la surprogrammation, la polarisation par l'outil, et finalement l'usure

obligatoire, l'imposition du changement, ce que l'on appelle maintenant le « choc du futur ». Aujourd'hui, l'homme est constamment modifié par son milieu, alors qu'il devrait agir sur lui. L'outil industriel lui dénie ce pouvoir.

L'industrie fait peser de lourdes menaces sur l'humanité. On peut s'en rendre compte à l'évidence. Par exemple : jadis, si l'on coupait l'eau à quelqu'un, il disposait de recours traditionnels pour qu'elle lui soit rendue. Au Mexique, un village auquel on coupe l'eau prend les armes. Aujourd'hui, nous coupons à l'humanité entière l'accès à l'eau. Ce qui est nouveau, c'est que celui qui est endommagé est aussi celui qui produit le dommage. La victime est devenue son propre bourreau.

LA CONVIVIALITE

C'est une notion importante de la pensée d'Illich. Voici ce qu'il en dit dans son prochain livre :

« L'homme ne se nourrit pas seulement de biens et de services, mais de la liberté de façonner les objets qui l'entourent, de leur donner forme à son goût, de s'en servir avec et pour les autres. Dans les pays riches, les prisonniers disposent souvent de plus de bien et de services que leur propre famille, mais ils n'ont pas voix au chapitre sur la façon dont les choses sont faites, ni droit de regard sur ce qu'on en fait. Dégradés au rang de consommateurs-usagers à l'état pur, ils sont privés de convivialité.

J'entends par convivialité l'inverse de la productivité industrielle. Chacun de nous se définit par sa relation à autrui et au milieu. Le passage de la productivité à la convivialité est le passage de la répétition du manque à la spontanéité du don. La relation industrielle est réflexe conditionné, réponse stéréotypée de l'individu aux messages émis par un autre usager, qu'il ne connaît jamais, ou par un milieu artificiel, qu'il ne comprendra jamais. La relation conviviale, toujours neuve, est le fait de personnes immergées dans le mouvement de la vie. Passer de la productivité à la convivialité, c'est substituer à une valeur technique une valeur éthique, à une valeur matérialisée une valeur réalisée. La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation personnelle. Lorsqu'une société, n'importe laquelle, refoule la convivialité en-deçà d'un certain niveau, elle devient la proie du manque : car aucune hypertrophie de la productivité ne parviendra jamais à satisfaire les besoins créés et multipliés à l'envie. »

Illich, « Tools for conviviality », chap. II.

Par exemple ?

Pour sortir de cette situation, je crois qu'il faut prendre conscience de ce qu'il importe de ne plus faire si l'on veut survivre. Mais que faire pour vivre enfin ? Au terme de mon livre, je cherche à découvrir, dans l'histoire et l'anthropologie, les principes qui peuvent fonder une action populaire vraiment révolutionnaire. Je conclus, en trois points, que : 1) Le conflit est légitime. 2) La référence au passé, au précédent, peut aider à le résoudre. 3) Il n'y a pas de solution si les victimes du conflit — toi, moi, nous tous — n'interviennent pas directement à tous les niveaux de la vie sociale, économique, culturelle.

A chacun de nous, à chaque groupe de prendre conscience de cela et d'agir. Pourquoi l'autorité réprima-t-elle si durement les gens qui ne font de mal à personne, mais qui portent témoignage ? Je ne sais pas. A chacun de découvrir la puissance du renoncement, la force de l'impuissance, le véritable sens de la non-violence.

Propos recueillis par
Henri Gougaud
et Danielle Fournier.



DEUX SEUILS

Le livre d'Ivan Illich, dont nous publions un chapitre ci-après, paraîtra en novembre prochain aux Editions du Seuil. Titre probable : « Le manifeste convivial », à moins que ce ne soit : « La Convivialité ». Luce Giard et Vincent Bardet, en collaboration avec l'auteur, travaillent à la version française.



DEUX

L'année 1913 marque un tournant dans l'histoire de la médecine moderne. A peu près à partir de cette date, le patient a plus d'une chance sur deux qu'un médecin diplômé lui fournisse un traitement efficace à condition, bien sûr, que son mal soit répertorié par la science médicale de l'époque. Familiers du milieu naturel, les chamanes et les guérisseurs n'avaient pas attendu cette date pour prétendre à de pareils résultats dans un monde qui vivait



dans un état de santé conçu différemment. Depuis lors, la médecine a raffiné sur la définition des maux et sur l'efficacité des traitements. La population en Occident a appris à se sentir malade et à se faire soigner en accord avec les catégories à la mode dans le milieu médical. L'obsession de la quantification en est venue à dominer la clinique, ce qui a permis aux médecins de mesurer l'étendue de leur succès avec des critères qu'ils avaient eux-mêmes for-



gés. Ainsi la santé est devenue une marchandise dans une économie de croissance. Cette transformation de la santé en produit de consommation sociale s'est reflétée dans l'importance donnée aux statistiques médicales.

Mais les résultats statistiques sur lesquels se fonde de plus en plus le prestige de la profession médicale ne sont pas pour l'essentiel, le fruit de ses activités. La réduc-

tion souvent spectaculaire de la morbidité et de la mortalité est due surtout aux transformations de l'habitat et du régime alimentaire, et à l'adoption de certaines règles d'hygiène toutes simples. Les égouts, le traitement du chlore de l'eau, l'attrape-mouche, l'aseptie et les certificats de non-contamination exigés du voyageur ou de certaines catégories de travailleurs ont eu une influence bénéfique bien plus forte que l'ensemble des « méthodes » de traitement spécialisé très complexe. L'avance de la médecine s'est traduite davantage dans le contrôle des taux d'incidence que dans l'accroissement de la vitalité des individus.

Dans un certain sens, c'est l'industrialisation plus que l'homme, qui a profité des progrès de la médecine : les gens sont devenus capables de travailler plus régulièrement dans des conditions plus déshumanisantes. Pour cacher le caractère profondément destructeur du nouvel outillage, du travail à la chaîne et du règne de la voiture, on a monté en épingle des traitements spectaculaires appliqués aux victimes de l'agression industrielle sous toutes ses formes : vitesse, tension nerveuse, empoisonnement du milieu. Et le médecin s'est transformé en mage, ayant seul le pouvoir de faire des miracles qui exorcissent la peur engendrée par la survie dans un monde devenu menaçant.

En même temps, les moyens de diagnostiquer certains besoins de traitement et l'instrument thérapeutique correspondant se simplifiaient. Ainsi chacun pourrait déterminer, pour soi, les cas de grossesse ou d'infection syphilitique, comme chacun pourrait traiter bon nombre d'autres infections ou pratiquer un avortement. Le paradoxe est que plus l'outil devient simple, plus la profession médicale insiste pour en conserver le monopole. Plus l'initiation du thérapeute voit s'étendre sa durée, plus la population dépend de lui dans l'application des soins les plus élémentaires. L'hygiène, dès l'antiquité une vertu, devient le rituel qu'un corps de spécialistes célèbre sur l'autel de la science.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, il est devenu patent que la médecine moderne a de dangereux effets secondaires. Mais il a fallu du temps aux médecins pour identifier la nouvelle menace représentée par les microbes rendus résistants à la chimiothérapie, et reconnaître un nouveau genre d'épidémies dans les désordres génétiques dus à l'emploi des rayons X

pendant la grossesse. Trente ans plus tôt, Bernard Shaw se plaignait déjà : les médecins cessent de guérir disait-il, pour prendre en main la vie de leurs patients. Il a fallu attendre les années 50 pour que cette remarque prenne forme d'évidence en produisant de nouveaux types de maladies, la médecine franchissait un second seuil.

Au premier plan des désordres induits par la profession, il faut placer sa prétention à fabriquer une « meilleure » santé. Les



premières victimes de ce mal introgénétique (c'est-à-dire engendré par les médecins) furent les planifications et les médecins. Bientôt l'aberration se répandait dans le corps social tout entier. Au cours des quinze années qui suivent, la médecine spécialisée devint un danger menaçant la santé. On employa des sommes colossales pour éponger les dégâts incommensurables produits par les traitements médicaux. Ce n'est pas tant la guérison qui coûte cher



que la prolongation de la maladie : des mourants peuvent vivre longtemps emprisonnés dans un poumon d'acier, dépendant d'un tube de perfusion, ou suspendus au fonctionnement d'un rein artificiel. Survivre dans des villes insalubres et malgré des conditions de travail déshumanisantes coûte de plus en plus cher. Le monopole médical étend son action à un nombre grandissant de situations de la vie quotidienne. Non seulement le traitement médical, mais

SEUILS



encore la recherche biologique ont contribué à cette prolifération des maladies. L'invention de chaque nouveau mode de vie et de mort a entraîné la définition parallèle d'une nouvelle norme avec, en correspondance, dans chaque cas, la définition d'une nouvelle.

Enfin on a interdit à la cellule familiale ou au groupe naturel de prendre en charge la femme enceinte, le blessé, le malade, l'infirmes ou le mourant, ce qui a créé une demande impossible à satisfaire. Au fur et à mesure que monte le prix du service, le soin personnel devient plus difficile, et souvent impossible. En même temps, de plus en plus de situations courantes deviennent justifiées d'un traitement, dès lors que se multiplient des spécialités et des paraprofessions dont la seule fin est de maintenir l'outillage thérapeutique sous le contrôle de la corporation.

Passé le second seuil, c'est la vie qui semble malade dans un environnement délétère. La protection d'une population soumise et dépendante devient le principal souci, et la grosse affaire, de la profession médicale. Les soins coûteux de prévention ou de cure deviennent un privilège : seuls les gros consommateurs de services médicaux y ont droit. Les gens qui peuvent rencontrer un spécialiste, être admis dans un grand hôpital, bénéficier de l'outillage de traitement de la vie, sont les malades dont



on trouve le cas intéressant et les habitants des grandes villes, où le coût de la prévention médicale, de la purification de l'eau et du contrôle de la pollution est exceptionnellement élevé. Paradoxalement, les soins par habitant reviennent d'autant plus cher que le coût de la prévention est déjà élevé. Il faut avoir consommé de la prévention et du traitement pour avoir droit à des soins exceptionnels. L'hôpital, comme l'école, repose sur le principe qu'on ne prête qu'aux riches. Ainsi, pour l'éducation, les gros consommateurs d'enseignement auront des bourses de recherche, tandis que les laissés pour compte auront l'unique droit d'apprendre leur échec. Pour la médecine, plus de soins aboutiront à plus de souffrances : le riche se fera soigner toujours plus pour les maux engendrés par la médecine, tandis que le pauvre se contentera d'en souffrir.

Passé le second seuil, les sous-produits de l'industrie médicale affectent des populations entières. Dans les pays riches, la population vieillit. Dès qu'on entre sur le marché du travail, on se met à épargner pour contracter des assurances qui vous garantiront, pour une durée de plus en plus longue les moyens de consommer les services d'une gériatrie coûteuse. Fait significatif, le premier terrain de collaboration scientifique choisi par Nixon et Brejnev concerne les recherches sur les maladies des riches vieillissants.

De toute la terre, les capitalistes accourent dans les hôpitaux de Boston, de Houston ou de Denver pour recevoir les soins les plus rares et les plus coûteux, tandis qu'aux Etats-Unis mêmes, dans les classes pauvres, la mortalité infantile reste comparable à ce qu'elle est dans certains pays tropicaux d'Afrique ou d'Asie. Aux Etats-Unis, il faut être très riche, pour se payer le luxe que tout le monde s'offre en pays pauvre : être assisté sur son lit de mort. En deux jours d'hôpital, un Américain dépense le revenu annuel moyen de la population mondiale. Dans les pays pauvres, grâce à la médecine moderne, plus d'enfants atteignent l'adolescence, et davantage de femmes survivent à des grossesses plus nombreuses. La population augmente, elle dépasse la capacité d'accueil de l'environnement naturel, elle rompt les digues et les structures de la culture traditionnelle. Les médecins occidentaux gavent de médicaments des gens qui, par le passé, avaient appris à vivre avec leurs maladies.

Le mal produit est bien pis que le mal guéri, car on engendre de nouveaux genres de maladie dont ni la technique moderne ni l'immunité naturelle ni la culture traditionnelle ne peuvent venir à bout. A l'échelle mondiale, et tout particulièrement aux Etats-Unis, la médecine fabrique une race d'individus vitalement dépendante d'un milieu toujours plus coûteux, toujours plus artificiel, toujours plus hygiéniquement programmé. Au congrès de 1970 de l'American Medical Association, le président sans sou-



lever aucune opposition, exhortait ses collègues pédiatres à considérer tout nouveau-né comme un patient jusqu'à ce qu'il soit certifié en bonne santé. Les enfants nés à l'hôpital, nourris sur ordonnance, bourrés d'antibiotiques, deviennent des adultes qui respirent un air vicié, mangent une nourriture empoisonnée, et vivent une existence d'ombres dans la grande ville moderne. Il leur en coûtera encore plus cher pour élever leurs enfants qui, à leur



tour, seront encore plus dépendants du monopole médical. Le monde entier devient un hôpital peuplé de gens qui doivent, à longueur de vie, se plier aux règles d'hygiène et aux prescriptions médicales.

Cette médecine bureaucratisée gagne la planète entière. En 1968, le Collège de Médecine de Changhaï a dû se rendre à l'évidence : « Nous produisons des sois-disant médecins de première classe... qui

DEUX

ignorent l'existence de cinq cents millions de paysans et servent seulement les minorités urbaines... ils engagent de grands frais de laboratoires pour des examens de routine... prescrivent sans nécessité d'énormes quantités d'antibiotiques... et, en l'absence d'hôpitaux et de laboratoires, se trouvent réduits à expliquer les mécanismes de la maladie à des gens pour qui ils ne peuvent rien d'autre et à qui cette explication n'apporte rien. *



Cette prise de conscience, en Chine, a conduit à une immense inversion de l'institution. En 1971, rapporte le même collège, un million de travailleurs de la santé ont atteint un niveau acceptable de compétence. Ces travailleurs sont des paysans. Pendant la saison creuse, ils suivent des cours accélérés : ils apprennent la dissection sur un cochon, réalisent les analyses de laboratoire les plus courantes, acquièrent des connaissances élémentaires de



bactériologie, de pathologie, de médecine clinique, d'hygiène et d'acupuncture. Puis ils font leur apprentissage avec des médecins ou des travailleurs de la santé déjà exercés. Après cette première formation, ces **médecins aux pieds nus** conservent leur travail antérieur, mais s'en absentent si nécessaire pour s'occuper de leurs camarades. Voici ce dont ils sont responsables : l'hygiène du milieu de vie et de travail, l'éducation sanitaire, les vaccinations, les

premiers soins, la surveillance des convalescents, les accouchements, le contrôle des naissances et les méthodes d'avortement.

Dix ans après que la médecine occidentale eut franchi le second seuil, la Chine entreprenait de former un travailleur de santé compétent pour chaque centaine de citoyens. La Chine prouve qu'il est possible d'inverser sans délai le fonctionnement d'une institution dominante. Reste à voir jusqu'à quel point cette déprofessionnalisation peut tenir malgré le triomphe de l'idéologie de la croissance illimitée, et la pression des médecins classiques soucieux d'incorporer leurs homonymes aux pieds nus dans la hiérarchie médicale, d'en faire une infanterie de sans-grade, travaillant à temps partiel.

Mais partout on monte en épingle les symptômes de la maladie de la médecine, sans prendre en considération le désordre profond du système qui les engendre. Les avocats des pauvres accusent l'American Medical Association d'être un bastion de préjugés capitalistes, et ses membres de se remplir les poches.

Les porte-parole des différents groupes sociaux critiquent l'absence de contrôle social sur l'administration de la santé et l'organisation des systèmes de soins. Veulent-ils nous faire croire qu'en participant aux conseils d'administration des hôpitaux, ils pourront contrôler les agissements du corps médical. Les porte-parole de la communauté noire trouvent scandaleux que les fonds de la recherche soient concentrés sur les maladies qui frappent les Blancs vieillissants et sur-nourris. Ils exigent que des recherches soient engagées sur une forme particulière d'anémie, qui atteint seulement les Noirs. L'électeur espère qu'avec la fin de la guerre du Vietnam, on affectera plus de fonds à la croissance de la production médicale. Toutes ces accusations et ces critiques portent sur les symptômes d'une médecine qui prolifère comme une tumeur maligne et produit la hausse des coûts et de la demande avec un moins-être général.

La crise de la médecine a des racines beaucoup plus profondes qu'on pourrait le croire à la seule vue de ses symptômes. Elle fait partie intégrante de la crise de toutes les institutions industrielles. Une organisation complexe de spécialistes s'est développée. Financée et encouragée par la collectivité, elle s'est efforcée de produire

une **meilleure** santé. Les clients n'ont pas manqué, volontaires pour toutes les expériences. Le résultat est qu'on a maintenant perdu le droit de se dire soi-même malade : il faut produire un certificat médical. Bien plus, c'est au médecin comme représentant de la société qu'il revient à présent de choisir l'heure de la mort du patient. Comme le condamné à mort, le malade est scrupuleusement surveillé pour éviter qu'il ne trouve la mort à l'heure de son choix.



Les dates de 1913 et 1955, que nous avons choisies comme indicatrices des deux seuils, ne sont pas contraignantes. L'important est de comprendre ceci : au début du siècle la pratique médicale s'est engagée dans la vérification scientifique de ses résultats empiriques. L'application de la mesure a marqué pour la médecine moderne le franchissement de son premier seuil. Le second seuil fut atteint lorsque l'utilité marginale du plus-de-spécialisation



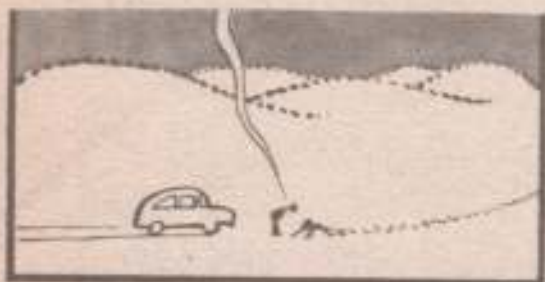
se mit à décroître. Pour autant qu'elle soit quantifiable en termes de bien-être du plus grand nombre. Ce dernier seuil fut dépassé lorsque la **désutilité** marginale se mit à croître à mesure que la croissance de l'institution médicale en venait à signifier davantage de souffrances pour plus de gens. C'est alors que l'institution médicale redoubla d'ardeur pour chanter victoire. Les vertueuses de nouvelles spécialités mettaient soudain en vedette quelques individus et

SEUILS



teints de maladies rares. La pratique médicale se centrait sur des opérations spectaculaires effectuées par des équipes hospitalières. La foi dans l'opération-miracle aveuglait le bon sens et ruinait l'antique sagesse en matière de santé et de guérison. Les médecins répandaient l'usage immodéré des drogues chimiques dans le grand public. A présent, le coût social de la médecine n'est plus mesurable en termes classiques. Comment mesurer les faux espoirs, le poids du contrôle social, la prolongation de la souffrance, la solitude, la dégradation du patrimoine génétique et le sentiment de frustration engendrés par l'institution médicale ?

D'autres institutions industrielles ont franchi ces deux seuils. C'est le cas des grandes industries de services et des activités productives, organisées **scientifiquement** depuis le milieu du XIX^e siècle. L'éducation, les postes, l'assistance sociale, les transports et même les travaux publics ont suivi cette évolution. Dans un premier temps, on applique un nouveau savoir à la solution d'un problème clairement défini, et des critères scientifiques permettent de mesurer le gain d'efficacité obtenu. Mais, dans un deuxième temps, le progrès réalisé devient un moyen d'exploiter l'ensemble du corps social, de le mettre au service des valeurs qu'une élite spécialisée, garante de sa propre valeur, détermine et révisé sans cesse.



Dans le cas des transports, il a fallu un siècle pour passer de la libération par les véhicules à moteur à l'esclavage de la voiture. Les transports à vapeur ont commencé d'être utilisés pendant la Guerre de Sécession. Ce nouveau système a donné à beaucoup de gens la possibilité de voyager en chemin de fer à la vitesse d'un carrosse royal, et dans un confort dont nul roi n'aurait osé rêver. Peu à peu on se mit à confondre bonne circulation et grande vitesse. Depuis que l'industrie des transports a franchi son second seuil, les véhicules créent plus de distances qu'ils n'en suppriment. L'ensemble de la société consacre de plus en plus de temps à la circulation qui est supposée lui en faire gagner — l'Américain type consacre, pour sa part, plus de 1 500 heures par an à sa voiture : il y est assis, en marche ou à l'arrêt, il travaille pour la payer, pour payer l'essence, les pneus, les péages, l'assurance, les contraventions et les impôts. Il consacre donc quatre heures par jour à sa voiture, qu'il s'en serve, s'en occupe ou travaille pour elle. Et encore, ici ne sont pas prises en compte toutes ses activités orientées par le transport : le temps passé à l'hôpital, au tribunal ou au garage, le temps passé à regarder à la télévision la publicité automobile, le temps passé à gagner de l'argent pour voyager pendant les vacances, etc. A cet Américain, il faut donc 1 500 heures pour faire 10 000 km de route, 6 km lui prenant une heure. La vision que l'on a de la crise sociale actuelle est illuminée par la compréhension des deux seuils décrits ci-dessus. En une décennie, plusieurs institutions dominantes ont, ensemble, sauté gaillardement le second seuil. L'école n'est plus un bon outil d'éducation, ni la voiture un bon outil de transport, ni la chaîne de montage un mode acceptable de production.

La réaction caractéristique des années 60 à la montée de l'insatisfaction a été l'escalade de la technique et de la bureaucratie. L'escalade du pouvoir de s'auto-détruire devient le rite sacrificiel des sociétés hautement industrialisées. La guerre du Vietnam a été, à cet égard, l'occasion d'un dévoilement et d'une occultation. Elle a dévoilé à la planète entière le rituel en exercice sur un petit champ de bataille. Mais, ce faisant, elle a détourné notre attention des secteurs soi-disant paisibles où le même rite est répété plus discrètement. L'histoire de la guerre démontre

qu'une armée conviviale de cyclistes et de piétons peut retourner à son profit le déferlement de puissance anonyme de l'ennemi. Pourtant, maintenant que la guerre est « finie », nombreux sont les Américains qui pensent qu'avec l'argent dépensé annuellement à se faire vaincre par les Vietnamiens, il serait possible de vaincre la pauvreté domestique. D'autres veulent affecter les 20 milliards de dollars du budget de guerre au renforcement de la coopération



internationale, ce qui en multiplierait par dix les ressources actuelles. Ni les uns ni les autres ne comprennent que la même structure institutionnelle sous-tend la guerre pacifique contre la pauvreté et la guerre sanglante contre la dissidence. Tous haussent encore d'un degré l'escalade qu'ils entendent éliminer.



BIBLIOGRAPHIE D'IVAN ILLICH

- Une société sans école - Editions du Seuil (1971).
 - Libérer l'avenir - Editions du Seuil (1971).
 - Illich en débat - Numéro spécial de la revue « Esprit », mars 1972.
 - A propos d'Illich - Numéro spécial des « Cahiers Pédagogiques », décembre 1972.
 - Le phénomène Illich - Article de Frédéric Gausson dans « Le Monde », 11 avril 1972.
 - Energie et équité - Editions du Seuil (juin 1972).
- Le numéro d'« Esprit » de juillet-août 1972 contiendra divers articles discutant la pensée d'Illich.

Les 26, 27 mai, 500 personnes à Dôle, à l'appel de « Médecine et Liberté » et 60 à Lorient, à l'appel de « Nature et Vie », ont manifesté pour protester contre la campagne de publicité de l'Institut Pasteur lancée à l'occasion du 150^e anniversaire de son fondateur, et réclamer la liberté des vaccinations.

On pouvait lire sur leurs pancartes :

— « Comme les U.S.A., le Canada et la Grande-Bretagne, nous voulons la liberté. »

— « Vaccinez-vous chez Pasteur, l'Institut fera son beurre. » Etc. Les manifestants, opposés aux vaccinations systématiques et non systématiquement opposés aux vaccinations, ont distribué des tracts rappelant que la France est le seul pays de l'Ouest qui ait cinq obligations vaccinales, que la valeur et l'innocuité des vaccinations restent

à établir et que la médecine pastoriennne axée sur la lutte contre le microbe, étouffe toute médecine fondée sur le renforcement du terrain et l'amélioration des conditions de vie, sur la suppression des causes profondes plutôt que sur la guérison des effets (symptômes). Ils ont demandé que l'Etat n'impose ni théories médicales, ni une médecine plutôt qu'une autre, que des statistiques des accidents post-vaccinaux soient tenues et que la liberté soit rendue à chacun de choisir sa méthode médicale et son médecin.

Des tracts édités par la Ligue nationale pour la liberté des vaccinations, 4, rue Saulnier, 75009, Paris, ont également été distribués.

Aussi bien à Dôle qu'à Lorient, ces manifestations ont eu un grand retentissement dans la presse locale.

Michel

VACCINATIONS



Au « Journal Officiel » du 27 mai dernier paraissait un décret augmentant les sanctions concernant les infractions au Code de la Santé publique parmi lesquelles l'abandon de cadavres d'animaux dans les rivières et le défaut de vaccinations. Jusqu'à présent, si votre enfant n'était pas vacciné vous risquiez une amende de 3 à 20 F, moyennant quoi on vous fichait la paix. Maintenant il vous en coûtera de 600 à 1.000 F et éventuellement dix jours à un mois de prison pendant lesquels votre mouflet pourra sans doute être pris en charge par la « Santé publique ».

En cas de récidive, ce sera 2.000 F d'amende et 2 mois de prison. La France est le seul pays occidental à bénéficier de cinq obligations vaccinales (variole, diphtérie, tétanos, B.C.G. et polio). Y a pas à dire, on est protégés ; pas comme les Anglais qui admettaient depuis plus de 40 ans la « clause de conscience » pour ceux qui refusaient les vaccins et dont le ministère de la Santé publique vient même de déconseiller le vaccin antivariolique ; le risque de complications graves après cette vaccination est faible mais réel et disproportionné

avec le risque de la maladie elle-même.

Des vaccinations, en bien ou en mal, je ne suis pas qualifiée pour en parler. Mais de l'obligation de faire vacciner mes gamins, là, j'ai mon mot à dire. Je suis libre de les faire baptiser, de mettre de la gnoie dans leur biberon, en voiture de les assoier à l'avant, une sucette à la bouche, mais « l'Etat » m'oblige à les faire vacciner.

L'Etat ne me demande pas mon avis pour faire ses expériences nucléaires et construire ses centrales, l'Etat se soucie peu de protéger les non-fumeurs, l'Etat favorise l'alcoolisme, l'Etat donne dans la dépollution, après avoir bien pollué et l'Etat se permet de me faire la morale, en me disant que mes enfants, qui ne sont pas vaccinés, représentent un danger pour les autres moutards de l'école.

De ce problème et de la médecine en général, on se prépare à vous causer à la rentrée. Ce qu'on dit maintenant, sans prendre position sur le fond, c'est qu'il est inadmissible de menacer de prison des gens qui revendiquent la liberté de disposer de leur corps.

Danielle.

La minute de bon sens du professeur Mollo-Mollo

PETITE HISTOIRE DE L'ENERGIE



Si le physicien de l'Energie se mêle d'étudier l'Histoire des pays que l'on appelle civilisés, il divisera le temps en trois époques seulement, à l'intérieur desquelles les guerres, les traités et les amours des rois n'apparaissent que comme de minuscules péripéties.

PREMIERE EPOQUE : L'EQUILIBRE ENERGETIQUE

De la Préhistoire à la Révolution Industrielle du XIX^e siècle, l'humanité est en équilibre avec le reste de la nature, c'est-à-dire avec les autres espèces animales et végétales, et son activité, d'ailleurs quantitativement minime, s'intègre dans les cycles naturels.

Bien que les hydrocarbures soient connus depuis l'Antiquité (bitume) et que l'on ait utilisé localement le charbon depuis le XII^e siècle au moins, les prélèvements humains sur les ressources énergétiques non renouvelables restent pratiquement négligeables. Par ailleurs, aucune substance n'est fabriquée qui ne puisse se réintégrer à la nature.

Avec l'énergie rayonnante solaire - via la photosynthèse - pour se nourrir, s'habiller et se chauffer, l'énergie animale pour voyager sur terre et le vent pour naviguer, l'homme vit uniquement sur les intérêts du capital soleil - il s'agit donc d'un équilibre énergétique stable, qui dure en fait pendant des millénaires. C'est pendant cette période, que beaucoup considèrent avec condescendance, que travaillent Molière, sans projecteurs, et Mozart, sans « sono ».

Il faut bien remarquer cependant que, malgré les idées très avancées de certains philosophes antiques, ce n'est ni la sagesse, ni la vertu qui ont produit cet équilibre, mais la faiblesse. Faiblesse de l'humanité dans son enfance, face aux forces formidables de la nature : soleil, orages, déluges, torrents, océans... qui sont divinisés, longtemps adorés, plus longtemps encore redoutés.

Mais après cette longue période d'innocence et de soumission, devait arriver la crise de l'adolescence, la révolte contre cette nature trop longtemps toute-puissante.

DEUXIEME EPOQUE : LE DESEQUILIBRE ENERGETIQUE

L'homme est devenu malin : il a découvert l'une après l'autre, les cachettes où la nature avait stocké de l'énergie : les gisements de charbon, de pétrole, de gaz, et la plus subtile de toutes : les noyaux des atomes. Avec toute cette énergie à sa disposition, l'enfant grandit trop vite, il devient fort et orgueilleux d'être fort. Son appétit ne connaît plus de bornes et plus il grossit, plus il dévore.

L'énergie fossile, accumulée pendant les millénaires précédents, est mise au pillage : on mange le capital à un rythme accéléré. La destruction est

puddiquement baptisée « production » et sert d'étendard à la révolte. C'est le temps où l'on renverse les idoles.

Jupiter, dieu de la foudre ? Ce n'est jamais qu'une décharge électrique. On enferme le dieu déchu dans un tube en verre où il fera de la réclame pour la gain Scandale. Cérès, déesse des moissons, doit s'effacer devant Péchiney-Progil et ses engrais chimiques. La terre nourricière est bousculée par les machines et dopée pour produire toujours davantage. Le pétrole coule à flots, la terre se couvre de pylônes, l'énergie surabondante fait tourner les machines qui déversent leurs produits dans la poubelle qu'est devenue la mer. Les politiciens se font élire en promettant de bétonner toujours plus de campagnes et de forêts. La nature est enfin vaincue, aménagée, humiliée et l'humanité n'a pas fini de démolir la terre qu'il y a déjà des traces de pas et des bouteilles en plastique sur la lune.

Grâce à l'énergie omniprésente et aux usines, voici venu le temps des bidules, le temps des pantouffles chauffantes, des gadgets presse-boutons et du bonheur tout-électrique. Et pour arroser le tout, des milliers de mégatonnes de bombes. C'est l'orgie, c'est l'ivresse. Parce qu'un verre de vin l'a rendu heureux, l'ivrogne tient à finir la bouteille.

TROISIEME EPOQUE (S'IL Y EN A UNE) : L'EQUILIBRE RETROUVE

Après cette deuxième époque fougueuse, mais nécessairement beaucoup plus courte que la première, l'humanité arrivera-t-elle à l'âge adulte ? l'âge du choix ?

On ne fera plus tout ce qu'on peut faire. On ne tuera pas la nature, bien qu'on sache le faire. On renoncera aux excès énergétiques, au plutonium, à la débauche de mégawatts. On abjurera les nouvelles idoles : la vitesse, le standing, le gaspillage pour le prestige, la croissance exponentielle du produit national brut.

On remettra en cause la notion de progrès, considérant que le progrès technique n'est rien s'il n'est pas accompagné d'un progrès humain parallèle.

On stabilisera la population mondiale et les besoins énergétiques de chacun pour que la terre puisse survivre, avec dessus, des hommes, des femmes et des enfants en paix les uns avec les autres et avec le reste de la nature.

De temps en temps on peut bien rêver.

M. M.

LA RECONQUISTA OCCITANA D'AVINHON

Théâtre des Carmes,
10-24 juillet 73

SCHEMA D'UN ITINERAIRE SIMPLIFICATEUR

A l'époque où je montais l'Echange, pièce matérialiste de Claudel sur le développement du capitalisme et sur l'ethnocide des Indiens aux U.S.A., je ne savais pas :

1. Que Thomas Pollock Nageoire était en train de poser à Fos ses jalons avec tous ses comparses impérialistes :

2. Que j'étais, au même titre que Louis Laine, un Indien abâtardi par une culture étrangère.

Cela, et bien d'autres choses, il a fallu apprendre à le voir et à le comprendre. Il a donc fallu plusieurs années pour passer du théâtre culturel au théâtre politique, de la lutte des classes en général à la lutte des classes ici et maintenant, de la situation du paysan vietnamien à celle du paysan provençal en passant par l'histoire d'un ouvrier du Havre. Et ainsi peu à peu, inéluctablement, nous avons quitté la France pour rentrer en Occitanie où nous étions depuis toujours. Alors nous avons retrouvé nos problèmes spécifiques, nos amis et nos camarades de lutte, nos écrivains, nos poètes et nos contre-historiens, notre langue et notre accent.

RAPPEL DES CREATIONS DE LA NOUVELLE COMPAGNIE

Depuis 1966, année où nous avons lancé le Off pour contes-

ter, nous avons monté successivement Statues, Napalm, Xerxès, Zone Rouge, Kamodé, Emballage, Rosa-Lux, Mandrin, et encore quelques autres spectacles.

C'est en 1971, avec une pièce sur Avignon (A bec et à griffes) et une pièce pour les cheminots en grève, que nous avons commencé à faire de ce qui nous entoure et nous compose la matière de nos spectacles. En 1972, nous racontons l'histoire d'un aviculteur provençal (L'œuf dans la contradiction) après avoir joué La Chine entre à l'O.N.U. et Chant funèbre pour un soldat américain.

Pour 1973, après La Madone des Ordures qui déroule l'itinéraire d'une famille en quête de travail à travers le delta, nous allons montrer comment et pourquoi, à l'époque de Dien Bien Phu et des débuts de la Révolution Algérienne, on a fait de Gaston Dominici un assassin. Ça pourrait s'intituler Gast ou le Peau-Rouge occitan, victime de tous les mépris allénés au pouvoir central, sacrifié sur l'autel du tourisme.

LA MADONE DES ORDURES, NOSTRA DEI BORDILHAS

C'est l'itinéraire d'une famille de paysans à travers le delta. Contraints, comme tant d'autres, de vendre leur petite exploitation devenue « non rentable », la mère et ses deux fils partent avec une voiture d'occasion en



quête de travail. Elle s'installe sur le toit, dans son fauteuil, pour enfin voir son pays.

A Saint-Gilles, Joan joue à Raymond VI s'agenouillant, fouetté, pour éviter la croisade contre les Albigeois.

Aux Saintes-Maries, la mère en robe de mariée parle d'un mort précieux de l'autre côté de la mer, et salue les hommes d'exil.

A Fos, Peire rapporte le cadavre d'un ouvrier mort dans un accident.

Leur voyage s'achève quelque part au cœur de la Provence, sur un immense tas d'ordures (super-marché et champ de tir). Là où un voyage se termine. Un autre voyage commence.

PLATE-FORME D'EXPRESSION OCCITANE

Pour cet été nous avons décidé de faire de la place des Carmes, une plate-forme de l'expression occitane. Afin de mettre notre théâtre à la disposition des troupes, des poètes et des chanteurs occitans, afin d'avoir deux lieux et d'occuper tout l'espace pendant quinze jours nous avons accepté de rentrer dans le programme « officiel » et de jouer au Cloître des Carmes. Soit dit au passage, les notions de in et de off ne signifient plus rien. Tout est désormais in Avignon et in Occitanie. Il faut regarder le phénomène d'un point de vue radicalement différent. Nous sommes conscients que

ce renversement peut choquer certains de nos amis.

L'analyse que nous avons faite nous paraît la plus juste possible. Ce n'est pas le seul destin d'une troupe qui est en jeu. On le verra bien cet été.

Notre projet se fonde en premier lieu sur le principe de la conscientisation occitane. Voici quelles seront les lignes de force de cette plate-forme de l'expression occitane :

Nous présenterons des œuvres d'inspiration occitane, qu'elles soient en français, en occitan, ou bilingues.

Nous ferons de l'information sur la réalité passée et présente de l'Occitanie.

Nous diffuserons la presse, la littérature et le disque occitan, ainsi que le film.

Nous ouvrirons les débats au plus grand nombre afin que tout le monde soit au courant et que chacun parle.

Nous travaillerons en liaison directe avec les gens de la région et d'abord avec les habitants du quartier.

Nous offrirons des possibilités de participation à l'animation et à la création à tous les jeunes qui le voudront. Mais les places seront malheureusement limitées.

Et enfin nous définirons les tâches prioritaires à remplir pour la saison prochaine.

André Bénédetto.



La madona dei bordilhas

DETAIL DES ACTIVITES

Tandis que nous jouerons La Madone et Gastond au cloître, nous recevrons dans notre théâtre: le Teatre de la Carriera qui donnera La Guerra Del Vin, en alternance avec le Dom Esquichotte produit par le Grop Rescontre.

Du 15 au 24 juillet inclus, des débats publics auront lieu le matin; des ateliers de théâtre, journalisme, audio-visuel, fonctionneront en après-midi dans le but d'associer les jeunes à des productions; à 17 heures, des conférences, et à minuit, après les spectacles, des récitals poésie-chanson.

Il y aura aussi une maternelle.

La réalité occitane devrait ainsi être exposée dans sa plus grande totalité passée et présente; et, il faut le préciser, d'un point de vue occitan.

Le 14 juillet sera consacré à une fête internationale avec Tribune « culturelle » à 17 heures et bal des minorités à 21 heures. Pour tout renseignement, écrire au Théâtre des Carmes, place des Carmes, 84000 Avignon.



UNE NECESSITE ECOLOGIQUE RADICALE: QUE VIVE L'OCCITANIE OCCITANE!

Une humanité confondue dans un genre de vie unique est inconcevable parce que ce serait une « humanité ossifiée ». (Claude Lévi-Strauss). Or nous nous dirigeons sans mollir vers la rigidité totale. La civilisation de l'efficacité scientifique basée sur la notion de profit maximum étend ses ramifications partout: les Mexicains boivent le même coca-cola que les Malgaches, les habitations du type cages à lapins bétonnées couvrent la planète, on apprend à tous les enfants du monde une histoire falsifiée qui est celle des guerriers vainqueurs, et les dernières cultures originales s'effacent devant le pouvoir impérialiste de la télévision. Le monde est dirigé par quelques hommes dénutrés, voués à l'agitation perpétuelle, braçant sans fin quelques grands projets dont l'utilité (réelle ou supposée) finit même par leur échapper tant ils sont aliénés à l'idée de la compétition, esclaves du mouvement en spirale qu'ils ont créé. S'ils se perdaient tout seuls, nous serions prêts à leur pardonner. Mais ils entraînent avec eux le reste de l'humanité dont ils déterminent le genre de vie, le style de pensée, et bientôt la couleur du cercueil. Comment en sortir? En préservant son identité culturelle, en recherchant des racines ethniques authentiques, en niant le centralisme capitaliste (en France) qui nivelle, écrase et tout ce qui prétend lui résister (il peut employer la manière douce de la « récupération » au besoin). C'est ce que voudrait obtenir l'occitanisme. Mais voyons de plus près l'histoire de France.

Il est une colonie dont la France évite de parler, croyant sans doute, avec l'indépendance de l'Algérie, s'être acquittée devant l'histoire, de ses dettes coloniales. C'est l'Occitanie, le tiers de l'hexagone, 13 millions d'habitants. (1) Les impérialistes parisiens l'appellent « le midi » et préfèrent sourire de ses prétentions régionalistes qualifiées de folkloriques. Il est vrai qu'aujourd'hui, il suffit d'envoyer un aménageur du territoire la bouche en cœur pour promettre quelque usine ou piège à touriste dans l'espoir de calmer les autochtones. Il n'en a pas toujours été ainsi. Et les rois francs, appuyés sur l'inévitable christianisme, ont mis plusieurs siècles à conquérir par les armes une civilisation qui leur était — et de loin — supérieure.

OME D'OC AS DREIT A LA PARAULA I PARLA!

Frédéric Engels, qui ne connaissait pas encore le mot « occitan » écrivait: « la nationalité méridionale française diffèrait au Moyen Age de la nationalité du Nord tout au-

1) Petit début de biographie pour les curieux:

— Le petit livre de l'Occitanie, par une équipe du comité occitan d'études et d'action dirigée par Jean Larzac (Maspéro).

— Clefs pour l'Occitanie, Robert Lafont (Seghers).

— Petite encyclopédie occitane, André Dupuy, 15, rue F-Bazille, 34 Montpellier.

— L'occitanisme qu'es equo? Atelier occitan Peire d'Auvergha, 7, rue Victor-Hugo, 94190 Villeneuve - Saint - Georges.

— Occitanie libre, Parti nationaliste occitan, B.P. 232, 87006 Limoges.

tant qu'aujourd'hui la poïnaisse de la russe. Cette nationalité méridionale n'avait pas seulement atteint un développement éclatant. Elle se situait à la pointe du développement de l'Europe. Avant les autres nations elle disposait d'une langue bien formée. Sa poésie offrait à tous les peuples parlant la langue romane et même aux Allemands et aux Anglais un modèle alors inégalé. Dans l'élaboration de l'idéal chevaleresque elle rivalisait avec les Castillans, les barons du Nord et les Anglais. Pour l'industrie et le commerce, elle ne cédait en rien aux Italiens. En elle, ce n'était pas seulement rendu de grands services à la famille des peuples européens. Son apport est proprement illimité. Il ne s'agit pas de refaire ici l'histoire de France mais de faire l'histoire de l'Occitanie. Les barons francs et leurs croisés-paras toléraient mal ce foyer de subversion où les libertés communales remplaçaient la féodalité, où la tolérance raciale et religieuse faisait la nique au fanatisme chrétien, où les troubadours chantaient « l'amour » (mot occitan) tandis que les Francs ne connaissaient que « l'ameur » (le rut) et la ceinture de chasteté. La conquête, émaillée de nombreux massacres cathares, albiges, camisards, commença en 1137. Elle continue en 1973 avec les formes plus évo-

2) Dans ce numéro, l'Occitan André Bénédicto, auteur de très nombreux livres ou poèmes (P.-J. Oswald) et homme de théâtre, présente les « Rencontres occitanes d'Avignon ».

luées de colonialisme que sont les opérations Larzac, Grande-Motte, Aquitaine ou Fos - sur - Mer. Dans ce journal, écrit dans la langue des colons, nous allons donner la parole aux Occitans (2) pour essayer de montrer comment un retour à une réalité ethnique et culturelle définie (l'Occitanie) peut déjouer les pièges écologiques d'un centralisme qui n'est même plus français, mais européen, voir mondial avec l'exploitation des firmes multinationales (Fos) ou des armées de répression (camp du Larzac) (3). En se libérant, l'Occitanie n'arrangera pas les affaires de la Bourse ou celles du dollar. Mais elle peut apporter beaucoup à cette poussière de colonies rassemblées qu'est la France, à commencer par un « art de vivre » et un refus du stakhanovisme dont les « nordistes » feraient bien de s'inspirer. La science du bonheur de l'homme, l'écologie, y gagnerait.

Arthur.

3) N'est-il pas symptomatique que les hommes politiques les plus opposés aux réalités ethniques de l'hexagone soient en même temps les plus néfastes des « nationalistes »: Debré, Marcellin, Chaban-Delmas, Pompidou (ces deux derniers étant d'origine occitane, ô ironie!).



pour prier dans le train en le tunnel

« SCIENCE
ET BONHEUR DES HOMMES »

PAR LOUIS LEPRINCE-RINGUET,
de l'Académie française

(Flammarion, 26 F)

Pourquoi s'en prendre à Leprince-Ringuet ? Après tout, il n'est pas le seul de son espèce et Louis Neel en est un autre. Mais est-ce notre fait si nous posons le pied sur lui à tous les détours du chemin ? Louis Leprince-Ringuet, 72 ans, né à Alès (Occitanie) polytechnicien, supélec-tricien, prof à l'école polytechnique, de 1936 à 1969, titulaire de la chaire de physique nucléaire au Collège de France, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, président des Jeunesses musicales de France, président d'honneur de la Charte de la nature et de la revue « Energie nucléaire », collaborateur du « Journal du Dimanche » et de plusieurs journaux de province, représentant officiel de la Science à la télévision et à la radio, chrétien, fumeur de pipe. Un homme considérable.

À 72 ans, Louis Leprince-Ringuet pourrait jouir d'une retraite bien méritée. Ce serait peu connaître ce chrétien dur au mal, qui fait partie de ces pères de famille nombreuse, croyants mais aisés, qui traînent leurs rejetons à la messe le dimanche et les élèvent à grands coups de taloches salvatrices en se signant avant de cogner : « c'est pour ton bien, mon enfant, et que je ne te reprenne pas à faire semblant de prier ». Homme éminent, moraliste intraitable, écrivain infatigable. Louis Leprince-Ringuet a donc entrepris de montrer à la jeunesse les voies de la sagesse (1). Qui se résument à cette équation enfantine : Bonheur des hommes = Science + Foi. C'est-à-dire : primauté de la recherche rationnelle et s'il y a des bavures, c'est pas grave. Dieu arrangera ça. L'avenir est donc entre les mains de la jeunesse : « les gouvernements,

écrit-il, agissent en fonction de leur opinion publique. Il faut que la base les pousse, et la base pour les sujets concernant l'avenir de l'humanité, ce ne sont pas les vieux mais les jeunes. Ils sont les plus nombreux et leur capacité de penser et d'action est considérable... » (« Science et Bonheur des hommes », page 229). Mais, hélas, depuis mai 68, on a vu apparaître « des sectes doctrinaires qui considèrent la réalité sans la moindre objectivité. Par désir de dénigrer aux yeux du public les nouvelles orientations de la technique nucléaire, leurs adeptes travestissent les faits et démolissent tout de façon systématique. » Ce sont, l'auteur vise Fournier et « Charlie-Hebdo », des dénigriers qui pourrissent la jeunesse, l'intoxiquent, et l'entretiennent dans le dégoût » (p. 249), en lui répétant : « tout est con, tout est con ».

Eh bien non, mon cher Louis, essayons pour une fois de parler gentiment sans se traiter de jeune ou de vieux con. Je n'aurai pas l'impudence de causer science à un éminent savant. Vous ne le supporteriez pas. Je laisserai aux prix Nobel qui doutent de la sécurité des techniques nucléaires (Alfven par exemple) le soin de vous rappeler, au hasard d'un congrès, les vertus de la prudence et la primauté de la santé publique sur le Profit. Parlons plutôt foi chrétienne. Moi aussi, j'ai tâté la mamelle divine. Messe obligatoire tous les jours pendant cinq ans. C'est vous dire si j'ai eu le loisir d'en étudier avec soin la déontologie. Je peux me tromper, mais je pense qu'un chrétien trouverait vain de collectionner reliques et breloques honorifiques et plus conforme à sa foi d'en refuser l'octroi. S'agissant d'un domaine aussi inquiétant que celui de la fission de l'atome, un chrétien partirait du point de départ (Hiroshima), pour trouver cette énergie un tantinet suspecte et se donner les gants d'en inspecter soigneusement les aspects « civils ». Le savant que vous êtes, n'ignore pas les à-côtés militaires de la fission de l'uranium et le chrétien que vous êtes doit logiquement con-

damner le force de frappe nucléaire et sa dissémination dans le monde.

Il est vrai que vous n'êtes pas un chrétien ordinaire mais un chrétien scientifique, comme ce cardinal américain, Spellman, qui bénissait les bombardiers-porteurs de la civilisation-occidentale et du message divin au Nord-Vietnam. Vous ne bénissez pas la bombe, certes, vous donnez l'absolution au développement d'une industrie dangereuse, para-militaire, contestée dans les pays où le peuple peut encore se faire entendre et où les experts ne sont pas liés de trop près aux puissances d'argent au pouvoir. Mais laissons cela. L'électisme de votre pensée nous pousse plus loin.

Poursuivons l'étude de vos raisonnements chrétiens sur le bonheur. Vous écrivez page 23 de votre dernier livre : « Grégoire est l'existence des grands ensembles, des mégapoles. Le prix Nobel, l'académicien, le professeur, se retrouvent avec les autres citoyens sans qu'il soit possible de les distinguer... on devient indiscernables... un peu comme des soldats sans grade, tous identiques. Même le prêtre se confond avec l'O.S., sauf qu'il est souvent moins soigné dans son accoutrement. » Moi, si j'étais chrétien, j'écrirais pas ça. Je dirais plutôt : « c'est le prix Nobel et l'académicien qui se confondent par l'accoutrement » (Larousse : habillement bizarre et ridicule). Un chrétien affirmerait-il enfin que « la lutte des classes est un phénomène d'agressivité qui rend les hommes révoltés, hargneux, donc malheureux ». Vous ne précisez pas, cher maître, si ce sont les O.S. ou les académiciens que la lutte rend malheureux mais on devine qu'il s'agit des seconds en lisant plus loin cette forte sentence : « Les pauvres sont plus heureux que les riches car ils peuvent se dépasser dans la lutte... » Les veinards !

Allez, fermons le ban. Item issa est. Adieu Louis. Tu vas te présenter bientôt tout nu devant le grand barbu. Rappelle-toi mes conseils :

1) Il est notamment le préfacier du livre « S.O.S. pour la planète Terre, message écologique à tous les enfants du monde » (Editions RST).

attendant

humilité d'abord. Et que Jehovah ait ton âme! Enfin, si l'objet l'intéresse!

Arthur.

EPITAPHE

Je dois être vraiment naïf, car, l'étendue de la saloperie humaine, j'en reste toujours sur le cul. J'avais à peine fini de lire ton bouquin et d'écrire ces lignes que déjà j'avais des remords. Je me disais, il est peut-être sincère, voire honnête. Et puis j'arrive chez des potes qui regardaient « la France défigurée » à la télé, le 10 juin. Sujet: les centrales nucléaires sont-elles dangereuses? Ben, mon vieux, ce Péricard, quel sens de l'information libre, quelle grande honnête figure journalistique. A sa gauche, les opposants, quelques pêcheurs inquiets de la radioactivité des rivières. A sa droite, les partisans, de nobles fonctionnaires encravatés, documentés, sérieux, affirmatifs: tout est résolu, aucun danger, la Science veille. Et le bouquet final, une personnalité impartiale, objective, un arbitre, le Professeur Louis Laprinco-Ringuet vous parle. Et tu t'es prêté à cette escroquerie intellectuelle, toi le porte-chapeau patenté de l'industrie nucléaire. Tu as osé ne pas dire un mot du moralisme suédois et oublier les personnalités scientifiques elles aussi opposées à l'atome « pacifique », tu n'as pas craint d'affirmer que la radioactivité des réacteurs en service n'avait fait aucune victime à ce jour. Les contestataires, as-tu bégayé, car tu étais ému, c'est dur, le rôle de Scapin, comme ça, au débotté, pour un amateur: les contestataires sont « politiques ». Hou, les vilains, ils veulent détruire la société. Ça, au moins, c'est bien vrai. « Ta » société du profit maximum, de la fourberie sincère, de l'information déformée, des experts lénifiants des centrales nucléaires du bonheur, du plutonium-force de frappe, des Leprince-Ringuet vous parle, dormez braves gens, cette société des O.S. accourus comme des curés et qui savent pas leur bonheur de pas être académiciens.

cette société aux aisselles pas propres, on en veut pas, c'est sûr. Attention, Louis, à force de mentir à la télé tu vas finir par énerver les non-violents. Ils vont aller se moucher dans tes oreilles.

LA DIMENSION CACHEE (Edward T. Hall)

L'étude de la notion d'espace est le sujet de « La dimension cachée » de Edward T. Hall. Malthus pensait que la population devait être restreinte en fonction des possibilités de production de nourriture. Hall démontre que, dans une aire donnée, une groupe d'animaux à qui on offre de la nourriture en abondance ainsi que des conditions correctes d'hygiène dégénère lorsque le nombre des individus dépasse un certain niveau. Il est donc amené à introduire le concept d'espace critique, limite nécessaire à la survie d'une colonie dans de bonnes conditions. Le cas des crabes Hyasanenus est à ce sujet intéressant: avec le surpeuplement, leur agressivité augmente, et lors de la mue, les premiers qui perdent leur carapace dure sont dévorés par leurs congénères. Le surpeuplement des colonies de rats cause un stress qui conduit les individus à des aberrations du comportement que l'auteur nomme cloaque comportemental (perturbations relatives à la nidation, aux conduites de séduction, à l'activité sexuelle, à la reproduction et à l'organisation sociale). A côté de ces troubles psychiques, Hall note des troubles physiologiques: tumeurs et organes lésés chez les rats, et chez tous les animaux stressés par le surpeuplement, hypertrophie des glandes surréna-

les. Ces troubles psychiques et physiologiques ont pour conséquence un abaissement du taux de natalité et une forte augmentation de la mortalité. L'auteur conclut à l'existence d'un servomécanisme endocrinien qui régule la population. Pour cerner plus précisément cette notion d'espace critique pour l'animal, il faut faire intervenir la notion de territorialité: chaque individu délimite et défend un territoire personnel. Ces territoires, ainsi que les « bulles » inoccupées qui les séparent sont mesurables. Il est donc possible d'établir des normes d'espace en fonction des espèces.

Il existe des normes d'espace pour les animaux. On peut se demander s'il en existe aussi pour l'homme. Si pour les animaux n'interviennent que des facteurs biologiques stables d'une colonie à l'autre, pour l'homme, s'ajoutent des facteurs culturels variés, qui déterminent notre perception de l'espace: inconsciemment, le vécu est interprété en fonction d'une culture, cette interprétation ayant un caractère contraignant. L'auteur mène donc une étude comparée des cultures et de la structuration de l'espace par ces cultures, et conclut à l'impossibilité d'élaborer des normes universelles d'espace. La violation de la norme d'espace critique pour une culture donnée, à une époque donnée, conduit chez l'homme comme chez l'animal à un état de stress et à une réduction de la population. L'auteur donne l'exemple de l'épidémie de peste qui ravagea l'Europe de 1348 à 1350. Cette période était marquée par un très fort entassement dans les villes. L'épidémie qui décima le quart de la population européenne ne prit fin qu'avec des transformations sociales et architec-

turales qui réduisirent considérablement la tension humaine. L'état de stress dû à la surpopulation aurait donc rendu les individus plus vulnérables à la maladie. Il semble donc qu'il existe dans le cas de l'homme, comme dans celui des animaux, une régulation endocrinienne de la population liée au manque d'espace. Ces faits devraient servir à comprendre et à repenser le problème urbain actuel. Mais si l'étude des phénomènes de surpeuplement chez l'animal est approfondie, les conclusions de l'auteur sur l'entassement humain déçoivent. Les symptômes de l'état de stress ne sont pas décrits: l'entassement des villes, et ses conséquences, en particulier la délinquance sont-ils des indicateurs d'un début de cloaque comportemental? Suffira-t-il d'un nouvel urbanisme, même tenant compte des différences ethniques pour résoudre le problème ou faudra-t-il favoriser une stabilisation démographique? Devant l'augmentation de la population urbaine, l'auteur note: « La question qui se pose est donc de savoir jusqu'à quel niveau de frustration sensorielle on est autorisé à descendre pour caser les humains ». Son but semble donc plus un réajustement au jour le jour qu'une remise en question fondamentale du problème urbain. A l'heure des solutions, Hall se contente d'un conservatisme décevant: proposer comme modèle pour les cités américaines, les villes européennes comme Paris, Londres et Stockholm, parce qu'on peut encore y marcher, et que nos trottoirs favorisent les contacts humains semble pour le moins dérisoire. C'est dommage car l'ouvrage aurait alors été passionnant de bout en bout.

Callagh.

Pourquoi nous, quelques femmes du M.L.F.,
on est là ? C'est tout bête :
La Gueule Ouverte nous a proposé une page.
Et puisque ça ne nous arrive pas souvent
(et eux, ça les arrangeait aussi :
ras-le-bol de l'écologie (*) !), on a accepté.
Paraît-il, il n'y aura pas de censure
En plus, on nous paie.
On prend le fric pour louer une permanence.
A propos, c'est urgent :
Qui connaît un local avec téléphone ?
Ecrivez-nous.

ELLES CAUSENT, LES FEMMES DU M.L.F

avortement: une réforme d'homme

A Grenoble, même l'abbé Oraison était avec Annie Ferrey-Martin, l'avorteuse. Et dans « Le Monde », c'est la revue des opinions de tout bord. Des autorités médicales nous sortent la meilleure : un petit essai d'avortement libre pendant cinq ou dix ans, après on avisera... Si nous, les petites femmes, sommes bien sages et faisons des enfants quand même, ces Messieurs se laisseront peut-être attendrir. Et nos camarades de la ligue communiste, jusqu'à présent plutôt experts en « contradiction principale » (c'est-à-dire : lutte de classe = lutte entre mâles et non lutte secondaire des « petites bourgeoises ») prennent, bien haut, position en faveur de l'avortement libre. Bref : tout le monde a son mot à dire sauf le M.L.F. Où sommes-nous ?

Nous avons derrière nous deux ans de luttes quotidiennes, des « dépannages » de femmes, des discussions sur les marchés, dans les quartiers, et sur les lieux de travail (grands magasins, postes, lycées etc.), des sketches et des chansons... Depuis, les choses ont changé dans notre conscience.

Nous avons compris qu'en vérité, cette société a un intérêt évident à ce que les femmes avortent ! La preuve : on nous laisse faire. Bobigny n'était pas nécessaire pour que les juges n'en veulent plus, cette fois. A côté des milliers de femmes, qui avortent quotidiennement, il y a depuis longtemps « seulement » 200 à 300 femmes condamnées chaque année à des amendes. Les femmes avortent donc dans la complicité de la société toute entière.

Pourquoi alors l'avortement est-il interdit ? Pour qu'on avorte dans la

honte et la peur ? Pour nous culpabiliser. Pour nous humilier. Pour nous rendre dépendantes des médecins qui veulent bien nous donner l'argent pour l'Angleterre (dans le meilleur des cas...) Dépendantes enfin de la grâce de cette société qui ne nous met pas en taule !

La réforme que le pouvoir nous prépare ne changera rien ! La raison d'être de l'interdiction de l'avortement, « maintenir les femmes sous la tutelle des hommes ! » restera. Il faudra encore trouver des prétextes pour avorter : de bonnes raisons « psychologiques », être en danger de mort ou avoir été violées. Une commission d'inconnus va se permettre de juger et de décider pour la femme, si elle doit ou non devenir mère. Et cela dans une société où être mère ne veut pas seulement dire « accoucher », mais ensuite être la première responsable, psychologiquement et matériellement, pendant vingt ans.

Car ce sont les mères qui entendent pleurer les enfants, la nuit, qui les habillent et les nourrissent, qui les entraînent dans les jardins d'enfants, qui les conduisent à la crèche et à l'école. Ce qu'on appelle aujourd'hui maternité, c'est un esclavage, pour lequel on nous a bourré le crâne. Mais qui en profite ? La société (société d'homme et société de classe) et chaque homme individuellement en tant que père.

Et il y a plus. La crainte d'une maternité non voulue a mutilé notre sexualité. Nous les femmes, pendant, on ne pense qu'à ça... S'ajoute notre réduction à une machine à pondre ! La seule justification des rapports sexuels pour les femmes a été jusqu'à maintenant la procréation. Car le droit d'être femme passe toujours par le devoir idéologique d'être mère (ex. : on a catalogué Simone de Beauvoir en tant que femme qui refuse pour elle la maternité. A-t-on jamais demandé à Sartre pourquoi il ne voulait pas devenir père ?) La maternité reste notre « réalisation suprême », don-

nant prétexte à notre exploitation domestique et notre sous-qualification professionnelle.

De la soumission sexuelle et de la maternité-esclavage nous ne serons pas débarrassées par une réforme, ni même automatiquement par une libération totale de l'avortement. Nous ne sommes pas dupes. Nous savons très bien, qu'après tout, une fois que les hommes auront compris leurs intérêts, ces « nouvelles libertés » peuvent même se retourner contre nous : Avec la pilule, l'avortement libre et une éducation sexuelle orientée strictement vers l'hétérosexualité pénétrante, ils pourront mieux et plus nous baiser ! Les femmes auront moins peur et seront plus disponibles à la volonté des hommes — sans pour autant se réaliser elles-mêmes.

C'est pour cela qu'il faut poser la lutte pour la libération de l'avortement, aujourd'hui et ici, dans une perspective radicale, ça veut dire : allant jusqu'aux racines du problème ! Ce qui était important et nouveau à Bobigny était moins l'acquiescement de Marie-Claire (dont nous nous réjouissons), que le fait qu'elle et sa mère n'avaient plus honte. Marie-Claire et Geneviève Chevalier portaient la tête haute

devant le juge et exigeaient le choix libre de la maternité. C'est ça qui compte : la prise de conscience des femmes.

On ne peut parler de libération de l'avortement, sans parler de libération des femmes !

La bataille contre l'interdiction de l'avortement devient du pur réformisme et du cynisme pour nous, les femmes, lorsqu'elle est limitée à l'aspect purement juridique. (Cheval de bataille de maître Halimi, toujours prête à se désolidariser des femmes et médecins en lutte, quand ça ne sert pas à sa carrière, comme c'était par exemple le cas pour la manifestation à la veille du procès de Bobigny, où les femmes se faisaient matraquer par la police ; ou pour les médecins de Grenoble, qui avaient annoncé un avortement, connu par le public).

L'interdiction de l'avortement, c'est plus qu'une injustice sociale, c'est une loi d'homme ! Et une réforme d'homme !

Voilà pourquoi notre lutte ne peut pas s'arrêter là : l'avortement libre ne peut être qu'un jalon dans notre libération.

Des femmes du M.L.F.

on baise
par
solitude



Extrait du « Nouvel Observateur » du 21 avril 1973 :

... je n'avais personne en vue. Je ne voulais pas la pilule pour faire l'amour avec un garçon que j'aimais mais pour aimer un garçon avec qui je ferais l'amour.

— Ou'est-ce que tu veux dire ?

— C'est simple, tous les garçons veulent faire l'amour. Si les filles ne veulent pas, ils sortent une ou deux fois avec elles, puis ils les laissent tomber. La fille sort avec un autre garçon et ça recommence. Comme ça, on ne peut pas s'aimer. Mais si on fait l'amour, ça dure longtemps et on s'aime.

— Longtemps, c'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, un mois, deux...

scum poem

Ils s'avancent
pas pour longtemps, dit-elle
Salivant leur haine impuissante
Leurs corps grimacent
La fumée grince
Et leurs voix s'étranglent
Ils crient MAMAN
Mais ça ne sort pas
Ils ont peur
Ils vont pisser
Ils se rhabillent en vitesse
Mais ils oublient le pourboire
Leur braguette craque
Mais la nourrice n'est pas là
La bonne non plus, la femme non

[plus
Il ne reste plus que les copains
qui l'ont craquée aussi
QUE FAIRE ?

lire Marx

De la *Juste Contradiction dans la
Production de Vêtements masculins*
Cf. chap. III p. 58 à 72, éditions
Burton of London N. Y., 1952
Mais papa Marx n'avait pas tout

[prévu

L'oncle Sigmud non plus
Le jeune est parti en vacances
avec sa dulcinée
Il laisse vivre les moulins hollandais
Le pain complet a augmenté
QUE FAIRE ?

voter pour le programme commun
en vente dans cette salle
et n'oubliez pas le guide bleu en

[sortant

Mais hélas le programme n'a pas

[tenu

Il a glissé subrepticement
Au fond de la doublure
en soie frocée

ALORS QUE FAIRE ?

(à chanter sur l'air de...

Papa Marx a raté

L'oncle Sigmud pas marché

Le jeune avorté

Le programme a glissé

Ah mon dieu qu'est embêtant

d'avoir le zip cassé

ALORS QUE FAIRE ?

Ils eurent à peine le temps d'y

[penser

Que soudain ils virent surgir

[derrière les parés

les hordes déchainées du SCUM

fuchées sur leurs ballets en fugue

la culette à la main

la cisaille de l'autre

et des you you plein la gorge

(à chanter sur l'air des

Feuilles mortes...)

Les glandes mortes se ramassent

[à la pelle

c'est l'automne des oppresseurs

même le M.L.F. n'inventerait pas ça!

Extrait du « Monde » du 13-
14 mai 1973 :

MADAME, J'AI BESOIN DE VOUS

Le journal de la visite médicale, édité par le
Syndicat national professionnel autonome des
délégués-visiteurs médicaux, a publié dans
son dernier numéro, le texte d'une lettre
adressée par la direction d'un laboratoire
pharmaceutique aux épouses des visiteurs-
médicaux salariés de cette entreprise. Voici
ce texte :

Madame,

Ma démarche va peut-être vous surprendre,
aussi vais-je justifier ma correspondance.

Le travail de visiteur médical est une tâche
difficile et souvent fort épuisante, tant sur
le plan physique que sur le plan psycholo-
gique.

Convalsoire pour faire prescrire est un art
délicat qui répond à certaines règles, et
aussi à beaucoup d'obstination.



Votre époux est en train de livrer une dure
« bataille », car nous devons à tout prix
redresser les ventes de nos produits.

J'ai besoin de tout son engagement, de toute
sa foi et de tout son dynamisme.

Je sais que je peux compter sur son sens
du travail bien fait pour envisager des jours
meilleurs à notre spécialité.

Vous avez un rôle important à tenir dans
cette opération, et je prends la liberté de
vous demander votre participation.

Après une journée bien remplie, durant la-
quelle votre époux se sera battu pour assurer
la production de nos produits, il aura
besoin de toute votre compréhension et de
tout votre dévouement qui, je le sais, est
grand.

Plus que jamais, essayez de lui apporter la

meilleure ambiance pour qu'il soit encore
plus convaincant le lendemain et plus dyna-
mique face aux prescripteurs.

Grâce à vous, il gagnera peut-être le con-
cours de vente régional... et je suis per-
suadé qu'il vous fera profiter de cette prime
fort substantielle. A la veille du printemps
et à l'approche des vacances, ce ne sont pas
les occasions de dépenses qui manquent...

En outre, et c'est le plus important, vous
aurez la chance d'avoir un époux encore
plus souriant, encore plus fier d'être parmi
les meilleurs.

La victoire donne toujours la joie de vivre...
Ai-je été assez persuasif ? Je le souhaite
dans votre intérêt comme dans celui de
notre société.

Je vous prie de croire, Madame, à l'expres-
sion de mes salutations.



tante Sophie vous répond

jeu de jambes ? Aidez-moi !...
Marilla.

Le meilleur moyen de vous ad-
der n'est-il pas de vous recom-
mander la lecture de *San Anton*,
le galant commissaire qui
affole toutes les « nanas » sans
jamais se laisser « agraffer » car
il doit rester libre. Sa profes-
sion l'exige. La vôtre (celle
d'épouse) exige... la fidélité. Est-
il permis de vous le rappeler ?
L'amour n'est pas un jeu de
jambes, le mariage n'est pas un
chiffon de papier.

(« Elle » du 24 mai 73)

Tante Sophie :

Votre commissaire, Madame, se défile. Il ne veut pas s'embarasser
d'une maîtresse et se comporte comme un salaud. En vous attachant
à lui, vous deveniez une charge. Il n'a pas eu le courage de vous le
dire et a agi en égoïste qui ne pense qu'à son propre plaisir (la
partie de jambes en l'air...). Ne prenez pas l'histoire au drame, cet
homme n'en vaut pas la peine. J'imagine que vous n'êtes pas la
première qu'il largue de cette façon. Il vous a traitées en « objet
sexuel », et rien de plus. Je lui conseillerais la masturbation et, à
vous, de trouver un amant (ou une amante) plus disponible et plus
sentimental(e).

J'ai 21 ans

J'ai 21 ans. Je suis brune avec de
grands yeux verts. Je suis belle.
Hier, j'étais assise dans un square
avec mon amour. Il faisait beau.
J'étais heureuse. J'avais envie de
chanter, et mon cœur débordait de
tendresse pour mon amour. J'au-
rais dû approcher mon visage du
sien... Je ne l'ai pas fait. Je suis
tarée.

Je suis homosexuelle.

Sur le banc d'en face, il y avait
un couple. Jeunes, gais, ils s'em-
brassaient, s'enlaçaient. Naturelle-
ment. Eux, ils ont et prennent le
droit. Eux, ils sont hétéros.

Rendez-vous compte, l'homosexua-
lité n'est pas seulement un fléau
social, une perversité, une honte.
Elle est plus. Elle est la confron-
tation quotidienne, partout, à cha-
que pas, avec cette institution :
l'hétérosexualité.

Pour nous, les lesbiennes, il n'y a
pas de printemps public.

Moi, je ne peux jamais tenir la
main de mon amie. Je ne peux pas
la regarder tendrement. Je ne peux
pas la serrer dans mes bras. Si
je me dis merde ! et après tout...
les gens se retournent : « Sale
gouine ! » « Alors les chéries, on
s'aime ! » « Laquelle des deux fait
le mec ? » (ça, c'était hier) Ou
alors : « Il vous faut au moins un
homme. Continuez, ça nous pisse ! »
Ce n'est pas bien méchant, vous
me direz. Non, c'est parce que
nous, les homosexuelles féminines,
on n'existe même pas. On
n'est même pas vraiment mépri-
sées, on est récupérées ! C'est dé-
gueulasse ! On en a marre ! Faut
vous rappeler qu'après tout, vous
êtes plus tarées que nous. Vous
avez obéi sagement à l'exigence
socio-culturelle de cette société.
Nous, au moins, on s'est révoltées,
même si c'était pas toujours
conscient. Et moi, j'ai compris.

Marie-Laurence.

ATTENTION: SCIENCE-FICTION

Pour lire au feu rouge en attendant que ça explose.



par ANDRESON

Élaborant une sorte de communisme agraire promis à un sain développement écologique - même si la petite note amère vient rompre, en fin de roman, cet enthousiasme naïf : les survivants fabriquent aussi des balles, car il faut bien se défendre, n'est-ce pas, contre d'autres survivants mal intentionnés... Un autre bouquin récent, britannique cette fois, *Le jour des fous*, exploite le même sujet, à part qu'il y a à la base une astuce qui vaut son pesant de neutrons : ici, ce n'est pas une bombe qui trucidé la population, mais des radiations solaires agissant sur le cerveau, qui tuent tous les gens "normaux" et ne laissent survivre que les "anormaux" (artistes, marginaux, maniaques, homosexuels, ect...). Moralité : le monde nouveau appartient à ceux qui étaient rejetés dans l'ancien monde ! L'auteur a un solide sens de l'humour, mais l'ambiguïté joue en sens inverse que pour *Malevil*, et tout va de mal en pis chez les "fous" car s'il y en a qui veulent rebâtir un monde juste, d'autres sont de dangereux fascistes, et à la fin, ce ne sont pas des balles qu'on fabrique, mais des tanks. Comme quoi la fin du monde peut aussi bien changer les structures de pensée que les reconduire...

Vous avez remarqué ? La G.O. s'appelle aussi, avec un grand à-propos, "le journal qui annonce la fin du monde"... La fin du monde, ça nous projette tout de suite en pleine science-fiction, même si c'est une SF à court terme. Car je ne vous apprendrai rien, même à vous, pauvres ignares qui n'en lisez jamais (de SF), en rappelant que la littérature d'anticipation a souvent (est souvent) été à la traîne de fins du monde particulièrement réjouissantes. C'est normal : imaginer la fin de la Terre bien au chaud dans son fauteuil, et en plaçant l'événement à une distance confortable dans le futur, ça vous excite les cellules grises, et comme auteur, et comme lecteur. A partir de 1945, cependant, la fin du monde est devenue une probabilité beaucoup plus matérialisée, à cause de certaine explosion en terre nipponne.



On a donc vu fleurir les romans dits d'holocaustes nucléaires, autre manière plus directe et plus saignante de se faire frissonner, en se projetant dans une réalité connue et possible. Et il faut bien croire que la hanse de la bombe a gardé son impact, puisque les romanciers continuent à piocher dans cette riche mine. Ainsi Robert Merle (qui avait déjà touché à la SF politisée avec *Un animal doué de raison*, extraordinaire bouquin sur l'utilisation militaire des dauphins - que je vous recommande chaleureusement), nous raconte dans *Malevil* la survie d'une poignée d'individus qui ont survécu à l'explosion d'une bombe au lithium (donc "propre" selon l'auteur - ce qui évite d'avoir à parler de radiations), et qui essaient de réorganiser leur vie dans une France brûlée et déserte. En réalité, ce n'est pas tant à la



fin d'un monde que nous assistons, mais à la naissance d'un autre. Car vous avez bien pigé le truc ? Lorsqu'on décrit une fin du monde, on le fait forcément du point de vue des survivants. Donc il y a des survivants. Donc, en vertu de l'effet de projection et d'identification, le lecteur se sent survivant de la fin du monde de toutes les fins du monde possibles ! C. Q. F. D. ... Ce qui veut dire que *Malevil*, livre a priori pessimiste, se lit, au bout du compte, comme un bouquin prodigieusement optimiste, grâce à ce tour de passe-passe psychologique : on y voit en effet les survivants construire un monde meilleur, délivré de la pollution, des tabous (liberté sexuelle de rigueur), de l'argent (on est revenu au troc) et

→ pour savoir la suite, remontez en haut de la colonne de gauche. Lucile mise en page dequinique!



- MALEVIL, de Robert Merle (Gallimard)
- LE JOUR DES FOUS, d'Edmund Cooper (Marabout)

ALLER ET RETOUR... ...SANS ORDONNANCE

« Il y a une médecine qui guérit et il y en a une qui achève et qui assomme. Il y a la médecine qui assomme l'organisme à doses mortelles de médicaments, comme si nous n'étions qu'un ensemble de réactions chimiques dont le désarroi peut être efficacement combattu par d'autres réactions chimiques, et il y a la médecine qui n'a pas la prétention d'agir sur l'organisme mais sur la vie, dont l'organisme n'est que le symbole et le soutien. »

C'était une citation d'Antonin Artaud (Œuvres complètes, tome 8).

Nous allons donc ouvrir dans nos prochains numéros, le procès d'une science médicale vendue à la loi du profit (labos pharmaceutiques) ou de la compétition absurde (greffes du cœur), tandis que le malade — mais, qu'est-ce qu'un « malade » aujourd'hui ? — se livre pieds et poings liés à Dieu-le-père-toubib. Vaccinations obligatoires, radioscopies obligatoires, médicaments obligatoires, antibiotiques à gogo, opérations d'une opportunité douteuse, nous sommes sous le règne de la contrainte, de l'incapacité à se prendre en charge soi-même, du mal abandon au « spécialiste »

Voici donc aujourd'hui, pour lancer ce débat, deux lettres de toubibs. Si vous avez envie de l'ouvrir également, à vos crayons !

LA CHIMIOTHERAPIE VOUS ENTUBE

Je suis interne dans un hôpital, dans un service de psychiatrie.

Je voudrais vous parler du seul problème que je connaisse un peu, parce qu'il a trait à mon boulot, c'est le problème des médicaments.

Le problème avec les médicaments, c'est que les gens y croient énormément. Alors, quelques médecins, et étudiants en médecine commencent (enfin !) à se poser des questions, ce sont les gens, les « malades » qui nous en redemandent. On s'en aperçoit quand on remplace un médecin pour un mois... les gens viennent avec leur petit bout de papier où sont griffonnés les noms des médicaments qu'ils prennent, ils vous tendent ce papier sans un mot. Ça veut dire : « Renouvelez-moi l'ordonnance, docteur ! » Il m'est arrivé alors de mettre en doute l'utilité de cette longue liste de cachets, pilules, gouttes, et autres comprimés. Eh bien, les gens ont protesté : « Mais, le docteur X... (celui que je remplace) me les a prescrits ». Donc, vous n'avez qu'à faire comme lui ! Alors, comme on n'a pas le temps de discuter parce qu'il y a encore vingt personnes dans la salle d'attente, et qu'on est trop débutant pour savoir quoi faire, on renouvelle l'ordonnance. Trop débutant ? oui... mais aussi trop ignorant. Car j'étais dans ma dernière année d'études et j'ai constaté qu'à part certains diagnostics que je sais faire, et certains médicaments que je connais bien, j'étais très embarrassée devant tous les malades intermédiaires, patraques, psychosomatiques, anxieux, ceux qui ont des insomnies, ceux qui, depuis dix ans prennent des tas de trucs, pour dormir, pour aller à la selle, pour ne pas grossir, pour être moins anxieux etc.

Ce qu'il faudrait aux médecins pour avoir le temps de s'occuper de ce genre de malades ? Il leur faudrait d'abord du temps, ce qui suppose, non pas « davantage de médecins », solution toute faite et facile, mais toute une réorganisation de la médecine (supprimer la médecine libérale, le profit en matière de santé, que les gens

apprennent un peu à se soigner eux-mêmes), il faudrait aussi une autre société pour que les gens n'aient plus besoin de ces curés chimiques que sont devenus les médecins.

Et puis des notions en diététique, en hygiène, en psychologie : j'affirme qu'un an d'études de psychologie (connaître le minimum de ce que Freud a découvert) serait plus utile au médecin moyen, que ces années passées sur la physique et la chimie : Ces deux matières devraient être vues en vitesse, un peu comme on fait la psycho, dans la plupart des facultés ! Mais j'entends d'ici les profs hurler ! Dommage... Ce sont encore les malades qui font les frais de cette politique... Oui, je suis convaincu que dans le problème des médicaments, l'un des points névralgiques essentiels c'est, en fait, l'ignorance des médecins eux-mêmes. C'est ce vague que les laboratoires exploitent à fond : car si on n'entend jamais parler des labos au cours de nos études (sauf vers la fin) on est brusquement envahi, dès qu'on commence à exercer (à l'hôpital ou ailleurs) par les représentants. Un représentant, ça présente bien ! Mais quand ça s'adresse uniquement à des médecins, alors là, c'est une de ces pommades qu'ils vous passent ! Ils savent manier la flatterie, doser exactement l'amabilité, l'ironie, la touche discrète « Je ne veux pas vous déranger, vous êtes tellement occupé mais rappelez-vous X... ou Y... excellent médicament de toutes les insuffisances hépatiques (faiblesses du foie), etc.

Le baratin, ça y va. Et puis aussi le poudre aux yeux, l'exposé pseudoscientifique, auquel se laissent prendre, je crois, au moins 90 % des médecins, surtout les jeunes. Pseudoscientifique, parce que les labos ne craignent pas de truquer en leur faveur les résultats d'une expertise, de modifier des termes dans les notions vraiment scientifiques qu'on a sur un produit : de sorte



qu'il paraît agir sur tout un groupe de maladies, alors qu'il n'agit que sur une; ou alors sur la cause de la maladie, alors qu'il n'agit que sur le symptôme.

Pseudoscientifiques aussi parce qu'ils jouent sans arrêt sur la nouveauté (comme pour une marque de lessive), alors ils inventent carrément « des modes d'action révolutionnaires » etc.

LA SEDUCTION DU CORPS MEDICAL

C'est une publicité assez particulière, parce qu'elle s'adresse, non pas au consommateur directement (sauf pour les produits en vente libre) mais au prescripteur, l'intermédiaire, le médecin, qui fait l'objet d'une pression considérable.

1. Il n'existe, en France, aucune revue médicale qui ne soit pas financée par les laboratoires pharmaceutiques, avec une très forte participation.

2. Ensuite, l'immense majorité des congrès, soi-disant scientifiques, et même de l'enseignement post-universitaire (qui doit servir au recyclage des médecins installés) est financé avec une large participation des labos.

3. Les labos nous inondent de cadeaux, surtout les jeunes médecins et les internes. A l'hôpital, les internes choisissent souvent les médicaments à donner. Les labos le savent. Les médecins de ville utilisent ce médicament, parce qu'on le donne à l'hôpital. Alors les labos sont extrêmement généreux avec les internes: ils leur payent très volontiers des gueuletons à quarante mille ou cent mille francs la soirée (pour un petit internat de province!), des abonnements à des revues médicales ou non. (« Lui », « l'Equipe » : les internes ne sont pas vraiment des intellectuels, et drôlement bornés dans l'ensemble!) Ils donnent des sommes souvent considérables pour que les internes et les médecins chefs expérimentent (dans des conditions juridiquement valables, mais écologiquement très discutables) un médicament nouveau à l'hôpital. Inutile de dire que les résultats de l'expertise ont intérêt à être favorables au produit. Sinon? Eh bien, sinon, les labos modifient les résultats, et c'est tout, ils ne reviendront pas dans cet établissement pour une nouvelle expérimentation! Qu'est-ce qu'ils nous payent encore? Des bouquins, des blocs d'ordonnance imprimés par leurs soins (avec des intercalaires publicitaires, évidemment) des échantillons, ça c'est encore le plus facile, j'allais oublier, divers gadgets. Tous ces bouquins magnifiques, très clairs, avec des photos, des croquis, qu'on ne pouvait pas se payer en librairie quand on était étudiant et qu'on en avait besoin, les labos nous en offrent l'équivalent quand on est installé.

Ils offrent aussi des bourses d'études, des prix aux étudiants qui ont bien réussi... enfin je pourrais continuer la liste...

4. Il faut savoir également, qu'il y a en France, un visiteur médical pour dix médecins, ce qui est énorme: quand j'ai fait mon remplacement j'en voyais un ou deux par jour, de ces espèces de minets bien polis, bien éduqués, bien flatteurs, qui essayaient de me réapprendre toute la médecine d'après leur panoplie. Et puis, ils voulaient passer avant les malades! L'un d'eux a eu le front de me dire qu'il fallait éduquer les malades, (à venir à l'heure... ils vous embêtent, docteur, voilà le moyen de vous en débarrasser plus vite... tout ça, c'était sous-entendu).

Les visiteurs sont intéressés à ce que nous prescrivions leurs produits. Au début, je me disais: « Ma parole, ils ont des actions à Rhône-Poulenc, c'est pas possible », eh bien c'est presque ça, car ils contrôlent en passant chez les pharmaciens, si le produit a été davantage prescrit après leur visite. Et le délégué médical (le représentant) qui obtient une augmentation du prix de vente, est lui-même augmenté, titularisé, etc. C'est une jeune déléguée qui me l'a expliqué un jour, la seule avec qui j'ai réussi à parler. Je lui ai dit que je n'aimais pas le métier qu'elle faisait, etc. A la fin de la discussion, elle m'a dit qu'il fallait que je prescrive son machin, parce que ça l'aiderait à être titularisée. Jamais aucun malade, du temps où j'étais là-bas, n'a entendu le nom du médicament en question. Si la fille se pose des questions, je n'aurai pas perdu mon temps. Si un jour je « m'installe », je mettrai une pancarte: Je ne reçois pas les visiteurs médicaux.

Voilà, ça c'est un truc que je voudrais bien que les gens sachent: comment leur médecin, « leur docteur à qui ils font confiance », est manipulé par Rhône-Poulenc, Pechiney, Ugine, Kulfman et autres, pour les entuber, eux, car ce sont évidemment les malades, la Sécurité sociale, les salariés, qui payent, qui consomment, qui sont lurrés par ces produits. Que les gens apprennent aussi qu'il y a en France entre dix et quinze mille médicaments et que chaque année ce chiffre augmente; que la recherche porte sur les produits qui se vendent (les tranquillisants, les fortifiants, les antibiotiques) alors que les secteurs importants de la recherche médicale (le cancer, surtout) ne sont pratiquement pas aidés par les labos.

Que les gens ne réclament plus « leur dose » de fortifiants, de tranquillisants, de pilules pour manger plus, de pilules pour manger moins, de cachets pour faire dormir la goasse, de gouttes pour faire baisser la tension, et autres foutaises. Leur santé, ce serait déjà une meilleure hygiène, une meilleure alimentation et tout le reste...

Il faut dire, il faut que tout le monde sache: on se fait avoir, on est les victimes de tout ça, au bout de la chaîne: de Rhône-Poulenc aux diabétiques et aux grands nerveux avec tous les intermédiaires, tous plus ou moins aliénés au système, les visiteurs, les médecins...

Docteur Marie L.

TOUR D'HORIZON SUR LES MEDECINES PARALLELES

Moi, toubib, je pourchasse les vices du corps et laisse aux avocats les vices de forme et aux curés les vices tout court. Il vous reste à supporter mes soucis pendant quelques lignes.

CE SUR QUOI JE GUEULE

L'ESPRIT DE L'ALLOPATHIE (*)

L'esprit, je suis sympathique, parce que l'esprit, c'est pas vraiment le mot à dire, quand on cause de la médecine-du-conseil-de-l'ordre. Il faut dire « l'habitude » de l'allopathie et pas l'esprit. L'esprit, c'est l'humour et c'est surtout la sphère supérieure des bonhommes, là où ils ne sont plus comme les bestiaux. Ça nous viendrait pas à l'idée de dire: ce général a de l'esprit, vous diriez: il a des idées, même si elles vous emmerdent, parce que vous êtes en première ligne et qu'il trouve marrant que les premières lignes attaquent avant l'arrière-garde...

Pour les toubibs, c'est pareil. L'esprit, c'est l'habitude qu'ils ont apprise du monsieur qui avait eu avant la même habitude, qu'il tenait de son père, qui lui-même...

Une fois pour toutes, ils ont décidé que c'étaient les microbes qui rendaient malades; y'a qu'à s'incliner et partir à la chasse avec eux. Y s'en foutent de penser que des microbes, y'en a partout, qu'on s'en bouffe des compositiers tous les jours, et qu'on n'attrape pas tous les jours, la tuberculose - diphtérie - polio - méningite - septicémie - rubéole - typhus - et merde. Ça ne les trouble pas, ils ont l'habitude.

Ils pensent pas que le terrain du bonhomme, c'est TOUT, et que si le terrain, on le maintient en équilibre par l'homéopathie, l'acupuncture... et bien les microbes... ils servent à rien. En plus d'être cons, ils sont aussi cons, parce que leurs bestiaux, ils les chassent avec des canons de 175; les bêtes, elles sont tuées, ça je ne dis pas, mais y'a des bouts de bonhomme qui partent avec. Quand tu es un moustique sur le nez, tu ne te fais pas tirer dessus avec un canon, pour le tuer, ou alors ta gueule, c'est plus qu'un tamis à mailles serrées. Tu te rends bien compte, que toi, bonhomme anonyme, le toubib, il s'en fout, ce qui l'intéresse, c'est la bête à viser, de la cible, il s'en fout. La bête, il vise. Alors, imagine sa gueule au toubib, quand il n'a pas de bête à tuer. Il est malheureux comme une pierre, mais il se reprend vite en se disant qu'on peut toujours tirer dans le tas au cas où la bête serait cachée dans des coins pas honnêtes. Là, il atteint la somme de dangereux et du pas croyable.

(*) Allopathie: médecine usuelle qui a pour objet de guérir les maladies avec des remèdes d'une nature contraire à ces maladies.

LA RECHERCHE DE LA BETE

Tu vas voir comment ils font pour chercher là où y'a des bestiaux cachés.

1. L'emploi des radio-isotopes. C'est le pointe du progrès, le fin du fin: faire boulotter des éléments radio-actifs, des trucs qu'on cache dans des boîtes en plomb, blindées, tellement c'est sain pour le voisinage. Eh ben, tu les manges ou on t'en fait une piqûre, oui monsieur. Et ça va se concentrer dans la thyroïde, dans le foie, dans le cœur, dans le poumon, dans les os et vise le dernier, tu vas rigoler: dans le placenta des nanas enceintes, histoire de regarder si le fœtus, il est comme y faut avant l'examen. Après l'examen, on se pose pas la question. On s'étonne benoîtement lors de l'accouchement (remarque, on lui avait bien conseillé à la dame de ne pas partir en vacances en Espagne, parce que la nourriture avec de l'huile, c'est pas aussi sain que le beurre).

Il y a une toxicité directe sur les chromosomes. Ça fait des mutations, et, piof, tes gosses, tes arrières-petits gosses ils subiront la tare nouvellement imprimée dans ton zizi.

Il y a une toxicité indirecte, provoquée par la mise en liberté d'ions OH- qui détraquent la vie des cellules.

2. L'emploi des rayons X. C'est du kif-kif avec les radio-isotopes. Ça fout tout en l'air de la même manière. Ils sont joyes les radiologues du début du siècle qui s'imaginaient que leur jouet, c'était de la crème à bronzer (z'ont plus de doigts - z'ont la leucémie - le cancer - z'ont les gosses secoués). Tout ça provoque une sclérose, une dégénérescence, un vieillissement (la xycose des homéopathes) ça te colle les boyaux à la retraite à 30 ans.

COMMENT ILS TRAQUENT LA BETE

1. Les antibiotiques. Un chouette truc pour les labos et les toubibs, tu prends un antibiotique et tu rentres dans le cercle vicieux de la maladie, de la maladie, de la maladie. Pourquoi? J'énumère:

- Te foutent la flore du bidé en l'air.
- Sélectionnent les bestiaux les plus résistants et les plus virulents qui se mettent à proliférer sur un organisme déjà flapi.

La pénicilline, ça n'agit plus qu'à des doses colossales: les microbes, ils se sont démerdés à fabriquer de l'anti-penicilline (pénicillase).

- S'accumulent dans le foie, les reins, le système nerveux. Si tu fous ton goasse à deux mois aux antibiotiques, à cinq ans, son foie, il est déjà drôlement ratatiné.

2. Les corticoïdes. Je cite tout ce que ça détraque:

— Ça diminue les défenses de l'organisme quand il est déjà affaibli. On n'a vraiment pas besoin de ça pour foutre un peu plus la merde.

— Ça augmente les maladies virales et les champignons qui demandent qu'à pousser (t'as jamais eu des parties blanches, du muguet ?).

— Ça brûle l'estomac.

— Ça décalcifie.

— Ça fait fondre les muscles (tu vois la gueule des culturistes).

— Ça fout du diabète.

— Ça fait grossir.

— Ça fout de l'œdème...

Et je ne rentre pas dans les détails.

3 Les vaccins. Je prends l'exemple du B.C.G., y'a des gens sensibles au B.K. (bacille de Koch) et y'en a d'autres pas sensibles. Si tu vaccines un qui est sensible, tu le sensibilises encore plus et à la limite, tu lui colles une phélie si tu le vaccines à un moment où il est pas fortiche du tout. Si, maintenant, tu vaccines celui qui est insensible au B.K. et bien, ça sert à rien, puisqu'il est insensible à la maladie.

Tu comprends, le terrain c'est tout. Et si le terrain est tout merdeux, c'est pas le moment de l'agresser encore un peu plus.

4 La pilule. Si je vous dis que je suis contre, vous serez pas étonné mais je préfère ne pas trop gueuler, ça évitera au petit Jésus de vous envoyer un chiard de plus.

Et le coitus-arrétus-in-lavabo, alors...

Et la lune - se - couchant - sur - Sodome et-Gomorrhe, alors. C'est pas à moi de vous apprendre ça : vous avez vos gosses qui vont au cours d'enseignement sur le pipi. Et puis merde, j'en dis un mot : ces bonbons, ça provoque : résistance à l'insuline, des thrombo-embolies, une augmentation des lipides dans le sang, une augmentation de poids, un surmenage du foie, une sclérose de l'ovaire, une mise au repos forcé de l'hypophyse, des infections vulvo-vaginales et urinaires, la stimulation de lésions malignes...

5 Les autres trucs. Si j'en parle, je vais encore gueuler, passons.

COMMENT SE SOIGNER SANS SE PETER

LES MOYENS DIAGNOSTICS PAS TOXIQUES

1 L'iridologie. Tu appelles ta femme de ménage portugaise et tu lui regardes les yeux avec une loupe et une loupiotte. Si tu ne vois rien sur son iris (l'iris c'est ce qui est marron, vert ou bleu) faut te faire payer des lunettes par la sécu. Tout, on voit : les calculs, les infections, les cancers. Ça fait des points, des traits, des taches, des trous dans l'iris. Et tout ça, c'est réparti comme il faut : en bas de la prunelle, c'est les reins. En haut, c'est la cervelle. Sur les côtés y'a les poumons, etc.

2 La radiesthésie. T'as vu des sorciers au cinéma, ceux qui se font sauter un bout de bois dans le nez au-dessus des puits de Beaujolais : ça sert aussi à savoir si t'as le foie, la rate, ou le zizi malade. T'as qu'à prendre un cheveu à ta belle-mère, l'attacher à la bague de fiançailles de ta grand-mère et regarder comment ça tourne sur la tête de ta belle-sœur et sur celle du chien, y'a des chances que ça fasse pas pareil.

3 Auriculo-diagnostic. Laisse pas repartir la Portugaise, et regarde-lui les oreilles. C'est encore pareil que pour l'iris : on y voit plein de trucs marrants suivant que le mou, le gésier ou le foie, ils sont cassés. Mais en plus, c'est un moyen de traitement : suivant que l'on agit sur un point ou un autre de l'oreille, on peut requinquer les entrailles vacillantes.

4 Glosso-diagnostic. Vous allez gueuler que je vous coûte des heures supplémentaires mais au tarif où vous affamez les Portugais, ça fera pas lourd. Bon, et bien regardez-lui la langue. Elle est chargée. Quand on n'est pas dégoûté, on en déduit plein de choses de la langue, surtout si on est homéopathe, et que ça vous sert à déterminer quel médicament on va vous vendre.

5 Pouls chinois. Les Chinois, ils ont trouvé douze pouls sur les deux poignets réunis. Chaque pouls correspond à un organe ou une fonction. Si un organe est détraqué, le pouls correspondant se met à déconner.

6 Cristallisation sensible. Tu fais une soupe avec ton sang et un sel métallique et tu fais cristalliser. Si tu est tubar ça ne fera pas les mêmes zigzags que si t'es goutteux et bâfreur.

LES TRUCS POUR SE FAIRE SOIGNER

1 Homéopathie (*). Imagine que tu te mettes à bouffer, pendant un mois, le bout de tes allumettes (c'est du phosphore). Si rapidement, t'as mal au foie, si t'as pas d'obésité, d'hémorragie, d'infarctus, de paralysie : je t'envoie une deuxième boîte d'allumettes pour continuer. Bon, et bien, même si t'as jamais bouffé tes allumettes et que tu m'appelles parce que t'as des hémorragies, ou que t'as une hépatite virale, et bien, je te donne du phosphore très très dilué. Parce que dilué, le phosphore, il a l'action contraire qu'il a en grande quantité. T'as pas encore compris l'homéopathie, ça se voit. Imagine que je te fasse bouffer la bordure de tes semelles jusqu'à ce que tu sois complètement malade. Bon, quand t'es malade, je regarde tes réactions : si par exemple, t'aime plus les gaufrettes à la pistache, alors qu'avant t'en bouffais deux boîtes par jour, j'en conclus que les bordures de semelles, ça provoque un dégoût pour les gaufrettes à la pistache. Bon alors, à chaque fois que je verrai un type qui n'aimera plus les gaufrettes à la pistache, je lui donnerai des bordures de semelles très très diluées, et il se remettra à aimer les gaufrettes.

Seulement, si t'es malade, va le voir tout de suite, ton homéopathe, parce

* L'homéopathie : système thérapeutique qui consiste à traiter les maladies à l'aide d'agents qui déterminent une affection analogue à celle que l'on veut combattre.

que plus t'attends, plus il aura du mal à te tirer les vers du nez. Ta bronchite, c'est maintenant qu'il faut la soigner c'est pas quand tu pourras plus souffler. Compris ? Les abcès, le polio, les septicémies, le choléra, l'etcetera, on guérit tout ça, mon vieux.

2 L'acupuncture. Tu regardes la télé, alors t'as vu la dame à qui on coupait les deux jambes pour une crise d'appendicite, pendant qu'elle s'enfilait des rognons au madère avec un verre de ratafia : bien sûr, ils ont coupé quand le maître d'hôtel de chez Maxim's s'est évanoui dans les bras de l'infirmière-chef, mais t'as vu la fin, quand la dame, elle se lève, qu'elle fait dix mètres, s'aperçoit qu'elle a plus ses cannes et qu'elle tombe lourdement.

Alors, ça t'a convaincu, seulement, l'acupuncture, c'est tout un tas d'autres trucs. Ça guérit drôlement bien, je vais pas t'expliquer, c'est des trucs chinois pas expliquables pour des gens qui n'ont pas le certif. Seulement, si t'es tubar, c'est pareil, va le voir tout de suite ton Chinois, c'est pas quand tu pèseras plus que trente-sept kilos qu'y sera temps.

3 Le magnétisme. Non, je ne délire pas. Seulement si t'as pas le don, t'auras plus de mal à avoir des résultats.

Essaie de faire griller le merlan du vendredi dans tes mains sales, si ça marche, t'es un bon bon magnétiseur. Measmer (c'est pas le ministre) y'a longtemps, il avait une grosse bassine pleine de trucs, et, quand les gens y foutaient la main dedans en dansant la farandole autour, ça leur feussit un bien fou, pouvez aussi vous fabriquer une pyramide portative en carton pâte et mettre votre beefsteack dedans : si après un mois, il n'est pas momifié, c'est que vous avez rien compris à la forme d'une pyramide et faudra regarder un catalogue de voyages organisés sur l'Égypte.

4 La phytothérapie. C'est les plantes, les bourgeons des plantes, les arômes des plantes, enfin tous les trucs végétaux qu'on peut bouffer, s'olindre, s'injecter un peu partout.

5 L'ostéopathie - La vertébrothérapie. Si t'as une vertèbre qui déraile, ça coince un nerf ; les nerfs c'est comme ça, ça passent au travers des vertèbres. Alors s'il est coincé ton nerf eh bien l'organe qui est au bout, il crie famine. Et il faut pas qu'elle coince beaucoup ta vertèbre, pour créer des emmerdes à traîner chez tous les toubibs de Bagnolet qui savent pas tripoter le dos. Autre chose, si tu tapes sur une vertèbre, tu crées des réflexes dans tel organe. T'as le cœur qui court les champs, on tape sur une vertèbre ; il se met à lambiner. T'as compris tout ?

6 Médecine anthroposophique. C'est une école originale qui emploie les médicaments en dilution comme les homéopathes, mais son optique est assez différente. Pour tout vous dire, le fondateur s'appelle R. Steiner, c'était un alchimiste. Les alchimistes : ils ont des idées toutes à eux sur les métaux et les végétaux. Ça tient de l'astrologie, de la théorie des signaturas, de la mystique. C'est une cosmogonie.

7 La réflexothérapie endonasale. Tu touches des points dans le nez, et plofff... ça agit sur un organe ou sur un autre. Ça t'étonne... Tu comprends maintenant que les otorhinos, ils pètent tout quand ils te foutent leurs conneries dans le nez. Tout ça marche par l'intermédiaire du nerf sympathique qui est en relation avec la cinquième paire des nerfs crâniens qui innerve les fosses nasales (t'as rien compris mais ça fait sérieux comme explication).

SCIENCE CONNEXE A L'USAGE DU MEDECIN CURIEUX

1 Morpho-psychologie. Si t'as une gueule de stylomine, sûr que tu as des tendances de sous-chef comptable... Tu vois, en regardant la gueule, on trouve presque tout ce que tu caches derrière tes cheveux : des tendances aux affinités.

2 Chiromie. C'est la même chose que le truc d'avant, mais en regardant la main. Pas seulement les lignes (comme t'as vu faire la nièce de ta bonne espagnole) mais toute la main, la forme, les doigts, les empreintes... On y voit bien certaines tendances morbides.

3 Hypnose. T'y crois pas ? T'as qu'à aller chez un dentiste-hypnotiseur, te faire arracher toutes les dents du bas ; puis aller chez un qui n'est pas hypnotiseur te faire enlever celles du haut ; t'auras pas besoin de tirer au sort pour savoir où tu serais retourné s'il te restait encore une ratiche à étourdir.

4 Astrologie. Commencez pas à me parler des horoscopes de « Jours de France », ça me rend malade et malheureux. Pour nous, l'astrologie, c'est un moyen de connaître le bonhomme, connaître ses tendances, ses inclinations pathologiques, tu piges. C'est une science bien systématisée, et non un amuse-gueule pour revue démagogique.

QUE FAIRE ET OU ALLER ?

Hôpital homéopathique St-Jacques, Paris.

Dispensaire Hahneman, Paris.

Arlesheim (Suisse) « Lukas clinique », anthroposophie.

Un espoir : réaliser un jour un Guide Michelin des toubibs (financé par une usine de petits-caoutchoucs-britanniques) ; on les classerait suivant les succès, suivant que l'accueil serait chouette ou non, selon la proportion de nouveau-nés pas biscornus dans leur clientèle...

Des bouquins ? Je ne donne pas de références. Si vous vous soignez vous-mêmes qu'est-ce que je foutrai moi alors, j'aurai même pas un rond pour vous conseiller à chaque nouvelle bléno.

Tonton Esculape.

TU AS LE DROIT D'ÊTRE UN HOMME LENT

Lorsqu'un homme de la ville s'arrête au bord d'une route pour demander son chemin à un homme de la campagne, vous pouvez être sûr que le paysan commencera par lui expliquer en long et en large par où il ne faut pas qu'il passe. L'homme pressé s'énerve pendant que l'homme lent détaille une à une les embûches, pèse, soupèse, hésite, se perd dans les méandres d'un discours où il nomme chaque arbre, chaque repli de terrain. La momie-automobile s'énerve, donne des coups d'accélérateur à vide, mais l'homme lent s'en fout, dix fois il lui répètera ce qu'il ne faut pas faire. L'énergique dans sa bagnole a tort de se ronger les lèvres et d'envoyer des pichenettes à tous ses fétiches. Les minuscules détails de parcours que lui offre si amicalement l'homme de la terre sont plus importants que des indications positives. Si la race humaine est encore là, c'est bien grâce à cet ancestral souci de précision, ces mises en garde à propos des embûches, pièges et autres dangers de parcours. L'homme de la terre, l'homme lent est viscéralement pessimiste et nous l'en remercions. L'optimisme est un crime. Aujourd'hui plus que jamais nous avons toutes les raisons d'être pessimistes, et seules les brutes vont aveuglément de l'avant. Elles n'ont aucun respect de la vie, aucun respect pour les choses qui conditionnent notre vie... Tout en écrivant ces lignes, j'entends gronder ces terribles machines qui sillonnent notre ciel et annoncent notre prochaine et définitive destruction. Frénésie optimiste qui tenaille ces hommes aux fronts étroits qui jonglent avec nos vies, ces hommes encore trop proches de l'animal et que Dostoïevski nommait avec mépris l'homme de caractère !

Je sais, quoi qu'on fasse, le dernier mot revient toujours à la brute, à l'homme de caractère. Il prétend façonner le monde. Il croit aller contre nature lorsqu'au contraire il en est le produit primaire et brutal. Il n'a de cesse d'avoir anéanti en lui l'étincelle qui aurait pu en faire

un homme libre et sensuel. Et non seulement il se refuse à toute invention, mais il poignarde ses enfants. Il n'aura de repos qu'il n'ait détruit en eux la grâce naturelle, la beauté, la candeur, comme il n'a de cesse d'en faire des hommes de caractère, des adultes, des brutes à son image, implacables, autoritaires, n'ayant que le mot ordre à la gueule. Je crache sur l'homme de caractère, l'homme d'entreprise, qui prétend plier la nature lorsqu'au contraire il ne fait qu'en suivre la pente : brutalité, brutalité et encore brutalité ! Cet homme obtus respire le viol, le meurtre. L'homme d'entreprise est un barbare et jusqu'à présent ce sont les barbares qui ont mené le monde. Les doux, les indolents, les tendres, les chirurgiens libres qui avaient le malheur de pousser à leur fantaisie, ce bourreau objectif et implacable n'a eu de cesse de les anéantir. Et non content de les exterminer, il en efface même jusqu'au souvenir. Ainsi de génération en génération il s'est obstiné, malade d'autorité, à plier, casser, broyer tout ce qui pouvait respirer la souplesse et la grâce d'invention. L'homme d'entreprise est toujours si loin devant, projeté si loin, qu'il en oublie de se sentir responsable du bonheur de sa maison et des arbres qui font de l'ombre devant sa maison, de l'air qui circule au-dessus de sa maison et des enfants qui se roulent en jouant dans l'herbe autour de sa maison. Non, c'est ce petit point de traviole sur l'horizon qui accapare toute son attention. Deux fois deux quatre, 2 x 2 : 4 ! « Tu seras un homme mon fils ! » Je crache. Et ce : « Tu seras un homme mon fils ! » veut dire : tu seras moi réincarné, mon fils, lorsque je t'aurai maté. Et l'enfant s'engage avec méfiance dans le savant labyrinthe où le pousse la brute de caractère. A vue d'œil il perd sa souplesse originelle, sa part sacrée de féminité pour ressembler à cette brute rigide et intraitable qui s'est couronnée maître-destructeur de l'Univers.

En fait, le sacrifice d'Abraham

se consomme de génération en génération, il est le credo de cette société de caractère. L'idée fixe du père restant toujours : tuer le fils, tuer l'enfant cet inconnu, l'artiste de la vie, le saule dansant, le seul possible inventeur d'un avenir autre. L'enfant

LIBERATION : Finalement, Rezvani, tu retiras « La Colonie » que tu devais mettre en scène au Théâtre de Nice à la rentrée. Pourquoi ?

REZVANI : Incidemment, Gabriel Monnat, directeur du Théâtre de Nice, m'avait proposé de monter la pièce. J'avais accepté pour deux raisons : d'une part, parce que « La Colonie » traite des problèmes de la région, et qu'il est intéressant de les jouer à Nice plutôt qu'à Paris, d'autre part, parce que c'était très tentant de la monter moi-même, non loin de là où je vis, sans concessions ni compromis d'aucune sorte : au moins, pas de risque que les C.R.S. de la pièce soient transformés, sur scène, en soldats romains... Bref, tout ça paraissait assez simple jusqu'au show Druon. Bien que n'étant pas homme de Théâtre, la gifle m'a atteint par ricochet. Je l'ai trouvée intolérable. Dans ces conditions, je n'avais plus le cœur de monter cette pièce. Là, dans ce théâtre subventionné de Nice, n'ayant le goût ni d'écraser, ni de jouer le rôle du provocateur qui cautionne la bourgeoisie libérale, je me suis retiré.

LIBERATION : Alors tu crois comme ça qu'il ne faut plus monter de pièces dans les théâtres subventionnés ?

REZVANI : Je ne dis pas qu'il ne faut plus, mais j'admire ceux qui peuvent encore le faire. Par la voix de Druon, ceux qui tiennent la manche ont tombé le masque. Nous nous trouvons enfin devant une situation claire : collaborer ou not collaborer. Il ne faut pas oublier qu'il existe déjà en France, un théâtre hors du club des subventionnés et qui est peut-être en ce moment le plus risqué, le plus créatif. Oui, il y a un théâtre vivant à faire aujourd'hui, qui aborde les problèmes quotidiens et s'attaque aux mythes de notre temps, un théâtre qui renoncera à livrer son contingent de « beau » à un public en voie de culturisation. Un théâtre de création et non un musée.

Extrait avec Rezvani dans « Libération », du 9 juin 1973.

est contre nature, c'est en cela qu'il se distingue de l'homme adulte. Il tend ses mains maladroites et veut jouer avec les fauves. Tout en lui est rire, joie, foi. L'enfant est une aberration et c'est pour ça que les vieux singes complotent contre lui. La nature n'a ni douceur ni morale. La nature manque complètement de fantaisie, d'invention, d'humour. Elle est âpre et coriace. Un Nixon, un Hitler, un Marcelin, un Staline (1), tu les ren-

(1) Un livre étonnant - « Le Stalinsisme », de Roy Medvedev, Seuil.

contres partout où claquent les mâchoires de la brute originelle. La brutalité est naturelle. La nature a du caractère. La nature n'est ni voluptueuse ni gourmande, la nature utilise et rejette, un point c'est tout. Elle n'est que fuite, mouvement, sans cesse elle ébauche mille projets et n'achève jamais rien — sauf dans la mort. Et l'homme d'entreprise ne fait que perpétuer ce mouvement aveugle. C'est un caillou qui roule sur la pente brutale de la nature. Plus il prend de l'élan, plus catastrophiques seront les ravages.

Tout au long de la sanglante Histoire, les doux, les tendres, ont été systématiquement détruits. Les violeurs les ont pourchassés sans trêve comme s'ils voulaient rayer à tout jamais de la surface de la terre le plaisir sensuel et ses lenteurs, l'amour cette invention merveilleuse, cette aberration, cette superbe monstruosité antinaturelle. Ce qui est naturel, c'est le crime, le cannibalisme, l'impérialisme, la colonisation, l'irrespect, le mépris de l'autre.

Aujourd'hui encore, les tueurs, rois de l'expansion et de la capitalisation, traquent et exterminent les dernières tribus qui avaient réussi par miracle à rester à l'écart, ces peuplades apparemment naïves qui avaient inventé des simplicités à la vie.

L'homme entreprenant, le conquérant, l'homme autoritaire, celui qui attaque, traque, attrape, soumet, voilà l'homme naturel. Toute la technologie délirante dont nous sommes amoindris va dans le sens des pulsions naturelles qui poussent les êtres animés à se déplacer le plus vite possible pour avaler, détruire, coloniser.

Il n'y a aucune imagination à désirer aller plus vite, plus loin, plus haut, rien de spécifiquement humain à cela.

Lire Ishi, de Theodora Kroeber, Plon.

Plutôt obstination d'insecte. Reste des temps où il fallait sauver sa peau dans la pagaille générale. L'homme bricole pour ne pas inventer. Un avion supersonique n'est que l'illustration



plus ou moins spectaculaire de l'archaïque programmation : balliser aussi vite que possible le plus d'espace possible de notre urine et de nos excréments. Et pour peu que des hommes lents, artistes de la vie, tentent de s'inventer Homme, de se vivre contre nature, eh bien les brutes appliquent aussitôt.

La nature est violente, elle n'a ni douceurs ni bontés et ses lacs tranquilles sont des enfers. Les seuls moments « idylliques » qu'elle nous accorde comme un répit — je parle de ces quelques mois qui suivent notre naissance — même ce bref bonheur, cette lueur de possible tendresse, il faut que l'homme s'y attaque : au premier vagissement il accourt.

A peine sorti du ventre, l'enfant est violé, agressé. On l'arrache du corps de celle dont il n'est encore qu'un misérable appendice. On l'attache seul dans une cellule glacée où ses pleurs résonnent et n'ont aucun effet. Alors que fait-il ? Il crie. Il implore. Puis il devient agressif. Il veut, il veut, il veut. Il n'a de cesse d'attraper ce qui passe à portée de ses mains qui s'ouvrent et se ferment et commencent à avoir des gestes d'étrangleur. Dans sa solitude l'enfant bouge ses doigts qui, peu à peu,

deviennent des pinces. Au lieu de caresser, s'enfoncer dans une chair chaude et rassurante, le pouce et l'index ne servent plus qu'à s'opposer. Très vite ils n'ont qu'une fonction : saisir, serrer, déchirer. Avant même de parler, le petit de l'homme a des réflexes d'avare, il s'accroche en geignant, implore le contact, refuse la solitude. Mais on le plie à la loi de la nature et il n'a plus qu'une obsession : avaler, avaler, avaler. A coup de frustrations on lui enfonce dans la tête cette idée vieille comme le monde : l'univers est un gigantesque avaloir. On le rend insatiable. Il tremble de manquer.

Et au lieu de se révolter contre ce rapt ignoble, la femme accepte. Victime de l'idéologie brutale, elle consent. Elle qui devrait se rebeller contre cette amputation se considère comme délivrée. Elle qui avait une chance d'être deux (ce qui veut dire Amour, Tendresse), se retrouve seule, dépouillée dans le chacun pour soi (2).

La vie vécue comme un art sensuel, l'amour, la joie, l'humour, autant d'inventions anti-naturelles que la brute-nature ressent comme une offense.

(2) « La Femme celle », de Jean Marhalé, Payot, Un superbe bouquin.

Le monde autour de nous est incohérent, nous l'interprétons, nous déchiffrons tant bien que mal les données d'une question dont nous ne connaissons jamais la réponse. Tant mieux. Seuls les hommes-brutes ont des réponses pour tout et lorsqu'ils manquent de mots, c'est à coup de poing qu'ils vous démontrent qu'ils ont raison. Nous pateaugeons dans un exaltant chaos. Nous le lisons chacun à notre façon et nous savons bien, les uns comme les autres, que s'il existe quelque part de brefs paradis, c'est à une distraction de cette putain de nature tordue que nous les devons. L'homme d'action ne se soucie pas de ces bribes de tendresse, ce qu'il veut, c'est atteindre la Mer des Utopies qui recule quand tu avances. Il y construira une île en acier chromé où tout sera réglé-net-vécu-d'avance, et cette île s'appellera, selon les idéologies, Disney-land-à-perpète ou Boulopolis, quelque chose comme ça. La Terre Promise est tellement loin que toujours en route on s'arrange pour remettre sur ses pattes l'abominable Veau d'Or.

La brute active nous a volé notre avenir. Nous le rêvions autre. « Rendez-nous l'Avenir. » J'ai affiché ce cri de Willem, il résume tout. Rendez-nous le présent !

Aujourd'hui il n'est plus question ni de rêver ni d'entreprendre, il n'y a plus qu'une solution : refuser de servir. Sabotez tant qu'il en est temps, sabotez et fuyez ô mes poulains sauvages ! Sabotez et tirez-vous avec les femmes qui vous ressemblent. La vie peut être un superbe vol nuptial, il ne dépend que de vous qu'elle soit une aventure plutôt que cet enlèvement gris sur gris des quelques gestes permis répétés à l'infini. La désertion est devenue la plus noble des morales.

Les hommes primitifs ne passaient que deux heures par jour à la cueillette ou à chasser. Ils n'avaient pas de maîtres à engraisser. Comment se fait-il que l'homme moderne trime de l'aube à la nuit dans des bagnoles ? Que lui a apporté sa journée ? Qu'est-elle devenue, l'aventure d'être homme ? Muet, l'œil fixe, il a trimé en faisant toutes sortes de gestes qu'il n'a même pas eu la joie d'inventer. Il a trimé pour que son travail lui soit volé. Ces heures vides passées courbé, l'esprit lavé, se sont transformées en puissance et cette puissance a été accaparée par des fous qui ne peuvent exister qu'agrippés au pouvoir. Toutes ces armes, ces répugnants gadgets, c'est votre travail, vos heures volées, votre sang. Ils vous dépouillent de votre vie et cette énergie extorquée ils la stockent dans leurs chambres fortes au nom d'une fausse communauté. Volés les doux moments que tu aurais pu passer avec une femme à babiller en traçant sur son corps ces fragiles dessins pareils aux constellations. Tu as droit à une nouvelle existence, tu as droit à tes désirs printaniers l'hiver, l'automne, l'été, tu as droit à de terribles et fortes conquêtes, tu as droit au refus, à la rébellion, à la révolte. Et je t'annonce des foules unies sur de nouveaux sentiers, yeux brillants, gestes libérés brûlants des libertés. Et tu as droit à toutes les marches et à tous les détours. Et tu as droit à de justes refus. Et tu as droit à un départ neuf. Tu as le droit d'être un homme lent.

Rezvani.

PRESSE OBJECTIVE OU PRESSE OBJET ?

Les journalistes ont beaucoup de manies. L'une des plus répandues est de se regrouper en association de (pseudo) spécialistes. Ils se réunissent à quelques-uns, se donnent un président, un vice-président, un trésorier et... quelques membres pour tenter de truster l'information dans un domaine bien précis. A l'origine, le but de ce genre d'opération c'est « l'efficacité ». Mais, bien souvent, c'est une manière de se distribuer un certain nombre de petits avantages entre gens de bonne compagnie, une façon d'établir des « relations privilégiées » avec les organismes ou les entreprises qui relèvent de leurs secteurs d'information... Journalistes gastronomes, journalistes sociaux, parlementaires, du tourisme, de l'université, de la construction, tant d'autres. Inutile, probablement, de pousser plus loin le croquis: certaines associations ont une utilité relative, d'autres ne sont que les calottes de résonance de quelques attachés de presse, astucieux ou pourvus d'un gros budget.

Dans tout ce fatras d'associations il existe, depuis un peu plus d'un an, une **Association des journalistes de l'environnement**. A ne pas confondre (il y a parfois concurrence sur le marché) avec l'**Association des journalistes et écrivains pour la nature et l'environnement**, qui existe depuis plus longtemps et dont la compromission ne sort pas d'une honnête moyenne ni même, je dirais, d'une moyenne honnête. Ils sont bien gentils. Pas mal de ses membres font des trucs dont ils n'ont pas à rougir. Et surtout ils ne sont pas vendus... aux pollueurs.

Par contre, dans l'Association sus-nommée des « journalistes de l'environnement », le renouvellement du bureau a permis de constater et de vérifier des choses pas tristes du tout. Les membres adhérents qui se donnent professionnellement pour but de parler de la pollution et

de l'environnement, ont de curieuses fréquentations. Parmi eux, ils comptent... l'attaché de presse de la Shell, celui de Kodak-Pathé, de Degrémont (spécialistes de matériels anti-pollution), des engins Metra, de la Société lyonnaise des Eaux et de l'Eclairage. Pour la bonne bouche, deux des meilleurs: M. Jean Poullart, chef du service de Presse de Pechiney-Ugine-Kuhlmann, et son excellent collègue M. Jaubert, également chef du service de presse d'Electricité de France.

JOURNALISTES DE PROGRES

Ils n'ont vraiment pas peur, les journalistes de l'environnement qui font chambre commune avec ces membres bienfaiteurs! Si cette association n'est pas une magnifique entreprise de récupération, moi je m'appelle Pujade! Apparemment la pisse-copie du « Nouvel Observateur », les deux du « Monde », celui de « la Croix », de « Combat » et de tous les autres, n'ont pas l'air gênés outre-mesure de cette compagnie. Evidemment, pour ce qui est de l'environnement, avec Pechiney, l'E.D.F. et la Shell ils sont aux premières loges.

Ce n'est pas plus compliqué que cela de faire de la « bonne » information et de rassurer les populations, toujours prêtes à s'inquiéter pour la moindre fumée ou quelques poissons crevés dans une rivière. Pour les apaiser, il suffit de faire appel à la compagnie « **Journalistes de l'environnement** », de lui offrir un petit voyage durant lequel à la sortie d'un bon déjeuner, on s'expliquera que la pollution est décidément une invention de gauchistes, de rétrogrades « anti-progrès » (1).

J'invente ? Voici à quel voyage ont participé ces journalistes de l'environnement les 21 et 23 mai. C'était spécialement organisé pour eux: un périple en avion à Lyon pour visiter les laboratoires et champs

d'expérimentation Pechiney. Ensuite, Londres pour des laboratoires de Impérial Chemical Industries.

Bien entendu, l'invitation n'émane pas directement de ces deux entreprises. Il ne faut pas effaroucher ces messieurs qui écrivent sur l'environnement. L'invitation est faite par le centre d'études et d'informations de l'association. « **Protection des plantes et environnement** », émanation de la « **Chambre syndicale de la Phytopharmacie et de la protection des plantes** » qui regroupe... la majeure partie des fabricants des cochonneries qui servent à empoisonner (entre autres) les campagnes. La lettre d'invitation à ce beau voyage ne manque pas d'humour involontaire: « **la mission (de l'association) est d'apporter des informations sincères sur les questions relatives aux produits de protection des cultures** ». C'est comme on vous le dit!

DUPES OU COMPLICES ?

Ceci n'est qu'un exemple: la seule activité de cette association, depuis sa création, a été de faciliter les relations entre les pollueurs et un maximum de journalistes. Je fais probablement de la diffamation pure et simple, rappelons que, dans le droit français, la vérité peut être considérée comme diffamation. Mais l'association est entièrement vendue aux entreprises qui polluent, elle n'est qu'un instrument de plus dans le détournement de l'information, dans son affadissement. Nos confrères se déshonorent en acceptant une telle promiscuité, en acceptant de travailler la main dans la main avec Pechiney, E.D.F. et Shell qui leur envoient leurs attachés de presse, tous sourires détachés, pour mieux les rouler. Parviendront-ils à nous faire croire qu'ils sont dupes pour de bon, les copains journalistes ?

Ce n'est probablement pas le fait

du hasard si le président de l'association est journaliste à « **Usine Nouvelle** »,... le vice-président à « **Nuisances et Environnement** », le secrétaire général à « **Presse-environnement** », qui pourrait s'appeler aussi « l'écho des industriels et du gouvernement réunis ».

Il ne reste plus grand chose à dire après ces dernières précisions, sinon qu'il ne faudra pas s'étonner si, au cours des prochains mois, un certain nombre de journaux se lancent dans la défense de nos grands pollueurs. Généreusement distribuée aux attachés de presse, la liste complète de ces messieurs-dames de l'environnement permettra de mettre au point tous les voyages, déjeuners, et visites nécessaires « à une bonne information objective du public ».

Comme quoi vous n'avez pas à vous en faire, l'écologie est entre de bonnes mains! Rien que des spécialistes!

Il faudra, peu à peu, dans les domaines touchant à l'environnement et dans quelques autres, lever discrètement le voile sur ces associations. Elles s'en vont vendre les plumes et les adresses de leurs membres à n'importe qui, sous le prétexte illusoire de se garder de bonnes exclusivités et de se rapprocher de l'information. Il est vrai, le jour ou les « journalistes de l'environnement », éblouis par leurs voyages tous frais payés et engourdis par leurs plantureux déjeuners expliqueront à leurs lecteurs que « Pechiney c'est ce qu'il y a de meilleur pour la santé », ils auront vraiment décroché une exclusivité mondiale...

Boris.

(1) E.D.F. a organisé au mois de mai, un voyage à Fessenheim pour des tas de journalistes. Un directeur de cette grande entreprise a commencé la journée en expliquant à ceux qui rient contre les centrales nucléaires, ne sont que des gauchistes et des exploités politiques. Ce monsieur s'est fait tuer et siffler par une partie de l'assistance journalistique. Il a fait toute la journée pour réparer la gaffe. Comme quoi il y a peut-être encore de l'espoir...

les petits échos de la merde

Nouvelles de Belgique : 3000 tonnes de cyanure clandestin

Il y a plus d'un an, les habitants de Hannêche, à l'est de la Belgique, commencèrent à se plaindre de « cette épouvantable odeur » émanant des cuves rouillées, stockées dans une usine betteravière abandonnée. Les chats en mouraient. Les arbres perdaient leurs feuilles. L'herbe devenait brune. Une des cuves stockées éclata et la puanteur, telle une odeur de rats en décomposition, apporta encore plus de plaintes du village de Burdinne, à 10 km de là. Finalement, ce n'est que le mois dernier que le ministère du Travail, qui s'occupe des problèmes de l'environnement, commença ses investigations. Il découvrit que les cuves contenaient entre 2.000 et 3.000 tonnes de cyanure de potassium, quantité en théorie suffisante pour tuer toute la population d'Europe.

Le poison, avec des tonnes d'autres déchets toxiques, provient d'usines chimiques un peu partout en Europe, en partie parce que la Belgique a des lois extrêmement tolérantes en matière de pollution, en partie parce que le village de Hannêche (300 h.) possède un conseil municipal passablement tolérant.

Précisément, le maire, Edouard Elias, et son conseil municipal ont conclu un accord avec une compagnie belge de stockage, nouvellement créée et nommée Vebeka. Elias obtint un siège au conseil de direction de la compagnie, et Vebeka obtint une licence pour décharger des déchets dans la vieille usine, pleine de caves ; la ville toucherait 55 cts par tonne de déchets mortels. Le chef de Vebeka, Adrianus Van den Bogert, un Hollandais, dit aux villageois : « Il n'y a pas le moindre danger, croyez-moi. Je m'y connais dans ces choses-là ».

PRODUITS CHIMIQUES MORTELS.

Néanmoins, les autorités de Hannêche, effrayées, refusèrent de renouveler la licence de Vebeka. Aussi, Vebeka se mit en quête de nouveaux terrains de décharge. « Je devais faire quelque chose », dit Van den Bogert. « Plusieurs gros transports étaient en route : 12 tonnes venant d'Allemagne de l'Ouest, 18 tonnes de Suisse, 20 tonnes de Suède ». Aussi, il s'associa avec une autre firme belge et conclut de nouveaux accords. A Hasselt, par exemple, il abandonna 50 tonnes de produits chimiques mortels dans un dépôt à 100 m du canal Albert, qui approvisionne Antwerp en eau potable.

« Ce cas est très sérieux, déclara le ministre du Travail Louis Major quand il connut les détails. « Pen-

dant plusieurs nuits, nous ne pûmes dormir en pensant aux tonnes de cyanure de Hannêche. Nous ne pouvions comprendre comment de telles importations avaient pu entrer dans notre cher pays. »

La Belgique dispose de nombreuses lois prévues pour protéger les citoyens contre l'achat de produits toxiques, mais aucune pour contrôler le rejet de déchets toxiques. Van den Bogert et d'autres entrepreneurs tirent ouvertement et légalement avantage de la situation en faisant de la Belgique le dépot de l'Europe. La Belgique a même tiré profit de toute l'affaire confirmant ainsi la maxime du Premier ministre Gaston Eysken : « La prospérité est plus importante que la qualité de la vie. »

Le scandale de Hannêche change tout ceci. On espère que le Parlement belge mettra, cette semaine, hors-la-loi tout nouveau rejet. A Hannêche, 50 spécialistes du ministère de la Défense civile, portant combinaison de caoutchouc et masques à gaz, sont en train d'examiner prudemment et de remballer (?) quelques 10.000 barils de déchets chimiques, dont beaucoup se trouvent étiquetés : « jus d'orange concentré ». Ces poisons vont être transférés au centre nucléaire de Mol, près de Bruxelles, mais les scientifiques qui s'y trouvent, n'ont pas davantage les moyens de se débarrasser du stock toxique. La solution la plus vraisemblable : les poisons seront en fin de compte rejetés loin dans l'Atlantique. C'est là un autre endroit où aucune loi n'empêche le rejet à bon marché. La grande décharge !

Petite anthologie de l'humanisme français

— Au Bourget, il pleut des Concorde russes. Les riverains, parqués sous les pistes, en meurent. La réaction du gouvernement ne s'est pas fait attendre : « les meetings aériens doivent être défendus » s'est écrié M. Galley, ministre des Transports.

— Sur les routes seize mille morts par an, sept cent mille mutilés, victimes de l'automobile et du profit. Notre confrère « Hebdo T.C. » (un canard à lire) crie au ras le bol. La réaction du gouvernement ne s'est pas fait attendre : « les Industriels, les cadres, les ouvriers de l'automobile seront défendus contre les calomnies de la presse », a déclaré M. Charbonnel, ministre de l'Industrie.

— Sur les palmiers, les atomes vont retomber. Leucodermiques et cancéreux made in France s'apprêtent à recevoir leur dose annuelle d'irradiation gracieusement offerte par le défilé band à Pompidou. En France, quelques jaloux de la grandeur nationale voulaient faire savoir au peuple qu'à leur avis l'explosion d'une bombe atomique à Mururoa n'ajoutait rien au prestige national. La réaction du gouvernement ne s'est pas fait attendre : « lâchez les chiens » a hurlé Marcelin, ministre des dogues de sécurité.

— Le chef de l'Etat couve quelque chose de grave. La réaction des

gouvernés risque de se faire attendre. Que voulez-vous ! Y a certaine « humanistes », on arrive pas à les regretter quand ils s'en vont !

Mort d'un clochard

Les flics d'Annecy ont pris l'habitude d'amener les trimarques qu'ils ramassent à quinze kilomètres de la ville et de les tacher dans la montagne de Semnoz (1.800 m), de préférence en plein hiver. Le 16 décembre 1972, on a retrouvé Marcel Beurepaire, clochard, mort de froid. Ses amis témoignent que, la veille, ils l'ont vu se faire embarquer par le panier à salade. C'est M. Comité Vérité-Justice de Meythet qui nous communique cette information en nous précisant, exemples à l'appui, que les commissariats d'Annecy sont devenus tout à fait infrequentables pour les chevelus, les clochards et les immigrés : on y torture, paraît-il, ou quasiment, et la justice poursuit, comme de bien entendu, ceux qui dénoncent les exactions.

« Nous voulons des raffineries désirées »

Au train où vont les remises en cause, il est probable que les raffineries de pétrole construites en France cette année seront les dernières. Deux villes se battent pour mériter cet ultime honneur : Brest et Lyon. En Bretagne, les notables réclament d'un ton ferme la raffinerie promise par Pompidou et dont les pêcheurs et éleveurs d'huîtres ne veulent pas. A Lyon, la Compagnie française de raffinage tente de caser à nouveau sa raffinerie baladeuse (voir « G.O. » n° 1). Communiqués de presse, articles rédactionnels dans le « Progrès » (c'est la même chose), pseudo-enquêtes à l'O.R.T.F. du coin, la C.F.R. met le paquet sur le thème : « l'avenir de l'économie régionale, le pain des futures générations est en jeu c'est nous ou le Moyen Age, pas de danger de pollution, allez quoi, soyez sympas, vous voulez quand même pas que votre niveau de vie s'effondre... » C'est pas tout : un comité baptisé « environnement et expansion » et présidé par deux U.D.R. notoires, vient au secours de la C.F.R. et propose le site de Reyrieux-Trévoux, au nord de Lyon. Manque de pot : c'est la circonscription d'un giscardien élu dans le camp « anti-raffinerie » et qui a gueulé contre la C.F.R. à l'Assemblée nationale. L'été sera peut-être pas chaud dans la région Rhône-Alpes mais on risque de pas s'y ennuyer. Surtout que les médecins lyonnais ont pris parti contre la raffinerie, ses bronchites et ses cancers, et qu'on les voit mal se déjouer aujourd'hui.

SAUVEGARDE DE LA NATURE : LA VILLE D'AMBOISE A REÇU UN PRIX



M. Michel Dibert vient de recevoir le cheque de 15.000 F des mains de P.-E. Victor, au nom de la Fondation Berger

Une réception était organisée samedi après-midi, à l'hôtel de ville, à l'occasion de la remise à la municipalité du prix décerné par la Fondation pour la sauvegarde de la nature. Le président de la fondation,

l'opérateur Paul-Etienne Victor, assisté des représentants de la société qui patronne cette fondation, a remis à M. Michel Dibert, maire d'Amboise, un cheque de 15.000 F, montant de ce prix. En remettant le cheque, M.

les petits échos de la merde

Le spectacle et ses retombées

Dimanche 3 juin 1973, le Salon de l'Aéronautique au Bourget. Au cours d'un vol de démonstration, l'avion supersonique russe Tupolev 144 explose et s'écrase au sol. Bilan : une vingtaine de morts, des centaines de maisons endommagées, des débris éparpillés sur 3 km...

Le Salon était retransmis en direct à la télévision. Une phrase échappée à un journaliste de France-Inter : « les gens regardaient à la T.V. le spectacle qui leur est tombé sur la tête »

Pourquoi cet accident ? Comme d'habitude, les médias cantonnent leur interrogation à un niveau technique. Et encore, de mauvaise grâce, car « toutes les précautions étaient prises » (air connu...) ; et tout compte fait, il pourrait bien s'agir d'une défaillance humaine du pilote qui aurait pris trop de risques. Cela pour que le spectacle soit plus étincelant, la démonstration plus parfaite...

Les vraies questions, elles, sont escamotées : pourquoi et pour qui des avions supersoniques ? pourquoi des « Fêtes » comme celle du Bourget ?

L'aviation supersonique peut se solder par une catastrophe écologique avec la destruction possible de la couche d'ozone de la stratosphère. A quoi il faut ajouter les effets nocifs du bang (qui ont conduit les U.S.A. et la Suède à interdire tout vol supersonique au-dessus de leur territoire), le bruit énorme du départ... (1)

Ces avions serviront essentiellement à faire gagner quelques heures, sur Paris-New York et sur Moscou-Vladivostok, à quelques riches hommes d'affaires et technocrates influents. A ce propos, il est symbolique de noter qu'il y avait deux classes dans ce Tupolev 144 construit par un Etat qui ose encore se prétendre « socialiste » et sans classes ! En attendant, 95 % des Français (et des Soviétiques) n'ont jamais pris l'avion ; des Concorde et Tupolev, ils ne gagneront que des insomnies. Et des emplois, me direz-vous, car l'aéronautique « nourrit » des centaines de milliers de travailleurs.

Mais la défense de l'emploi est-elle une justification pour poursuivre une production socialement inutile et écologiquement aberrante ?

L'accident du Bourget nous conduit à réfléchir sur l'impact des « techniques de pointe » et sur la vraie nature des « retombées technologiques ». C'est en raison même de leur complexité et de leur dimension que les techniques « dures » cultivent la catastrophe : une défaillance minime peut avoir des

conséquences très graves. En fait, la complexité de la société technologique entraîne une extrême fragilité. Fragilité que le spectacle ambiant, — et l'occultation générale de la mort dans la civilisation occidentale, — dissimule dans le quotidien, mais que l'accident révèle brutalement en pleine lumière. Littéralement, c'est bel et bien le spectacle qui a explosé et est tombé sur la tête de paisibles banlieusards cherchant à oublier par les « étranges lucarnes » la grisaille de ce dimanche de juin (et de toute leur vie).

Le Bourget avec l'omniprésence des avions et du matériel militaire, c'était « la fête ». Fête parfaitement à l'image de cette société dont elle est le produit : la passivité, la fascination béate devant le technique, le « à quoi ça sert » escamoté au profit du « comment ça marche »... Après l'accident, la fête a continué, car quoiqu'il arrive « The show must go on », le spectacle doit se poursuivre.

Une autre « fête », une vraie, du moins par instants, celle du P.S.U. à Colombes. Sous le grand chapiteau, on crevait de chaud ; Brigitte Fontaine et Areski sont sur la scène et au milieu de leur « tour de chant » demandent à boire. Chacun croit que « ça » fait partie de leur numéro et plusieurs minutes se passent avant que quelqu'un finisse par réagir. Pour le « public », la réalité n'était qu'une illusion, la soif faisait partie du spectacle.

Au Bourget aussi l'accident s'est tout naturellement intégré au spectacle. Mais alors, tous ces morts et ces blessés... Parfois le spectacle a de ces retombées...

L. S.

Dis, c'est quoi, l'insoumission ?

Orléans, les 2 et 3 juin 1973. Assemblée générale des insoumis à l'Office national des forêts. (O.N.F.).

Eh bien oui, il fallait se rencontrer, se compter (?), se rendre compte qu'on n'était pas seul dans son groupe, dans sa région. Qua conclure ? Rien. Essayer de voir les différents courants actuels...

Une précision tout d'abord :

Puisque les incorporations autres qu'à l'O.N.F. ne sont plus reconnues par le gouvernement, le collectif d'associations (voir S.C.J., rue Thorel, 75, Paris (2e)) n'assure pas une couverture juridique aux O.C., mais seulement une couverture sociale.

Essayons de nous poser quelques questions.

Une scission s'est montrée, enfin au grand jour, entre l'objection traditionnelle et l'insoumission. Faut-il lutter pour des faits concrets, pas

à pas, à coups de réforme (ex. : l'abrogation du décret de Brégançon) ou s'insoumettre ?

La première évolution demande du temps et comporte le risque qu'une réforme soit accordée après la mise en place d'un régime plus dur...

La deuxième risque de ne pas être comprise du tout par « l'opinion publique » ? Peut-être. Mais ce n'est pas si évident que ça.

Faut-il demander une libre affectation des objecteurs de conscience et un service civil qui en soit vraiment un, ou refuser tout service à la nation ?

Les groupes d'insoumission totale disent : (grévistes de la faim de Lyon)

« Nous sommes insoumis à l'armée mais nous refusons aussi d'accepter la société, l'école, le travail, la famille, l'église, les partis politiques, le bonheur, etc., tout ce qu'on a pu et voudrait nous les faire vivre... »

« L'insoumission est un refus total. Au départ, nous affirmons que notre bonheur n'est pas lié au niveau de vie, à la consommation effrénée des biens... »

« Nous vivons, nous voulons vivre et pour cela nous connaissons la prison ».

La prison, ils la connaissent. Du moins certains d'entre eux.

Gérard Bayon, arrêté le premier, le 20 février. Il commence une grève de la faim le 26 mars. Il est condamné à 4 mois de prison ferme et les terminera le 21 juin. Il est réformé.

Gérard Petit participait au jeune public de Lyon depuis le 7 avril, lorsqu'il fut arrêté. Il est actuellement à l'hôpital militaire Desgenettes, 10, boulevard Pinel, 69003, Lyon.

Hubert Planchez a voyagé. Il est à Fresnes (94). La maison d'arrêt est-elle plus accueillante ? N'y a plus de place à Lyon ?

Silvère Herzog, lui est anarchiste, qu'il dit, et non-violent. On a pas idée. C'est pour ça qu'il est à la maison d'arrêt M.-Barrès, B.P. 1071, Metz Cedex 57038, ainsi que Thierry Grosjean, Jean-Claude Coudouel, le déserteur Jacques Deterne...

Et Jean-Marie Bouny. Il est à la maison d'arrêt de Gradignan, (33), 17, chemin du Choviney. Il a refusé le statut parce que, travailler à

Sachez transformer vos chiottes en maison de campagne



Le Twin Balladou est le résultat d'une conception révolutionnaire de l'habitat. Les architectes qui l'ont conçu sont partis de l'idée que la résidence secondaire ne devait plus être l'apanage de certains, plus nantis que d'autres, et que le désir d'évasion du citoyen était beaucoup plus une nécessité physique qu'un simple goût pour les loisirs. En effet, il devient de plus en plus évident que l'homme d'aujourd'hui développe un nouvel instinct de conservation qui le pousse à se défendre contre les agressions de la vie moderne, contre les dangers de la pollution, et à lutter pour la défense de la nature chaque jour plus menacée.

L'écologie n'est plus un mot abstrait, c'est devenu une réalité quotidienne. Et c'est en fonction de cette réalité nouvelle qu'a été conçu le Twin Balladou.

Le Twin Balladou est donc d'une nature différente des maisons classiques.

Le Twin Balladou ne dénature jamais le paysage et, qu'il s'agisse d'une plage, d'une forêt, d'une colline ou des bords d'un lac, partout il s'intègre à la nature le plus naturellement du monde.

(1) Cf. Catherine DELBOL, « La Fin du ciel bleu » (Ed. Fayard, Les Amis de la Terre).

annonces

l'O.N.F., c'est pas écologique. Pour la petite histoire, il bouffait biologique depuis deux ans et il a quelques problèmes alimentaires. Faudrait peut-être lui envoyer du pain complet...

Et ils ne sont pas les seuls...

Pour plus de précisions sur tout ça :

Insoumis O.N.F. : C.S.O.C., 57, rue des Hauts-Pavés, 44, Nantes.

Insoumission totale (G.I.T.) : Martial Cardona, B.P. 608 R.P., 69221 Lyon Cedex 1.

Et puis le 3 juin, à Paris, c'était l'assemblée générale des gars de de l'Opération 20 ». L'arbitraire de la commission juridictionnelle qui donne ou refuse le statut est prouvé. Pour tous renseignements, on peut écrire à :

« Opération 20 », C.S.O.C., 9, rue Debussy, 33 - Talence.

Joëlle.

Les chinois arrivent, les chinois sont là

Soprog, société pour la promotion et la gestion industrielle, a été chargée de rassembler les industriels français désireux de faire des bénéfices sur les dos d'ébène des indigènes de l'île Maurice, près de la Réunion. C'est le gouvernement de l'île lui-même qui veut croire à son avenir industriel et se prépare à brader son pays pour quelques dollars de plus. Soprog a donc pondé une note d'information qui détaille tous les avantages fiscaux et sociaux que trouveront les français à l'île Maurice. On y trouve quelques perles du genre « qualité et abondance de la main-d'œuvre mauricienne payée 3 à 5 F français par jour... » ou encore « docile intelligente, habile, industrielle, la main-d'œuvre s'adapte facilement à toutes les tâches avec goût et bonne humeur... et il règne un climat d'affaires rassurant, en raison des qualités traditionnelles acquises au cours de 150 ans de présence britannique ». Quand on sait qu'on y décrète la loi martiale tous les huit jours, dès qu'un opposant pète de travers, ces affirmations prennent toute leur saveur. Mais c'est la conclusion qui est la meilleure. La voici :

« On sait déjà qu'il n'y aura pas de place pour tout le monde ! Ceux qui se décideront les premiers à faire confiance aux Mauriciens et à leur gouvernement ne le regretteront pas. Demain, il sera trop tard... Les Chinois l'ont compris : avec leur technique, ils utilisent la zone franche de l'île Maurice comme tremplin pour envahir le marché européen.

Puissent les industriels français répondre à l'appel de l'île Maurice.

Jean-Paul GARDINIER,
Président de Soprog.

AGENCE DE PRESSE REHABILITATION ECOLOGIQUE

L'agence fournit un bulletin hebdomadaire qui se partage entre l'information des groupes écologiques et une revue de presse (personne ne lit toutes les presses). Elle n'émet pas d'opinion, c'est un relais de l'information. Tous les groupes écologiques peuvent y passer des communiqués, aucune censure n'est effectuée.

L'agence, à long terme, souhaite apporter l'indépendance, dans les moyens de la diffusion de l'information écologique vis-à-vis de la grande presse. En complément de l'actuel bulletin qui, lui, sera revu et corrigé dans quelques mois, nous ouvrons deux fichiers :

L'un : photographique. Tous ceux qui font de la photo ont toujours l'occasion de faire deux ou trois clichés « édifiants ». Nous créerons, grâce aux envois qui nous seront faits, un vaste fichier photographique toujours prêt à répondre aux demandes grandissantes des différentes presses. Détails pratiques : ne pas oublier d'indiquer le lieu, le sujet et la date pour chaque envoi. Si dans un premier temps vous ne pouvez que photographier ce qui existe, essayez de créer à l'avenir des dossiers sur des lieux précis, exemple, avant, pendant, après. Le noir et blanc est souhaitable, mais les photos couleurs et diapos sont également acceptées.

Le deuxième : graphique. Devant l'isolement de nombreux dessinateurs et la demande grandissante des illustrations, nous allons tenter par cette méthode d'arriver à une meilleure répartition dans le cycle de l'offre et la demande.

Agence de presse réhabilitation écologique

12 rue du grand clos
45200 MONTARGIS

Le N° 3 de TRIPOT vient de paraître. Titre général : DETRUI-
SONS PARIS. Au sommaire :
La destruction de Paris,
Jean Giono.

Une histoire, Gérard Colongo.
Poèmes traduits du catalan,
Jean Morer.

Dessins, Fournier.
TRIPOT N° 3, 5 F fco, J.-M. Carité,
11, rue Pachot-Lainé, 93190
LIVRY-GARGAN.

CRAZY "canard underground" vient de sortir son N° 3.

Le N° 4, en préparation, sera un « spécial - pollution - écologie ».

Pour tous renseignements, informations, collaborations, prendre contact avec Patrice Colin 88 rue Gugelot 62210 AVION.

NOUVELLES DES MILITANTS

A Marseille, pas loin de Fos-sur-Mer (1) vient de se créer, après un meeting d'une centaine de personnes, un comité de lutte anti-pollution.

C.L.A.P. 15 rue Maréchal-Fayolle
13004 MARSEILLE

Création du G.B. — Gang Biologique — à Troyes ! Pour tous renseignements, écrire à Alain Royer, 67 E av. Anatole-France 10000 TROYES, ou prendre contact avec la M.J.C. de Troyes B.P. 48, 45 rue Kléber.

LES AMIS DE LA TERRE Val d'Oise Est cherche un local. Pour le moment, ils se réunissent chaque samedi après-midi à la M.J.C. d'Eaubonne, 6 bis, rue J.-Robillon.

Ils ont pour projets : un réseau de bouffe parallèle, et la tournée des villes et villages de la région, en juillet : cyclisme - camping - informations.

Pour tous renseignements : J.P. FAVRIS, 5 allée de Longchamp 95160 MONTMORENCY.

D'autres groupes Amis de la Terre : dans les Yvelines, s'adresser à Gilles Flamand, 38 avenue de la République 78800 HOUILLLES ; et dans la région de Colombes : Jean-Yves Boileau, 23 rue des Arts 92700 COLOMBES.

Le groupe S.O.S. — Sud-Ouest Survie — organise un service de cars pour aller à la marche de protestation contre l'immersion des déchets radioactifs dans l'Atlantique. Cette marche aura lieu le 7 juillet à Croix-de-Vie. (Voir G.O. N° 8.) Ceux qui sont intéressés sont priés de contacter et d'envoyer 20 F à S.O.S. Danièle Dutheil, 4 passage Martin-Videau, 33 BORDEAUX (cpte bancaire n° 120 144 3241).

Patrick Lauverjon — Inter-Action B.P. 8, 21210 SAULIEU — cherche des renseignements (idées, matériaux) permettant de parvenir à une architecture communautaire, et des contacts de toutes sortes (pas seulement des architectes) en vue de préparer une réunion en mai-juin 1974.

EN CORSE, CET ETE...

12 août : journées corses (face aux touristes). Elles devraient concrétiser la montée du mou-

vement autonomiste dont le catalyseur fut l'affaire des boues rouges. En quelque sorte, le procès public, face aux Français, de l'Etat-France, accusé de pollution intégrale du peuple corse. Partout en Corse (passage en bateau conseillé, à partir de Nice c'est moins cher).

Après deux ans de fluctuation au sein de leur communauté, quatre personnes souhaitent en rencontrer d'autres désireuses de se joindre à elles. Ecrire ou passer :

« L'en Gabrières » Enguiales
12 ENTRAYGUES

SI VOUS AIMEZ LA LOZERE

On demande des bras et de l'argent pour continuer à remettre en état des bâtiments, entre Florac et Alès. Beaucoup de choses à faire et à refaire, à découvrir et à redécouvrir. Ecrire à : Dominique VIELJOUVE, 48240 par Saint-Privat de Vallongue.

ARTISANAT ET NATURE

Des stages d'initiation à la nature sont organisés, cet été, à Bussin, hameau d'une cinquantaine d'habitants, sur le plateau limousin. Grâce à la communauté des artisans de Bussin qui participe activement à faire revivre le village, et avec le concours de l'Association pour la Découverte de la Nature (5, rue des Wallons 75013) ; ils auront lieu : du 15 au 29 juillet et du 1^{er} au 15 août.

Renseignements et inscriptions :
Artisanat et nature : Le Bussin,
87340 Saint-Laurent-les-Eglises.

LA GUEULE OUVERTE

REDACTION

ancienne mairie d'Outrechaiss
161, semi-automatique
(15) 79.21-91-11
92-99 Uguine
et 923-27-34 Paris

Fondateur :
Pierre Fournier

Rédacteur en chef :
Emile Prémilieu

Rédacteur en chef adjoint :
Isabelle

Secrétaires de rédaction :
Danièle Fournier
Martine Joly

ADMINISTRATION

Editions du Square
S.A.R.L. au capital de 30.000 F
10, rue des Trois-Parcs, Paris-6e
Tél. : 623-87-34

Directeur de la publication :
Georges Barnier
Dépôt légal : 3e trimestre 1973

Imprimerie

« LES MARCHES DE FRANCE »
44, rue de l'Emilage, 75020 PARIS
Distribution N.M.P.P.
Abonnement 1 an : 40 F
Etranger : 45 F
(Envoyer aux Editions du Square)

